

46  
JEAN TOUSSEUL

5<sup>e</sup> MILLE

41

# LA FÉE CLAUDINE

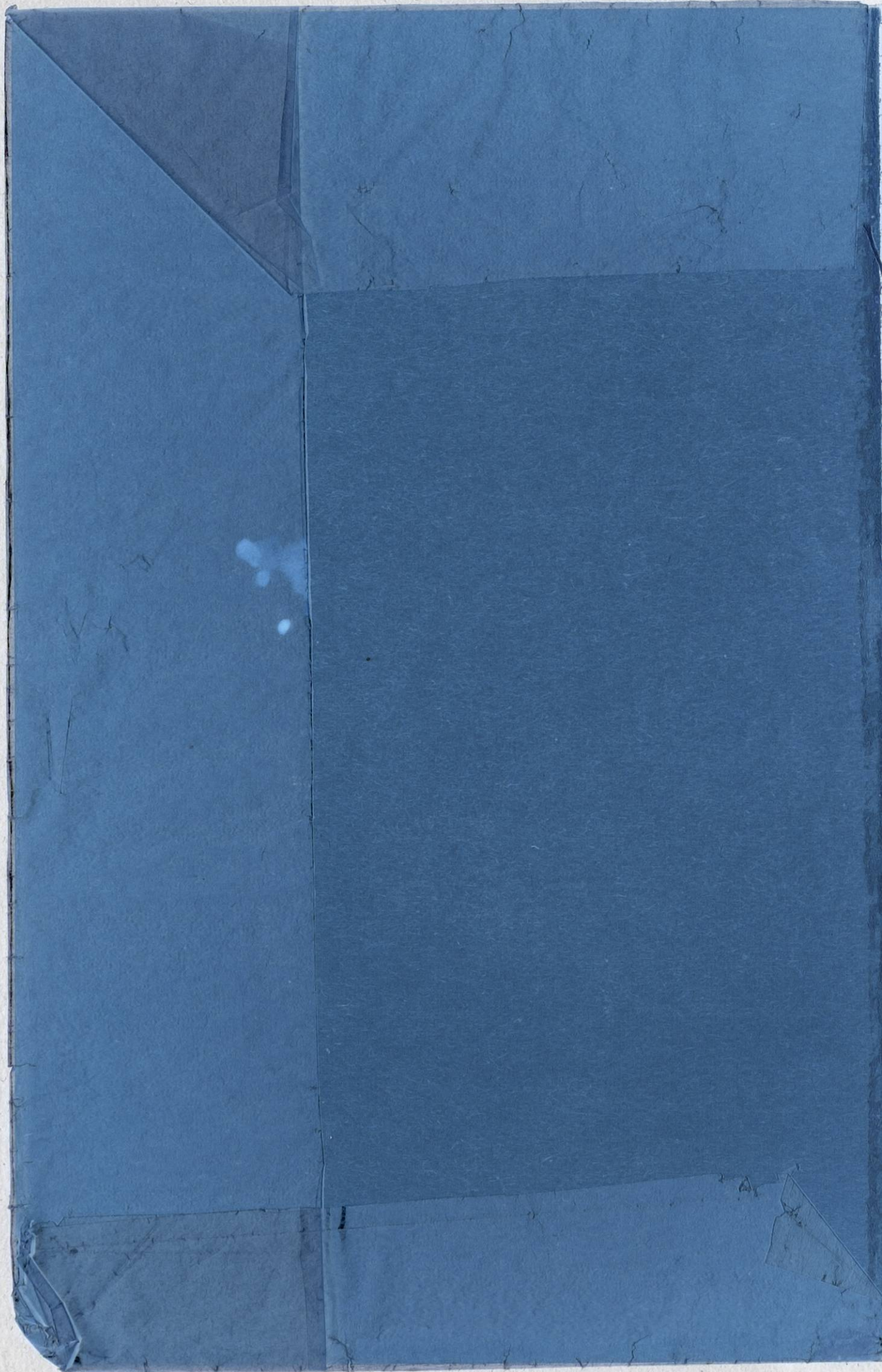
OU

Les Délices de Mariemont



---

LES ÉDITIONS DE BELGIQUE





ML  
A

8966



LA FÉE CLAUDINE  
ou  
LES DÉLICES DE MARIEMONT.

*Imprimé en Belgique.*

*Il a été tiré de cet ouvrage  
50 exemplaires sur papier Japon  
numérotés de 1 à 50.*

*Copyright by Les Editions de Belgique » 1941.  
Tous droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.*

JEAN TOUSSEUL

# La Fée Claudine

OU

Les Délices de Mariemont



EDITIONS DE BELGIQUE

46, Rue Neuve  
Rixensart

DU MEME AUTEUR :  
(Aux Editions de Belgique)

Jean CLARAMBAUX :

1. *Le Village Gris.*
2. *Le Retour.*
3. *L'Eclaircie.*
4. *La Rafale.*
5. *Le Testament.*

François STIENON :

1. *Le Cahier de François Stienon.*
2. *La Cité fortifiée.*
3. *Le Livre de Raison.*

*La Parabole du Franciscain.*

*La Veilleuse.*

*Au Bord de l'Eau.*

*Le Passé.*

*La Mouette.*

*Les Oiseaux de Passage.*

*Le Masque de Tulle.*

*La Croix sur la Bure.*

*Lutins (Bois gravés de Claire Pâques).*

*Humbles Visages (id.).*

*L'Epine Blanche.*

*Almanach (Bois gravés de Claire Pâques).*

*La Roche de la Mère-Dieu.*

*Tablettes (Bois gravés de Claire Pâques).*

*Feuillets Rustiques (id.).*

*Vieilles Images (id.).*

*La Dame de la Tour.*

*Méditations sur la Guerre.*

*Le Bois Sacré.*



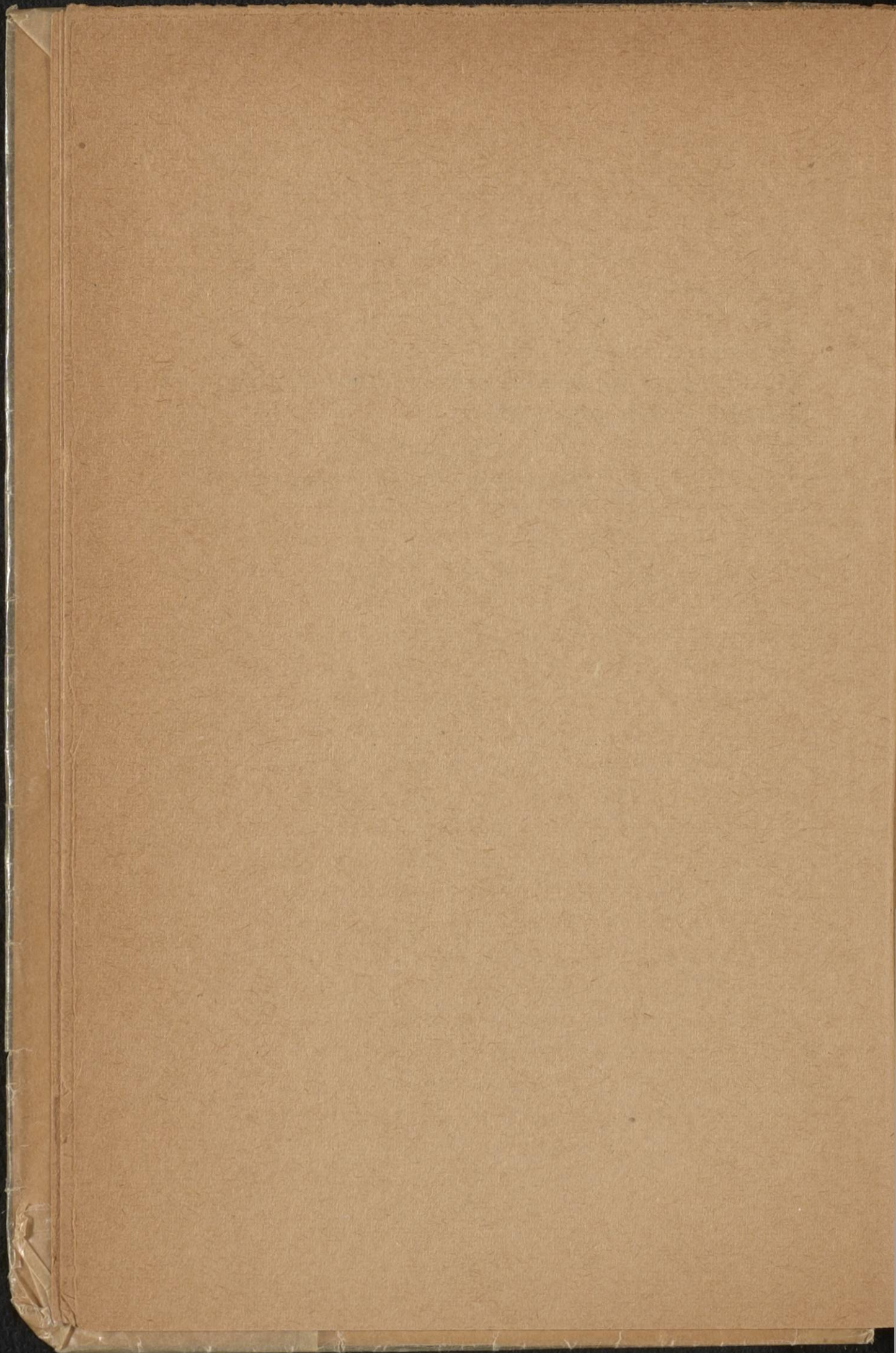
*A Monsieur Jean-Paul BONNAMI.*



*Je suis attaché à mes arbres ; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ; je les connais tous par leurs noms comme mes enfants ; c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle.*

Chateaubriand.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*).



Je dois vous conter une histoire surprenante. J'ai vu — je n'en reviens pas ! — j'ai vu une fée, et pourtant je ne suis plus un enfant : je passe septante-cinq ans. Je veux reprendre les faits dès leurs commencements. Ayant récemment relu la savante étude de mon éminent collègue M. Robert Guiette : *La Légende de la Sacristine*, je m'intéressai tout à coup à l'abbaye de l'Olive qui fut, dit-on dans le pays, le théâtre du péché et du repentir de la nonne légère sur qui veilla la Mère de Dieu. Je sais bien que les ruines de trois cents couvents se disputent la localisation du miracle, mais je projetais, dans mes vieux jours, après avoir passé ma vie à étudier les Latins, d'écrire un nouveau « roman » de Sœur Beatrix dans le décor de l'abbaye et des bois de Morlanwelz : ma pieuse passade m'eût rajeuni. Bien que je ne voyage jamais, je résolus donc d'aller examiner les ruines de l'Olive et de prendre des arrangements pour me fixer quelques semaines dans les environs. Or, trois jours avant mon départ, un de mes collègues, latiniste distingué, me signala qu'un manuscrit anonyme de la bibliothèque de Mariemont parlait de la repentie. Je crus avoir affaire au récit de Leffabeeus ou de dom Gillets, que M. Robert Guiette ne cite pas. J'allais

faire d'une pierre deux coups ! J'étais sur les charbons ! Bref, je quittai Bruxelles un matin de mai, après avoir répété pendant une semaine les mêmes recommandations à ma femme qui, non plus que moi, ne s'éloigne jamais de notre maison. Grâce à Lise, notre servante, je pris place dans l'auto d'un proche voisin que je ne connaissais pas : un marchand de houille qui, une fois par mois, paraît-il, allait à Morlanwelz et qui voulut bien m'emmener. Je ne vous dirai pas grand'chose du voyage. Mon compagnon était un brave garçon, certes, mais un bavard insupportable. Je ne l'écoutai guère : j'avais dû me lever très tôt, mon foie me faisait mal et je me reposai doucement dans la voiture qui était confortable. Mon voisin parla d'abord de la guerre, je m'en souviens. Il le fit avec l'infinie ignorance d'un homme qui n'a jamais ouvert ni un livre d'histoire ni un livre de géographie, et parfois — j'en tremblais ! — il lâchait son volant pour balayer d'un champ de bataille cent mille ennemis. Puis il me raconta qu'il avait recueilli une jeune fille dont la mère venait de mourir. La malheureuse orpheline, comme l'appelait mon marchand de houille, l'orpheline n'avait plus le moindre parent. Or, les temps étaient durs, on ne gagnait plus rien, on n'avait plus à manger : mon voisin allait donc se défaire de l'adolescente et la confier à l'Assistance publique. Je crois qu'il voulut me parler ensuite d'un match de boxe, mais je m'assoupis brusquement

et me laissai voituré une grosse demi-heure sans rouvrir les yeux. Quand je m'éveillai, mon voisin demandait la route de l'Olive à une vieille femme qui criait comme seule peut le faire une sourde et montrait, du bout de son parapluie, une route tracée en plein bois. Nous dépassâmes un viaduc, roulâmes vers la gauche ; puis mon aimable voisin me déposa devant les ruines, m'indiqua le chemin qui mène au château de Mariemont et jura — j'étais vraiment perdu dans ce pays inconnu — de venir me reprendre, à cinq heures exactement, à la grille du domaine.

Je parcourus les débris du monastère : des moellons envahis par des herbes et des arbustes. Un lapin se sauva, un oiseau le suivit : Je demeurai seul avec les plantes et les insectes. L'abbaye avait été très belle et un étang l'entourait autrefois. Or, il ne restait plus pierre sur pierre et l'eau avait disparu. Je songeais à la première phrase de la version de Gottfried Keller : « *Sur une haute montagne s'élevait un couvent que l'on apercevait de loin et dont les murs jetaient leur clarté sur le pays...* » Ce n'était pas tout à fait cela : la haute montagne n'était qu'un mamelon ; toutefois, les murs blancs devaient être lumineux dans ces bois. Je méditai une heure sur la fragilité des édifices dressés par la main de l'homme, sur la poussiéreuse destinée des saintes femmes qui avaient prié pour le salut de tous entre ces murs aujourd'hui écroulés, sur la troublante histoire, cent

millions de fois racontée, de la sacristine légère qui était *durement belle*, comme dit un vieux conteur. J'écrirais le soir même à l'un de mes anciens élèves, professeur à l'athénée de Mons, pour qu'il me donnât l'adresse d'un de ses collègues de Morlanwelz chez qui je trouverais une chambre, pour ma femme et pour moi (je ne puis vivre sans avoir ma femme à mes côtés), et que nous occuperions deux ou trois semaines. Dès que j'aurais réuni les matériaux de mon décor, je reviendrais à Bruxelles pour rédiger mon « roman » de sœur Béatrix. Je pris mélancoliquement le chemin de Mariemont. Grâce à une crampe d'estomac, je m'aperçus qu'il était midi. Je dépliai mon mouchoir de poche, je le collai sur le mur du viaduc, j'ouvris ma vieille serviette, je mangeai mes biscottes entre lesquelles ma femme avait glissé un peu de jambon danois et je vidai ma bouteille de lait. Il n'y avait pas âme vivante sur la route : je songeais toujours à la sacristine qui, lorsqu'elle revint à l'Olive, après ses années de folie, était *lassement changée*. Tout un drame universel s'était passé entre la fuite de la vermeille adolescente et le retour de la femme fanée qui rôda dans les bois d'alentour avant d'oser franchir le seuil de l'église... Ah ! la pauvre enfant ! Sortait-elle vraiment de l'Olive, comme on le raconte ici ? Pécha-t-elle aussi longtemps qu'on le dit ? La Mère de Dieu l'attendait-elle ? Fit-elle à son tour des miracles ? Ce qui est



certain, c'est qu'il y eut de pauvres adolescentes qui désertèrent les couvents pour se perdre dans la sauvagerie du monde... Je me remis en route et j'oubliai mon mouchoir sur le mur du viaduc. Je trouvai au bout de ma route la grille du parc de Mariemont, je gravis les allées rouges, je vis enfin le château, je sonnai, un gardien vint m'ouvrir, je lui dis mon nom. Il me fit un beau salut militaire : il attendait ma visite. Je ne voulus pas qu'il dérangeât le Conservateur. Il me fit entrer dans la bibliothèque. D'un coup d'œil j'embrassai les vastes et hauts rayons et je songai : « Comment les hommes peuvent-ils faire la guerre quand il y a tant de livres au monde ? » Mais l'aimable gardien m'apportait déjà un volume dont la reliure était à moitié rongée depuis deux cents ans. Je déposai mon chapeau sur une table, mis mon bonnet, m'assis dans un fauteuil de cuir et ouvris le vénérable in-folio. J'en lus avidement une trentaine de lignes et je fus déçu ! Je n'avais sous les yeux qu'une sèche et incolore imitation d'un chapitre du *Dialogus miraculorum* de Césaire d'Heisterbach. Notre copiste anonyme avait une fort belle écriture, mais c'était là son seul mérite. Il avait simplement rattaché la version du *Dialogus* à quelques lignes de Chrysostomus Henriquez qui localisent nettement le miracle : c'est au monastère de l'Olive, voisin de Mariemont, dans le Hainaut, que mourut sœur Béatrix. Je le répète : ma déconvenue était fort grande.

et une crampe d'estomac vint la confirmer. Puisque mon éminent collègue M. Guiette n'avait pas parlé de ce manuscrit, je voulus le griffonner dans mon agenda — où je n'inscris jamais rien : j'avais de la place de reste. J'avalai une pilule antinévralgique et je me mis à la besogne, sans élan, malgré l'art exceptionnel du copiste. Je sentis bientôt que la pilule, qui contient un peu d'opium, allait m'endormir. Mais une voix me rouvrit brusquement les yeux, et c'est ici que commence ma surprenante aventure :

— Bonjour, M. Masquelier, disait-on.

Je me levai, le buste incliné, mais j'eus beau regarder autour de moi : je n'aperçus ni gens ni bête. Il est vrai que j'ai la vue basse. Je voulus essayer mes lunettes : je constatai ainsi que j'avais laissé mon mouchoir sur la route de Morlanwelz. J'allais donc me rasseoir en me disant que j'avais rêvé, quand un rire flûté me redressa et on me salua de nouveau :

— Bonjour, M. le Professeur.

— Je distinguai enfin, devant moi, assise dans un fauteuil, les mains croisées sur son corsage, une curieuse petite personne que je pris d'abord pour une fillette, et j'allais dire : « Bonjour, mon enfant ». Je m'arrêtai à temps : la fillette avait des cheveux blancs et son visage était fané. Je bredouillai :

— Bonjour, Mad... Madame.

La douce figure sourit :

— Je suis la fée Claudine. Asseyez-vous, je vous en prie, M. Masquelier.

Je retombai dans mon fauteuil et restai sans voix. La fée Claudine ? Une fée ? Mon pauvre Masquelier, me disais-je à moi-même, votre foie vous joue un mauvais tour. Une fée en cet an de malheurs mil neuf cent quarante et un ? Mon ami le latiniste eût mieux fait de me parler de cette étrange souris de bibliothèque que du médiocre manuscrit qui m'avait attiré ici. Je recouvrai enfin mon sang-froid et regardai fixement ma visiteuse. Son visage, sans aucun doute très joli autrefois, était terni, mais les yeux bleus et doux avaient gardé tout leur éclat. Cette dame bizarre était vêtue d'une étoffe claire à rayures foncées, le corsage laissait voir la peau fine de la gorge ; des manches courtes, faites de dentelles, sortaient les bras fuselés et très blancs, et les petites mains étaient ravissantes. La « fée » souriait toujours. Elle dit enfin :

— Remettez-vous, M. Masquelier. Si vous n'aviez pas été digne de ma visite, vous n'auriez pas su que j'existais. Mais vous êtes un poète, vous qui vous croyez un savant, et je me montre volontiers aux enfants, et aux poètes qui sont de vieux enfants.

J'enlevai mon bonnet et me massai le front :

— Madame, j'en demeure stupide. Je ne suis ni Perrault, ni Andersen, ni les frères Grimm, mais je ne puis nier votre présence. Tant pis ! J'accepte mon

étrange aventure. Vous êtes donc, Madame, une fée, et vous vous nommez Claudine.

La petite tête, coiffée d'une capeline de velours nouée sous le menton, la petite tête s'inclina :

— Pour vous servir, M. le Professeur.

Le menu visage était illuminé de malice :

— Je connais vos ouvrages, M. le Professeur. Je vous félicite surtout de votre réhabilitation du fabuliste Gaius Julius Phaedrus que seul un poète pouvait écrire. Les Français, férus de leur merveilleux et madré Lafontaine, ont déconsidéré Phaedrus qui fut un homme courageux et un vivant narrateur. Vous avez bien fait de leur rendre la monnaie de leur argent. On vous doit encore, M. Masquelier, la plus remarquable étude qu'on ait consacrée à Caton l'Ancien. J'ai passé aussi quelques nuits à lire vos considérations sur le subjonctif latin et votre grammaire de Tacite. Vous avez bien travaillé, M. Masquelier.

Je suis un timide et je ne sais quelle posture tenir quand on me parle de mes ouvrages, mais cette petite personne me mettait à l'aise. Je songeais qu'une de mes arrière-grand'mères me félicitait à ma sortie du collège. J'étais très ému :

— Madame, vous êtes bien bonne malgré les lacunes de ma grammaire de Tacite et le peu de cas que je fais aujourd'hui de mon étude sur Caton l'Ancien. Je vous enverrai ma dernière brochure sur un subjonctif des *Annales* : livre I, chapitre 66...

La fée agita sa petite main :

— Je la connais, Monsieur.

Comme mon visage marquait la plus grande stupéfaction (ma brochure venait de paraître), la fée ajouta avec un fin sourire :

— A mon âge, on est souvent de loisir. Je lis beaucoup.

Je mis mon bonnet, car je sentais la fraîcheur de la salle s'arrondir sur ma tête chauve :

— Madame... est-ce que...? ... comment vais-je dire...? Quel âge avez-vous ?...

Elle eut une moue malicieuse de fillette :

— M. le Professeur, demande-t-on à une femme l'âge qu'elle a ?

Bien que j'aie une certaine pratique du monde, je n'étais pas confus. Une fée savante n'est pas une péronnelle. Et puis, nous étions entre confrères, après tout. Je me mis à rire discrètement. Elle aussi. Mais elle poursuivit :

— Une fée est une femme, M. Masquelier. D'ailleurs (elle eut brusquement un air mystérieux), quand vous me demanderez le fin mot de tout, je ne pourrai vous répondre. Il y a des choses de ce monde et des choses de l'autre monde. Mais je voulais vous dire ceci : vous avez fait fausse route. On avait écrit avant vous de savantes et justes éditions de Phèdre, de bons commentaires sur Caton l'Ancien, étudié attentivement le subjonctif latin et la grammaire de

Tacite. Personne n'eût écrit comme vous les histoires qui lèvent dans votre plume et que vous empêchez de fleurir chaque année.

Je regardais la fée avec stupeur. Elle était grave et continuait :

— Si vous aviez eu des enfants, vous auriez été un conteur et vos récits auraient ravi des générations de petites âmes qui se dépêchent de croire aux fées et aux lutins comme si elles pressentaient ce qui les attend plus tard. Vous avez été un bon serviteur des Lettres, mais vous pouviez devenir un bienfaiteur et vous n'avez pas voulu voir clair. Vous accourez chercher ici les traces de sœur Béatrix qui ne se nommait peut-être pas Béatrix et qui ne mit peut-être jamais le pied à l'Olive...

Je bondis sur la révélation :

— La sacristine légère ne se nommait pas Béatrix et elle n'appartenait pas à l'Olive !...

La fée mit un menu doigt sur ses lèvres :

— Je vous arrête là-dessus. Je disais donc que vous cherchiez des personnages rares et que le Petit Poucet et Blancheneige sont partout. M. Masquelier, vous avez manqué vos thèmes et vos héros.

Je baissai le front avec accablement, car j'avais souvent douté de l'utilité de mon travail et, depuis un demi-siècle, je songeais à écrire des contes ; mais outre que je craignais d'être ridicule, je ne me sentais pas préparé pour cette délicate besogne. Je pou-

sai un gros soupir et dis :

— Il est trop tard, Madame. Je ne suis qu'un vieux et sordide latiniste, et j'ai sur le métier un Trogue-Pompée que je dois achever.

La fée me tendit sa tabatière : une minuscule boîte en argent ciselé. Je pris machinalement une pincée de tabac.

— M. Masquelier, disait-on, vous remettrez votre Trogue-Pompée à l'un de vos anciens élèves. Ne vous obstinez plus à dire des riens en trente-deux volumes ; nous travaillerons nous deux. Je me contenterai d'ailleurs de vous montrer le chemin et vous vous tirerez de tout. J'habite ce domaine depuis de nombreuses années ; je vous en raconterai l'histoire, nous nous promènerons dans le parc, nous le regarderons vivre. Je rappellerai mes deux lutins : Goliath et Atlas...

Je lâchai ma prise de tabac sur mon gilet :

— Des lutins ? Il y a des lutins ?...

Madame Claudine haussa les épaules :

— Puisqu'il y a des fées, il y a des lutins, M. Masquelier.

C'était juste. Quand serais-je au bout de mes aventures, mon Dieu ? Je pris mon courage à deux mains :

— Vos lutins se nomment Goliath et Atlas. Ce sont donc des hommes terribles.

La fée renifla son tabac et se mit à rire :

— Pas plus hauts que ça ; mais bons comme le

pain d'avant la guerre, francs comme l'or, justes comme des Salomons, malicieux comme des pies. Figurez-vous que Goliath se nomme aussi Tarzan. Connaissez-vous Tarzan, M. Masquelier ?

Je secouai la tête. Jamais je n'avais rencontré ce nom dans l'histoire.

— Tarzan, M. Masquelier, est un géant du cinéma. Or, avant cette guerre, Atlas se glissait dans toutes les salles de cinéma des environs. Il y vit donc Tarzan, l'homme des bois, vint raconter que Tarzan était le portrait tout craché de mon brave Goliath qui voulut se voir sur la toile, courut au cinéma, lui aussi, et ne se reconnut pas, m'a-t-il dit.

Puisque Madame Claudine riait, je souris, bien que je me sentisse perdu dans un monde mystérieux. La gorge serrée, je demandai :

— Où sont Atlas et Tarzan ?

Le visage de la fée se rembrunit :

— Ils se sont réfugiés dans une ferme des environs. C'est la guerre, M. Masquelier. Nous ne mangeons pas plus que des moineaux, mais les moineaux eux-mêmes ne trouvent plus rien. Les hommes sont d'étranges créatures. Je relisais hier dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée le supplice des martyrs de Lyon et je songeais que les spectateurs de ce temps ressemblaient étonnamment aux spectateurs d'aujourd'hui. L'amphithéâtre s'est élargi: le monde; les martyrs multipliés : les soldats, et les femmes et



les enfants bombardés ; et des gens applaudissent avec la même frénésie...

Nous étions rentrés dans la vie ordinaire. Je me dépêchai de demander :

— La guerre durera-t-elle longtemps encore ? Et qui la gagnera ?

Madame Claudine mit un doigt sur ses lèvres :

— Revenons à notre travail, M. le professeur. Je voulais donc vous dire que vous resteriez ici jusqu'à la première neige...

Je bondis dans mon fauteuil :

— Et ma pauvre Marguerite qui m'attend ce soir !

D'un geste de sa petite main, la fée m'apaisa :

— Ne craignez rien. Madame Masquelier va s'assoupir, comme la Belle au Bois dormant, jusqu'à votre retour. Et aussi Lise, votre servante. Et même Poupouche, votre chien. Restez ici sans remords. Nous avons du reste beaucoup de travail...

Je me souvins brusquement de mon marchand de houille :

— On doit venir me reprendre à cinq heures exactement, à la grille ...

Madame Claudine enleva sa capeline de velours :

— Votre voisin dormira dans sa voiture, sous quatre arbres du bois de Morlanwelz, jusqu'à la première neige. Tout le monde s'arrangera en conséquence. Je vais d'abord vous raconter l'histoire des

châteaux de Mariemont. Vous avez semé mon tabac sur votre gilet. Puisque vous êtes devenu nerveux, fumez une cigarette. C'est interdit, mais personne ne vous verra, et vous jetterez vos cendres par la fenêtre. Je commence.

Quand on entre dans le Parc de Mariemont, des ruines frappent les yeux malgré la beauté des allées. Il y a un siècle et demi, le lierre a commencé la disjonction de ces pans de murs et de ces balustrades ; aujourd'hui, les cordes capricieuses et robustes de la plante serrent briques et pierres et les empêchent de s'écrouler. La nature a repris son ancien domaine : là où il y eut des dalles, des vitres, des portes, de beaux meubles, de riches tableaux, poussent des herbes folles, de jeunes arbustes, des myosotis, et de mélancoliques mélèzes veillent sur les ruines que n'habitent plus que de furtifs rouges-queues et de petites chouettes à la face de spectre. Et parfois la silhouette d'un paon surgit dans le cadre de ce qui fut une fenêtre. Ici fut bâti et brûlé le château de Marie de Hongrie ; fut bâti et abandonné le château des archiducs Albert et Isabelle ; fut bâti et brûlé le château de Charles de Lorraine. Trois demeures principales n'ont laissé que des pierres usées et des briques fendillées dans le décor toujours vivant des arbres, des arbustes et des fleurs. En 1546, la reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint et gouvernante des Pays-Bas, qui avait son palais à Binche, fit cons-

truire par Jacques du Breucq le Vieux une maison de plaisance au coin du bois de Morlanwelz et cette résidence d'été fut nommée Mariemont. La demeure était coquette et ressemblait à un château fort entouré d'eau. Il y avait de curieuses fontaines dans les jardins. Les bâtiments n'étaient sans doute pas encore séchés quand Charles-Quint et son fils Philippe vinrent, le 28 août 1549, assister à une fête au cours de laquelle on investit une forteresse dressée pour cette journée d'agrément. Les fermiers des environs fournirent 153 chevaux pour reconduire la grosse artillerie à Mons. Les bonnes gens du pays regardèrent avec curiosité les robes somptueuses et fleuries des dames, les pourpoints clairs et les capes sombres des cavaliers ; mais on cherchait surtout deux visages : celui de l'empereur, sec, sévère, malgré la cavalcade, et celui de son fils. Le père avait 49 ans, sa barbe était déjà grise et chacun remarqua le menton proéminent et dur du monarque. Philippe avait 22 ans, il était blond, ses yeux étaient bleus, mais il avait la bouche méprisante et froide des Habsbourg. Les deux figures restèrent dans la mémoire des curieux. La guerre gronda bientôt par delà les collines de la région et elle s'infiltra jusqu'au cœur des bois : le 21 juillet 1554, des soldats du roi de France Henri II brûlèrent le château de Marie de Hongrie et, vers Morlanwelz, l'abbaye de l'Olive. Les deux brasiers apprirent aux gens du pays que l'étoile du conqué-

rant au visage dur pâlisait. Sur les ruines du couvent où avait vécu, dit-on, la folle et repentante sœur Béatrix, les incendiaires laissèrent une inscription : « *Reine insensée, souviens-toi de Folembroy* ». (Passant par la Picardie, les soldats de Charles-Quint avaient mis le feu au château de Folembroy). Ainsi finit la résidence royale de Mariemont, huit ans après sa construction. L'année suivante, l'empereur laissait le pouvoir à son fils et Marie de Hongrie se déchargeait du gouvernement des Pays-Bas : elle mourut trois ans plus tard, sans avoir revu les ruines de sa maison d'agrément. Pourtant, dès 1559, on réparait la chapelle, l'oratoire, la ferme, on achetait 2500 livres de plomb pour couvrir la tour. Mais la vie ne reprit vraiment à Mariemont qu'un demi-siècle plus tard, c'est-à-dire en 1608, quand l'architecte Goberger remit les clefs du château restauré aux archiducs Albert et Isabelle.

Car, l'été, les nouveaux gouverneurs visitaient de temps en temps la maison de Marie de Hongrie et, dès 1609, on agrandit les bâtiments. Deux ans plus tard, Pierre le Poivre de Mons recréait les jardins. C'est de Mariemont que sortit le fameux édit Perpétuel, le 12 juillet 1611. Le château était une vaste demeure carrée en briques rouges, avec des tours carrées et des balcons. En automne, les princes organisaient de grandes chasses dans les bois d'alentour. Un écrivain français, Purget de la Serre, nous a laissé

une description du Palais royal. Malheureusement, elle n'est pas fort colorée ; rien ne marque dans toutes ces louanges. Seules les fontaines ont retenu la curiosité du visiteur : les larmes d'un cerf arrosaient la fontaine de Diane, les larmes de Niobé en animaient une autre, les feuilles d'un laurier pleuraient du lever au coucher du soleil et emplissaient la fontaine de Daphné ; les cheveux et la barbe d'un vieillard ruisselaient dans la fontaine de l'Océan... Ne continuons pas cette résurrection de choses ingénieuses et fragiles dont la disparition ne fut pas un grand malheur. Il y avait aussi des grottes et des parterres, des jardins, des prés, des allées. Tout cela était bien sage. On avait tout asservi ; même les bêtes des bois étaient apprivoisées... La vie s'écoulait légère, insoucieuse, avec des épisodes pittoresques ou fameux. De 1609 à 1611, Charlotte-Marguerite de Montmorency, qui venait d'épouser, à l'âge de 15 ans, Henri II de Bourbon, dut se réfugier à Bruxelles et à Mariemont : sa beauté l'avait mise en butte aux entreprises du roi Henri IV et la jeune princesse ne regagna la France qu'après l'assassinat du souverain par Ravailac. En 1631, Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, qui s'était enfuie de France, elle aussi, vint à Mariemont. Ambitieuse et bornée, elle avait eu une vie agitée et inquiète. Elle ne rentra jamais en France ; elle mourut à Cologne en 1642, dans la gêne, dit-on. Le 2 mai 1668, par le traité d'Aix-la-

Chapelle, l'Espagne céda une partie des Pays-Bas à Louis XIV. Mariemont devint une « maison royale » de France. Le souverain vint la visiter deux ans plus tard. Ce voyage en Flandre fut « *une fête continue dans l'appareil le plus pompeux* », si l'on en croit Voltaire. La Grande Mademoiselle, qui était de la cavalcade, n'était pas aussi enthousiaste : elle parle de boue, de méchantes maisons, de repas maigres ; on se couchait tout habillé. Le cortège fut sans doute très heureux de rencontrer Mariemont. La blonde et astucieuse Montespan était, elle aussi, de la cavalcade : son règne commençait. En 1675, au mois de juillet probablement, Louis XIV revint à Mariemont. C'était la guerre : les soldats français brûlaient nos villes et nos villages qui, quelques années plus tôt, avaient été ruinés par les Espagnols. Enfin signalons, pour clôturer ce siècle tourmenté, la mort à Mariemont, le 19 juin 1685, du marquis de Grana, gouverneur des Pays-Bas, « *usé de fatigues et de soucis* », dit Pirenne, et l'apparition dans la « maison royale » de Maximilien-Emmanuel, Electeur de Bavière. Il n'avait qu'une trentaine d'années, il aimait la vie légère malgré les drames et les misères du temps. Il faisait la guerre à Charleroi (1692), à Knocke et à Bruxelles (1695), à Givet (1696) et, en 1699, l'année où les frontières furent marquées entre la France et l'Espagne, Maximilien affirmait que le château de Mariemont, restauré et agrandi, était son

œuvre. La vie aventureuse de l'ambitieux Electeur n'était pas finie, mais elle fut plus européenne que mariemontoise : nous laisserons donc le restaurateur de la maison d'Albert et d'Isabelle participer à la grande histoire de l'époque. Nous n'avons guère parlé des archiducs : Albert était mort en 1621, douze ans après son apparition à Mariemont ; Isabelle en 1633. Que se passa-t-il au château entre cette date et l'arrivée de Maximilien, si l'on oublie les visites de Louis XIV et la mort du marquis de Grana ? Pas grand'chose. Les intendants entretenaient la maison et veillaient sur les bêtes du parc : cerfs, biches, cygnes. Mais, un jour, surgit ici Marie-Elisabeth, sœur de l'empereur Charles VI, gouvernante des Pays-Bas devenus autrichiens. C'était une personne fort originale.

Savante, fière, autoritaire, pieuse, elle crut gouverner, mais ses ministres exerçaient le pouvoir. Elle avait donc des loisirs et elle vint souvent à Mariemont. En 1735, elle fit construire une chapelle dont elle confia les plans à l'architecte Anneessens. On commanda 50.000 briques. Le sculpteur Laurent Delvaux tailla les chapiteaux « *dans une belle perfection... non pour y gagner, mais seulement pour donner un morceau de ce qu'il savait faire* ». Bref, Mariemont revit brusquement et il va bientôt connaître une grande animation, car on a découvert des eaux minérales autour du château, et ses fon-

taines : l'Archiducale, la Montaigu (fondée en 1625 par les archiducs), la Roidemont... deviennent fameuses. Des professeurs de Louvain s'intéressent aux eaux de Mariemont, des visiteurs de marque, des malades du pays en boivent. On écrit de savants mémoires sur les vertus des sources. Mais, le 26 août 1741, Marie-Elisabeth mourait dans sa résidence d'été et les fontaines ne lui survécurent guère. D'ailleurs, l'horizon s'était obscurci, une fois encore : en 1744, des troupes hollandaises ont logé dans le château délabré, et on autorise les habitants des environs à y sauver leurs objets les plus précieux et une provision de farine pour huit à quinze jours. En 1745, les Français apparaissent et, malgré la sauvegarde de Maurice de Saxe, les alentours sont rançonnés. L'année suivante, 3.000 Français, commandés par le colonel Custin, envahissent le château, s'y installent et « forcent quantité de portes ». Enfin, le traité d'Aix-la-Chapelle (23 octobre 1748) termine la guerre de la succession d'Autriche. Or les Pays-Bas avaient un nouveau gouverneur : Charles-Alexandre de Lorraine, époux de l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'impératrice Marie-Thérèse. L'archiduchesse mourut le 16 décembre 1744 et il semble que le prince s'en consola assez tôt. Il aimait le plaisir et... les inventeurs. Lorsqu'on vendit à Bruxelles, le 21 mai 1781, ses « effets précieux », on y remarqua toute une série d'appareils très hétéroclites, et aussi, disons-



le à sa louange, des tableaux de Rubens, de Rembrandt, de Teniers, de Jordaens, de Breughel, de Ruysdael. Il n'aimait pas la guerre : il s'était d'ailleurs fait battre à Rocour le 11 octobre 1746. Homme plutôt insignifiant, méprisé par Joseph II, il conquiert le peuple. Il venait de temps en temps à Mariemont et, après avoir songé à restaurer le château d'Albert et d'Isabelle, il décida, en 1754, de le démolir et d'en construire un nouveau. Dès 1755, on fait des briques dans le domaine. En 1756, les Etats du Hainaut donnent au gouverneur une contribution de cent mille florins, payable en dix termes, destinée à la maison de plaisance. Mais les bois manquent et ils sont chers, à cause, paraît-il, de la reconstruction de Lisbonne détruite par un tremblement de terre. Charles de Lorraine a recours aux « royales finances » ; Marie-Thérèse se fait prier un peu, selon son habitude, pour la forme ; mais les travaux avancent, on restaure le parc, on importe 4.500 plants de vignes venant de Bourgogne, et 400 châtaigniers venant d'Orléans ; on commande des meubles à Paris, des ardoises à Fumay, des tuiles en Hollande, on repeuple l'étang de truites. On travaille, on dîne, on chasse, on danse. Mais Charles de Lorraine mourait le 4 juillet 1780 et Mariemont redevenait silencieux. Une visite de Joseph II en 1781, une autre des lieutenants-gouverneurs des Pays-Bas, l'archiduchesse Marie-Christine et son époux, Albert-Casimir de Saxe-Teschen, en

1791, raniment le domaine pendant quelques heures ou quelques jours. Le silence leur succède. D'ailleurs, dès 1790 sont venus les ennuis : des « rebelles » emprisonnent le garde-chasse qui veillait sur le gibier. L'année suivante, il s'enfuit avec sa famille. Les soldats du général français Charbonnier, un homme du pays, un ancien houilleur, celui-là qui veilla sur la destruction des 25.000 volumes et des 5.000 manuscrits de l'abbaye d'Aulne, les révolutionnaires mettent le feu à l'abbaye de l'Olive. En 1792, on a volé pour plus de mille florins de plomb au château, et des meubles en 1793. Enfin, le 21 juin 1794, la maison reçut le coup de grâce : dans le cours d'un duel d'artillerie, elle brûla. L'incendie n'épargna que les écuries et les communs. Un boulet était tombé dans la basse-cour remplie de fourrage. Quelques jours plus tard grondait la fameuse bataille de Fleurus, et les pires soucis déferlèrent sur tout le pays.

Les trois châteaux virent donc des personnages célèbres : de belles dames au visage peint de vermillon et emprisonné dans une collerette blanche ; aux longues jupes de satin blanc, aux cheveux poudrés, au petit chapeau de velours rouge garni de pierres ; des seigneurs au pourpoint de velours brodé d'or, à la toque empanachée, à la cape de satin, aux bas de soie. De nouvelles silhouettes leur succédèrent, aussi richement habillées, aussi insouciantes que les ombres disparues. De souples lévriers aboient, la

chasse promène sa mélancolique ou cruelle musique dans la forêt, la meute se rue sur les cerfs en pleurs. Mais vinrent des soldats à la tunique de cuir, au chapeau de feutre aux larges bords, aux grandes bottes évasées. Ils ne respectaient rien — et quand on relevait les ruines qu'ils avaient laissées sur leur passage, la mode avait changé : étoffes soyeuses, épaules nues, bonnet de dentelles ; perruque, tricorne emplumé, cravate de mousseline, habit de drap solide, souliers à boucles. D'autres soldats passaient. On relevait les ruines. La mode avait changé : cheveux poudrés, jupe de soie rose, tablier de dentelle blanche ; — perruque enrubannée, veste brodée. Dans les belles salles du château, il y avait des meubles en marqueterie, des peintures, des orfèvreries, des coussins de maroquin rouge, des lustres de cristal, des tapisseries de fine perse, des lits garnis de toile de Tervueren. Voici le visage ironique de Maximilien de Bavière et son entourage frivole et coûteux de dames aux noms étrangers. Voici le visage rond de Charles de Lorraine, ses actrices et ses danseuses. On raconte encore dans la région que les gens venaient voir manger le gouverneur et qu'il leur jetait parfois un poulet auquel il avait arraché une bouchée. D'autres soldats apparurent encore : chapeau de feutre noir, cocarde tricolore et guêtres blanches. Ils n'avaient pas tous des souliers : au besoin, ils faisaient la guerre en sabots. Ce furent de terribles balayeurs qui se souve-

naient des famines du peuple. Ils allèrent même trop loin : leur vengeance fut souvent barbare et ils chantèrent autour de brasiers où se consumait ce qui était la gloire de l'esprit et de l'art des Pays-Bas depuis des siècles. Ils vinrent donc à Mariemont et le laissèrent en flammes : Mariemont était mort. Une patiente, une minutieuse peinture de van Asloot nous a laissé une image du château au temps de l'archiduchesse Isabelle (1630) ; une tapisserie des Gobelins nous le représente assez infidèlement après la première visite de Louis XIV ; une gravure de Silvestre est plus attentive (1673) ; il y aurait aussi au Musée de Madrid un portrait de l'infante Isabelle, peint par Rubens, où l'on verrait le château de Mariemont à l'arrière-plan ; des gravures de François Pisen nous rappellent la consécration de la nouvelle chapelle (1739) et l'examen des eaux minérales par trois médecins de l'Université de Louvain ; deux vues de Mariemont par Simon furent vendues à Bruxelles le 21 mai 1781 ; d'autres dessins (album de Witzthum) évoquent diverses images de la « maison royale ». Mais ce ne sont que des images. Tout était bien mort : gens, chevaux, chiens, biches, cerfs, cygnes, loups, qui, chaque hiver, rôdaient dans le domaine. Les beaux habits étaient fanés, les rires éteints. De toute cette vie qui pesa parfois sur la vie d'une moitié de continent : Charles-Quint, Philippe II, Joseph II, il ne reste que quelques hêtres et quelques châtaigniers

plantés par Charles de Lorraine, et les mousses de jadis, et les lierres, et les eaux qui coulent discrètement dans les fontaines anciennes, et le sol, un sol dur, brillant : la houille qui allait changer le destin des bois de Marie de Hongrie et des ruines des trois châteaux, car la révolution avait fait surgir de nouvelles énergies, de nouvelles richesses, de nouvelles puissances. L'histoire de Mariemont recommençait.

Le 9 juillet 1802, quatre hommes s'associèrent pour exploiter des mines de houille sous le parc de Mariemont. Parmi ces quatre hommes, il y avait deux Montois : les frères Isidore et Nicolas Warocqué. Celui-ci était un ancien colonel de l'armée française. La nouvelle houillère prospéra et Nicolas bâtit, peu après 1830, sur les plans de l'architecte Suys, un nouveau château au-dessus de la fosse généreuse. Nicolas, qui était bourgmestre de Morlanwelz, mourut en 1838 et son fils Abel lui succéda. La fortune lui sourit comme au père : il élargit les puits, multiplia les usines, embellit la commune. Il mourut en 1864. Il avait deux fils, dont l'un s'éteignit à la fleur de l'âge ; l'autre, Arthur, devint le châtelain de Mariemont, le grand industriel de la région et l'actif bourgmestre de Morlanwelz. Il mourut en 1880. Il avait deux fils dont l'aîné trépassa à Pékin au cours d'une mission officielle. En 1899, son frère Raoul reprenait toutes les charges de la famille. Il mourut en 1916, à l'âge de quarante-sept ans. Voilà l'histoire de l'actuel château

de Mariemont et de son parc. Celui-ci ne fut d'abord qu'un jardin anglais créé par Nicolas et qu'embellit son fils Abel. Plus tard, il fut agrandi et les ruines historiques firent ainsi partie du domaine. Raoul Warocqué, grand voyageur et grand collectionneur, fit ajouter deux ailes au château pour y abriter ses collections, et fit placer dans le parc d'imposantes œuvres d'art d'Orient et de chez nous : un portail japonais en bronze, une statue d'Avalokiteçvara, le dieu thibétain, chinois et japonais de la charité aux bras secourables ; un bouddha japonais, des lanternes de pierre ; le *Semeur* de Constantin Meunier ; *Vers la Vie* de Victor Rousseau ; une *Bacchanale* de G. de Vreese, trois Jef Lambeaux : *L'Abondance*, la *Source* et le *Triomphe de la Femme* ; et un Rodin : les *Bourgeois de Calais*. N'oublions pas la grille en fer forgé du XIX<sup>e</sup> siècle qui orne la terrasse des serres, ni la très vieille cloche de l'église de La Hestre, ni les souvenirs du passé : piloris, bornes, pierres tombales, etc. qu'on a réunis dans les ruines des anciens châteaux ; ni, en face de la roseaie, sous les saules pleureurs, le sobre mausolée de la famille Warocqué. Son règne a duré un peu plus de cent ans. Mais le dernier de la race eut une idée de poète : il donna le domaine à l'Etat et permit ainsi aux fils des hommes livides et voûtés qui, par leur travail anonyme, avaient réuni la fortune des premiers Warocqué, de venir respirer un air pur sur

le Mont de Marie de Hongrie. La région est une étrange contrée qui surprend le visiteur venu des cités charbonnières du pays de Liège. Ici, les houillères se cachent, pour ainsi dire, dans les bois où les cheminées, les charpentes, les « terrils » n'apparaissent que furtivement entre les arbres. Pourtant on a voulu créer à Mariemont une vaste oasis (elle a 45 hectares) d'où sont exclues les dures images du travail ; où règnerait le silence si les oiseaux se taisaient et si le vent ne chantait pas dans les arbres ; où les parfums des aubépines, des roses et des tilleuls voyagent le long des allées ; où se réfugient les faisans à l'époque de la chasse ; où de petites mésanges bleues font leurs nids dans de vieux canons endormis. Tout est ici paisible, odorant, lumineux, tout est beau — et bon. Il y a dans Morlanwelz des œuvres « warocquéennes » sans doute plus réalistes et, dira-t-on, plus efficaces ; il y a aussi dans le château de curieux et de savants trésors ; mais le parc est, répétons-le, un don de poète, une œuvre ailée, éthérée qui peut émerveiller un enfant et bercer un veillard. Ici, la houille, si durement arrachée au purgatoire dont les voies se croisent sous les richesses végétales du parc, la houille a dressé un palais où tout le monde a le droit de venir s'asseoir et rêver.

Madame Claudine se tut et baissa pensivement les yeux. Son récit m'avait émerveillé. Je demandai :

— Vous avez donc connu tous ces personnages :

Marie de Hongrie, Charles-Quint, Philippe II ?...

Elle haussa les épaules :

— M. Masquelier, vous avez aperçu dans les œuvres de Tite-Live une figure fort effacée : Numa Pompilius, le bon roi. Sa histoire est très courte. Reprenez-la dans Plutarque ou dans Amyot. Elle se passe à une époque où la paix était une faiblesse et une honte. Elle ne dura que quarante-trois années, mais — je connais par cœur la jolie phrase d'Amyot — mais « *ès villes d'alentour commença une merveilleuse mutation de meurs, ne plus ne moins que si c'eust esté quelque douce haleine d'un vent salubre et gracieux qui leur eust soufflé du costé de Rome pour les rafraîchir* ». Voilà le roi de l'antiquité le meilleur — et le plus déshérité par l'histoire. Ici également, à Mariemont, on n'a retenu que les noms et les faits des grands personnages qui ont vécu dans ces maisons de plaisance. On n'a rien dit du travail lent, suant, sanglant, tragique des carriers, des briquetiers, des maçons, des charpentiers dont l'œuvre a été anéantie en quelques heures par le feu que d'autres hommes — des pauvres, eux aussi — avaient volontairement allumé. L'homme est un être incompréhensible, M. Masquelier. Il est vrai qu'on a faussé son esprit. Puisque vous êtes un latiniste, reprenons un instant les livres pour commençants du brave et infiniment respectable abbé Lhomond, l'apôtre des « sixièmes ». A cause



de lui, on étudie le latin en traduisant d'horribles histoires de guerre ou de persécutions. Les embellies sont rares : l'histoire de Rebecca, de Joseph, de Tobie, quelques anecdotes amusantes sur Auguste. On recommence avec Cornelius Nepos, on continue avec César. Je sais bien qu'on doit préparer les élèves à l'étude des historiens, mais on devrait réserver les vies des hommes illustres pour de plus solides cerveaux. Il y a dans César des phrases qui représentent pour les Belges des horreurs sans nom : l'enfant répète machinalement ces phrases sans songer à leurs horreurs parce que le professeur s'est tu. M. Masquelier vous auriez dû réunir des morceaux paisibles, aimables, composés de mots de tous les jours, d'après les classiques latins, en partant de ce qui est à la portée des yeux de l'enfant, et vous auriez rejoint ainsi, sans en faire semblant, les textes luisants des poètes et la finesse des épistoliers. Et quand vous commentiez Cicéron ou Tacite, vous deviez insister, gravement, comme un professeur, sur l'immoralité ou la cruauté que révélaient les discours ou les narrations... Mais je voulais vous dire, M. Masquelier, que la vraie histoire des châteaux de Mariemont ne fut jamais consignée, car les documents ne parlent pas des bâtisseurs des maisons de plaisance, et on n'a pas parlé, depuis un siècle, des mineurs qui ont permis de construire le nouveau château, d'y rassembler des objets d'art et des livres

rares, de planter les quarante-cinq hectares du domaine. Une nouvelle révolution populaire ne voudrait pas détruire tous ces biens si on avait enseigné au peuple qu'on les lui doit et qu'il brûlerait ses propres biens. La vraie histoire des peuples est l'histoire des agriculteurs, des constructeurs de villes, de canaux, de ponts, d'usines. Et, quand on aura, dans tous les pays du monde, honoré, célébré officiellement le travail, le génie des ingénieurs, des architectes, on aura déshonoré — et peut-être tué — la guerre. Le destin de l'homme est entre les mains des pédagogues.

La fée se taisait. Je contemplais son visage grave. Elle sourit doucement :

— A quoi songez-vous, M. Masquelier ?

Je repris mes esprits :

— Je songe à votre anthologie, Madame, à des textes vermeils d'Horace et de Virgile, à des fables de Phèdre, à de simples descriptions de Pline le Jeune, à des anecdotes de Cicéron, à des leçons de Varron et de Columelle, à ma vie manquée, aux enfants que je n'ai pas eus. Je suis désespéré, Madame, d'avoir septante-six ans.

La fée secoua la tête :

— Confiez ce travail à l'un de vos anciens élèves, M. Masquelier. Nous avons une autre besogne à faire et nous en parlerons tout à l'heure. Mais je voudrais vous dire d'abord quelle fut la nôtre au

milieu de ces empereurs, rois, princes et ducs. Ni Goliath ni Atlas ni moi ne fûmes jamais de loisir. Il y avait des pauvres à nourrir, des enfants à protéger, des bêtes à secourir. Grâce à Goliath et à Atlas, le pauvre trouvait une pièce d'or, l'adolescente inquiète un refuge, le cerf traqué une issue. Nous avons cherché des remèdes parmi les simples des forêts, nous avons guéri des plaies, soigné des maladies. Autrefois, tout le monde parlait de nous parce que nous vivions dans le monde des pauvres. Seuls les enfants nous apercevaient quelquefois, mais chacun connaissait la couleur de ma robe, le bonnet vert de Goliath, le bonnet rouge d'Atlas. On racontait nos histoires aux veillées et elles me charmaient moi-même. Malgré notre âge, nous étions redevenus des enfants et nous partageions parfois les jeux des petits. C'est ainsi qu'on a survécu, dans le pays, aux guerres, à la famine, aux rigueurs du froid, au despotisme des grands de la terre. Nous faisons luire un rayon de soleil en plein hiver, emplissons une pauvre huche de pain, trayons une biche dont nous portions le lait tiède à un nouveau-né qui ne suçait plus qu'un sein tari, bercions un petit malade, filions la laine d'une vieille aveugle, délivrions les oiseaux encagés ou pris au piège, tenions compagnie à un vieux solitaire, mariions les jeunes gens, prévenions les hameaux de l'arrivée des hommes de guerre, éteignons les incendies, battions la moisson. Nous

étions de toutes les maisons d'alentour et les gens en remerciaient Dieu. Nous ne leur demandions pas grand'chose : une tranche de pain, un peu de beurre, un peu de miel quand il y en avait, un dé de lait, de vin ou de liqueur de ménage, une pincée de tabac d'Espagne, une poignée de savon. Goliath et Atlas aiment la bière et fument volontiers du tabac d'Obourg. Bref, nous ne manquâmes jamais de rien. Aussi veillions-nous amicalement sur les carriers, sur les briquetiers, sur les bûcherons ; et, plus tard, Goliath et Atlas descendirent dans les fosses pour y protéger les mineurs. Parfois, le soir, nous nous retrouvions dans une salle du château, nous nous racontions ce qui s'était passé dans la journée et nous bénissions notre destin de lutins et de fée. Goliath est la gravité en personne ; Atlas est aussi farceur qu'une pie.

Je levai le doigt comme du temps que j'étais écolier :

— Madame, verrai-je vos deux serviteurs ? Je voudrais leur serrer la main.

La fée sourit, prit une pincée de tabac et sembla réfléchir un instant.

— Vous les verrez, dit-elle enfin d'un ton mystérieux, vous les verrez quand l'heure sera venue. M. Masquelier, un lutin ou une fée n'est parfois qu'une mince pièce d'argent, un morceau de pain, un verre d'eau. Le tout, c'est d'arriver à point. Avant

cette guerre, nous avons connu un peu de repos ; nous devons, une fois encore, nous dépêcher depuis un an, comme au temps de Charles-Quint, de Louis XIV et de la révolution française. Goliath fait le bien gravement ; Atlas en riant. C'est le jour et la nuit...

Je demandai à voix basse :

— Et vous, Madame, comment faites-vous le bien ?

La fée se leva et mit un doigt sur ses lèvres. Je n'oublierai jamais ce geste coquet qui lui était vraiment familier, ni ses yeux malicieux :

— M. Masquelier, je suis une fée paresseuse, rêveuse, casanière. Entre nous, je ne suis bonne qu'à lire. J'ai toujours vécu dans la bibliothèque des châteaux quand il y en avait une. Malgré ma mauvaise passion, mes deux vaillants serviteurs, qui sont toujours par voie et par chemin, veulent bien m'appeler la « dame du bon conseil »... Mais nous allons faire un tour d'allée : le parc est très beau en cette saison. Mettez votre chapeau. Ouvrez la porte. Bon. Merci. J'entends le gardien décrire à sa façon la grande tapisserie d'Aubusson de la salle à manger : il y a donc des visiteurs. Profitons-en. Venez vite. Ouvrez la porte. Merci. Nous y sommes.

Nous nous trouvions sur la terrasse du château. Je respirai l'air frais et odorant du parc et allumai une cigarette. Je suivis docilement ma petite com-

pagne ; je me sentais désormais à l'aise, je n'étais plus, ainsi qu'au commencement, perdu dans un monde mystérieux. Je cherchais déjà Goliath et Atlas ! Je n'aurais pu donner le bras à Madame Claudine : bien que mon dos soit arrondi depuis toujours, depuis mon enfance, écrirais-je volontiers, je suis d'assez haute taille. Finalement, je pris la main de la fée et nous suivîmes une allée rouge. Madame Claudine disait :

— Vous pourriez passer un siècle dans le parc sans en découvrir tous les secrets. Il y a des jeux de lumière aussi nombreux que les secondes d'une journée ; des musiques innombrables ; des parfums multiples : capiteux, âcres, subtils, lourds. Les saisons apportent ici des changements massifs et incroyables pour un homme qui ne les aurait pas vus dès son enfance : cet homme s'imaginerait avoir changé de séjour s'il ne reconnaissait pas les mêmes allées, les mêmes statues, les mêmes étangs. Pourtant une seule journée de printemps est aussi passionnante que les nonnante journées d'une saison, et mille mystères nous échapperont encore : travail secret des végétations, vie joyeuse ou inquiète des oiseaux durant cette époque où ils nourrissent et gardent leurs petits ; vie grouillante, mystérieuse, héroïque des insectes ; déploiement d'une feuille au sommet d'un grand arbre ou d'une dentelle de mousse sur une pierre des ruines. Contentons-nous de chercher les beautés les plus vi-

sibles, les plus éclatantes de cette journée de mai. C'est le règne du rhododendron : pourpre, blanc, mauve, cramoisi, azur, carmin, tout cela chante comme des notes cristallines, coule comme des sources de sang, d'or, d'argent, de ciel bleu, de soleil couchant, et, timidement, l'azalée imite son robuste compagnon aux rondeurs des allées. Il y a aussi des jacinthes sauvages et des myosotis qui promènent leur vapeur bleue sur les pelouses, et des genêts d'or fin au coin des ruines. Pourtant la grande beauté du parc est ailleurs : sur le tronc des arbres, dans leur feuillage, dans leur attitude. Voulons-nous tenter le fastueux inventaire de tous ces géants immobiles qui semblent méditer sur les sages mamelons verts ou dans les vallons d'où monte encore l'odeur mouillée des dernières feuilles mortes ? Prenons ce vieux chêne qui vit construire le dernier château, il y a plus de cent ans. Voyez son tronc rugueux comme du métal patiné par la pluie et par l'âge, et ses branches puissantes, repliées sur elles-mêmes, sauvages, tutélaires. Cherchons d'autres arbres familiers : en voici deux, cinq, dix. Soyons sages : admirons d'abord ce hêtre pourpre au lisse tronc d'argent et au feuillage de cuivre ; ou bien ce fragile frêne pleureur qui cherche à protéger une pelouse où sont tombés des flocons neigeux de pâquerettes et des gouttes d'azur de véroniques ; ou bien cet érable pourpre, si svelte et si souple ; ou ce charme

grêle ; ou ce petit orme droit au feuillage transparent ; ou bien ce petit noisetier aux branches courbées... Reposons-nous un instant avant de relever les yeux vers les cent dômes imposants qui les attirent. Rafraîchissons notre regard à la neige odorante d'un magnolia, aux dentelles des fougères. Reposons-nous ; on ne peut tout voir, tout entendre ni tout respirer d'un coup. Nous songeons aux images des contes forestiers où l'on aperçoit de petits hommes et de petites femmes perdus au pied des grands arbres. Ces images font peur à l'enfant qui n'a jamais vu une forêt, et pourtant elles sont vraies. Glissez-vous sous un géant : chêne, épicéa, orme, érable, et vous aurez l'air d'un nain des légendes. Il y a dans un coin du parc des épicéas si serrés les uns contre les autres que vous croyez voir surgir devant vous les hautes murailles d'un château dont on ne vous a jamais parlé, d'un vieux château aveugle et silencieux où l'on a enfermé une princesse aux longs cheveux blonds qui, secrètement, regarde venir les gens sur le chemin... Mais voici une coulée inattendue de soleil qui tremble sur les feuillages d'argent, de bronze, de cuivre, et qui déferle dans le creux d'une pelouse. Grâce à ce soleil, le château mystérieux s'évapore, et la blonde captive aussi, et les nains des légendes. Nous allons donc reprendre notre somptueux inventaire.

Voyez ce haut platane qui perd son écorce et dont



le tronc est moucheté comme la robe d'une bête fauve ; cet aulne mince, ce maigre chêne des marais, ces souples aubépines qui, vers la fin de la semaine, seront couvertes de lourdes draperies rouges ou blanches dont le parfum emplira les quarante-cinq hectares du parc. Voyez cet érable doré au feuillage finement découpé ; ce châtaignier prudent qui déplie ses feuilles une à une ; ce mûrier noir et nu, sourd encore à l'appel du printemps ; ces robustes hêtres pleureurs, ces élégants mélèzes, ce charme aux branches largement étendues. Ils vous attendent au coude des allées, vous laissent voir un coin de ciel, entendre une chanson d'oiseau qui se repose sur leurs branches ; et les peupliers vous couvrent de la pluie de leurs menues fleurs. Voyez ce tilleul au tronc gris et doux : son règne n'est pas encore arrivé, mais bientôt il s'enrichira de milliers de corolles qui feront venir un millier d'abeilles, et la symphonie aérienne vous attirera d'une allée à l'autre ; ou bien ces sapins dont l'immobilité grave et le riche velours sombre vous ramènent en pleine légende : l'Enfant Jésus, le Petit Poucet, et ces bouleaux au tronc d'argent, au feuillage léger comme une chevelure ensoleillée de jeune fée, vous montrent le chemin au bout duquel l'Oiseau Bleu a fait son nid. Essayons d'échapper à toute cette magie, réfugions-nous au pied de l'image noire de ce châtaignier prudent qui résiste, lui aussi, à la chanson des passereaux et des fragiles

soleillées, et attend que le vent vienne du sud ou de l'ouest pour déplier ses feuilles. Ce marronnier est plus hardi ; bientôt les cierges lourds de ses fleurs illumineront son épaisse frondaison. Quittons cet impénétrable massif d'ifs taillés, allons à la découverte de ce coin de nature sauvage, gravissons ces escaliers moussus, écartons ces fougères et ce lierre, ne tentons pas de compter ces jeunes érables dont la graine ailée a capricieusement germé entre les pierres ou au flanc du talus. Allons plus loin, contournons la roseraie endormie — elle sera le joyau de l'été —, admirons cet érable immense qui invite cent enfants à se donner la main et à danser en rond un jour de pluie. Contemplons ces cèdres au feuillage horizontal, arbres sacrés d'Orient, parure des récits bibliques : leur beauté est écrasante ; nos arbres d'Occident s'effacent, s'écartent, se regroupent et regardent sagement ces imposants étrangers. D'autres silhouettes curieuses nous attirent. Nous dirons plus tard la fraîcheur des arbustes japonais qui fleurissent le long des allées ; courons vers les étangs où se mirent les austères séquoias. Nous songeons à l'angoissante grandeur que doit offrir aux yeux des voyageurs une forêt de ces géants silencieux et mornes. Reposons-nous. Nous essayerons, plus tard aussi, de dire la chanson des étangs. Tous ces arbres rieurs et moroses dans l'attente du véritable été, accueillants ou réservés, nous ont fatigués. Il ne fait pas une ha-

leine de vent : les feuillages se taisent. Nous reverrons bientôt tout ce monde sous un chaud soleil, sous une tiède averse, sous une bourrasque, et nous découvrirons leur nouveau visage et nous entendrons leur symphonie. Reposons-nous : l'odeur salubre des sapins vient jusqu'ici — nous ne savons de quel coin du parc — et l'odeur des feuilles mortes, et l'odeur de l'herbe mouillée des vallons, l'odeur d'une forêt, pour tout dire, multiple, subtile, âcre et capiteuse. On sommeillerait volontiers. Mais une crécelle nous ouvre les yeux...

Voici le rouge-gorge, gnome hivernal des jardins, hôte estival des bois où il revient dès les premiers beaux jours de mars. Il est ravissant : poitrine rousse, ventre argenté et, si vous avez l'occasion de l'observer de près, vous serez attendri par la malice et la douceur de ses yeux noirs. C'est un oiseau à la fois solitaire et familier. Il vit à l'écart des autres passereaux, il émigre secrètement, il nous revient de même. Mais il aime l'homme — qui ne le mérite pas souvent. Le rouge-gorge est le compagnon du bûcheron perdu au fond des bois, l'hôte des cabanes des charbonniers, et, d'ailleurs, l'hiver, s'il a faim, il viendra frapper à coups de bec les carreaux de votre fenêtre. Regardez-le voler ; il ne perche jamais très haut ; il ne s'éloigne jamais ni du sol, ni des promeneurs — ni de son nid qu'il a caché au pied d'un arbre ou d'un buisson : mousse, tiges d'herbe séchées, plumes,

et l'unique ouverture de sa maisonnette est couverte d'une feuille qu'il déplace et rajuste comme une porte. Ce minuscule lutin est un grand mangeur d'insectes auquel les forêts doivent, aussi bien qu'aux mésanges, aux fauvettes, aux merles, aux pinsons, à dix autres passereaux, leur santé. Regardez-le voler : il gazouille ; se baigner : il gazouille ; se lisser les plumes : il gazouille avec un mouvement amusant des ailes et la tête inclinée ; et, s'il chante, surtout à l'aube et au crépuscule, quand les autres oiseaux se taisent encore ou déjà, vous entendrez une chanson à la fois fine et sonore qui est ravissante comme son image... Voici qu'il se rapproche de vous, perche sur une branche basse, gazouille, vous regarde, gazouille, fait la révérence, gazouille, puis se souvient brusquement de son nid et repart en rasant les pelouses. C'est le bijou de nos bois avec la mésange qui, justement, là-haut, sur cette fine branche, se fâche parce que vous êtes assis non loin de sa couvée qu'elle a installée dans le creux d'un tronc d'arbre. Voyez ce petit diabolin hérissant sa huppe de soie bleue. Il est amusant dans sa colère, son ventre d'or pantelle. Mais, puisque vous ne bougez pas, il s'apaise et siffle joyeusement. Il a dix ou douze petits dans un trou large comme le fond d'une main arrondie, et le nid est beau : il y a là-dedans de la laine de mouton, de la mousse, des poils, et une broderie de lichen garnit le berceau que n'atteindra

nul doigt d'homme, nulle griffe de belette. Si, un jour, vous assistez à la sortie de la nichée, vous verrez huit ou dix diabolins sauter du nid, errer sur le sol en criant, se laisser guider par les père et mère, voler sur un buisson d'abord, sur une branche basse ensuite. En bavardant, le couple disperse doucement les petits, les attire dans les arbres, rejoint les retardataires, les emmène, et bientôt le coin du parc sera sonore comme si une nuée de mésanges l'avaient brusquement envahi. Des milliers d'insectes avaient disparu dans les huit ou dix gouffres jaunes et pépiants du nid, des milliers d'insectes seront cueillis sur les feuilles et dans les buissons pendant cinq ou six mois. Vous n'aurez peut-être jamais l'occasion de voir la mésange sur les pelouses. Elle marche si gauchement : ses pattes ne sont bonnes qu'à s'arrondir sur une branche, mais vous l'apercevrez parfois en train de se baigner au bord d'un étang d'où elle sortira toute trempée, laide et ravie. L'hiver, vous la rencontrerez peut-être dans votre jardin. Si elle vous plaît, attachez un morceau de lard doux à la fine pointe d'un rameau souple pour que le chat, le sansonnet ou le moineau ne vous prive pas du plaisir que vous aurez en regardant l'acrobatique mésange becqueter la douceur qu'elle signale, malgré elle, joyeusement, à toutes les mésanges des environs. Les jours de gel et de neige, ces lutins bavards animeront votre morne jardin :

vous sourirez de leur vivacité et de leurs querelles enfantines. Grâce à eux, un peu de printemps aura lui sur les branches mortes de vos arbres... Mais voici une sorte de gros insecte qui marche sur la pelouse, qui se dépêche autant qu'il peut, qui... Il a déjà disparu.

Vous venez de voir le troglodyte, qu'on appelle souvent ici le roitelet. C'est le plus petit de nos oiseaux, il n'est guère plus gros que mon pouce, « *il pèse à peine le quart d'une once* », a dit un naturaliste. Il est habillé sans recherche : de gris, rayé de noir sur le dos et sur la queue, qui est toujours relevée. Vous trouverez son nid de mousse dans les lieux les plus divers : dans un trou au pied d'un arbre ou entre deux pierres, dans un creux de tronc qu'on prendrait pour un nid de guêpes, dans le toit de chaume d'une gloriette, dans la tête vide d'un vieux saule, dans la manche d'une veste qu'un jardinier a accrochée au mur d'un pavillon. Il chante tout l'hiver ; sa voix n'emplit pas la solitude du bois, naturellement, mais elle est bien agréable en cette saison. Son vol est gauche, l'oiseau se sert volontiers de ses pattes. Si, par hasard, il vous réserve la surprise de passer en compagnie de sa nombreuse nichée — sept à dix oisillons —, les allées et venues de la famille vous amuseront. Imaginez une dizaine de gros insectes qui, en poussant de petits cris, courent dans la mousse, entre les fleurs, dans le gazon,

s'élèvent en grimpant jusqu'au cœur d'un buisson, voyagent sur les branches à la file indienne, s'élèvent sur un arbre. On ne songe plus à des oiseaux, mais, répétons-le, à de gros insectes ou à de jeunes mulots : seuls leurs pépiements vous disent que c'est une famille de troglodytes qui fait son premier voyage dans le parc. Il y a dans ces pépiements de la joie, de la crainte, de la surprise, et, chez les aînés, de la tendresse. Vous les reverrez, l'un après l'autre, pendant la mauvaise saison. Ils savent où sont endormis les derniers insectes, enveloppées les dernières larves : entre deux pierres, entre deux branches, dans un monceau de feuilles mortes, dans l'angle d'une fenêtre, dans le pansement d'un arbre blessé. Et, si l'hiver est trop dur, ils viendront dans les poulaillers et les étables, hardiment, la tête tournée à droite, à gauche, la queue relevée. Le troglodyte est l'un des plus gracieux lutins que le bon Dieu a donnés aux bois et aux parcs de chez nous... Puisque nous parlons des plus petits de nos oiseaux, écoutons ce chant doux et fin qui sort d'une flûte, dirait-on. C'est celui de la fauvette à tête noire. Il ne faut pas la confondre avec la fauvette de nos jardins, toujours pressée, piquant mille fois le sol en une journée, aimant de trotter sur les mêmes chemins. La fauvette des bois a, elle aussi, un habit gris, d'ailleurs très distingué si nous le comparons à celui du rustique moineau, mais elle a en outre une touffe de plumes noires au-

dessus du front. Elle fait aussi son nid dans les buissons ; pourtant elle n'aime pas les longues promenades à pied de la fauvette des jardins. Elle vole, elle ne touche le sol que pour y prendre un insecte ou une gorgée d'eau... Ah ! Ecoutez le sifflement vigoureux du merle qui, chaque année, dès le premier rayon de soleil, se dépêche de pondre cinq ou six œufs qui gèleront peut-être. Ecoutez aussi ce babil de pinson qui a posé négligemment son nid entre deux branches. Le vent emportera peut-être la légère et fragile maisonnette. La vie de tous ces petits êtres, heureuse ou dramatique, est la même depuis des milliers d'années. Le merle court sur les pelouses, frappe le sol de son bec, un gros ver rouge sort du gazon, l'oiseau l'emporte. Le pinson promène son petit, l'emmène sur une branche, lui dit d'attendre, cherche un insecte ou une graine à la fine pointe d'une herbe, retourne vers son oisillon qui a disparu. La mère pousse un appel angoissé, la réponse vient de l'arbre voisin : joyeusement, le pinson va retrouver le vagabond... Mais les oiseaux sont presque aussi nombreux que les branches du parc ! Comment les nommer tous, isoler leur chant, décrire leurs couleurs, raconter leurs aventures ? Il y faudrait un gros livre. D'ailleurs, nous reverrons ces passereaux, plus divers encore, un jour d'été — aussi vaillants, aussi alertes qu'au printemps. Le soleil chauffe. Mettons-nous à l'ombre une minute.



Songez-en un peu. Nous avons vu la beauté du rouge-gorge et de la mésange, l'élégance de la fauvette et l'allure malicieuse du troglodyte, le vêtement soigné du pinson et le plumage éclatant du merle, et nous n'avons rien vu. Nous admirerons un jour l'oiseau d'or : le loriot : la curieuse livrée du martin-pêcheur et du chardonneret, le ventre citron du bruant, le ventre de rubis du bouvreuil, la poitrine flammée de la linotte ; et qui décrira jamais la robe nuancée de la tourterelle ? Si l'on pouvait les remettre aussitôt dans leur cachette, on vous apporterait un panier d'œufs dignes des plus exquises légendes de notre Occident : œuf couleur de ciel d'été de la grive, couleur de jeune feuille du merle, couleur de cendre du loriot ; émail léger de l'œuf du coucou. Il y en a qui ressemblent à des baies des bois, d'autres à des pendants d'oreilles. Il y a des nids que le plus habile vannier ne pourrait tresser, que la plus habile couturière ne pourrait doubler avec autant d'art que nos oiseaux. Tout est merveilleux autour de nous, depuis le plus petit insecte jusqu'au plus gros hibou, depuis le moindre brin de lichen jusqu'au tronc du chêne. Regardez ce sapin et tentez de saisir la trame de son velours, penchez-vous sur cette fougère et essayez de trouver le premier fil de sa dentelle... Reposons-nous : laissons le soleil rougir le ciel entre les fûts noirs des épicéas. Nous voudrions faire passer devant vos yeux tous les arbres de Virgile et d'Ho-

race. N'avons-nous pas aimé les hêtres touffus, les ormeaux au feuillage épais, les chênes durs, les saules pliants, les ormes altiers ?... « *Rien de plus beau que le frêne dans les forêts, le pin dans les jardins, le peuplier sur la rive des fleuves, le sapin sur les hautes montagnes...* » N'est-il pas encore doux de se reposer sous un haut platane ? Nous avons lu tous ces mots en une vieille langue qui chantera toujours dans notre mémoire, mais nous n'avons pas souvent vérifié combien étaient belles et éternelles les images des poètes latins. Car elles sont éternelles : le visage des arbres n'a pas changé d'une ride, ni le chant des oiseaux d'une syllabe, et leur plumage est toujours le même. Nous vivons dans les livres où les couleurs se fanent, où les sources tarissent, où les musiques s'assoupissent malgré le sortilège de la poésie. Venez donc lire ici les histoires ou les vers rustiques que vous aimez entre tous : les mots reverdiront comme des pousses printanières, ils chanteront comme les fontaines des jardins virgiliens et horatiens ; les parfums jailliront des corolles ainsi qu'au matin du monde. Vous comprendrez enfin pourquoi on consacrait un arbre à un dieu bon ou pourquoi on vénérât un arbre. Toute la sève, toute l'odeur, toute la grâce de la terre sont montées, vivantes et fortes, vers le soleil, et les oiseaux sont montés avec elles pour dire leur joie et leur reconnaissance à l'Unique Ordonnateur de l'univers : c'est ainsi, vous

le savez, que Platon nommait Dieu. Et voilà ce qu'enseigne un parc depuis qu'il y a des poètes, c'est-à-dire des voyants. Lorsque vous songerez à revenir ici, emportez Ronsard ou Lamartine, La Fontaine ou George Sand, ne lisez qu'une vingtaine de lignes, laissez l'odeur et les musiques du parc les pénétrer et ces lignes deviendront lumineuses, leur chanson vibrera et leur parfum demeurera dans le livre fermé. Le coucou laisse tomber ses notes d'horloge autour de vous. L'heure est venue de quitter le parc inspirateur. Que les feuilles et les fleurs y deviennent nombreuses comme les sables des plages, que les œufs se multiplient comme des fruits dans les nids tranquilles, que les sapins répandent leur salutaire odeur sur les villages, que la vie innombrable du parc les émerveille et les apaise. Déjà l'ombre coule sur les allées. Le chant des merles, des grives, des rouges-gorges vous accompagne jusqu'à la grille, et l'éclat des étangs livides, et l'odeur sylvestre des vallons touchés par l'humidité naissante de la nuit. Il est l'heure. Le parc va changer de visage et de vie jusqu'à l'aube.

La fée m'emmena sous le vaste cèdre qui regarde l'étang étalé en face du château. Nous avons gravi et descendu tant d'allées et j'avais vu tant de choses neuves que je me sentais très fatigué. Je fus bien heureux de m'asseoir aux côtés de Madame Claudine.

Elle prit une pincée de tabac et j'allumai une cigarette.

— Madame, dis-je en allongeant les jambes qui me faisaient mal, je devrai revoir quelques fois tous ces arbres avant de les connaître parfaitement. Je confondrai longtemps encore l'orme et le hêtre. Seuls les marronniers et les acacias de mon avenue bruxelloise me sont familiers, et je n'ose vous parler des oiseaux : à part le merle et le moineau...

Comme je me tournais vers elle, je vis que la fée souriait avec pitié et je me tus.

— Vous avez manqué le bonheur, M. Masquelier, dit-elle. Vous avez vécu machinalement. Après tout, vous n'avez vécu que dans vos livres. Vous passiez vos vacances à la mer pour aller lire tranquillement dans les dunes, et, chaque fois, vous rentriez chez vous les paupières bordées d'orgelets, Madame Masquelier raidie par le rhumatisme, votre servante rongée par l'urticaire et votre chien torturé par une otite. Mais, l'année d'après, vous retourniez au bord de la mer que vous n'avez jamais regardée avec attention. Or de beaux villages forestiers vous attendaient chaque été... Je vous défie de découvrir dans ces pelouses une plante de colchique, le *colchicum* de Pline l'Ancien, et je ne vous parlerai pas des insectes : vous les ignorez. Quand donc les maîtres d'école et les professeurs feront-ils de leurs élèves de petits botanistes et de petits zoologistes ? Je sais bien

que l'étude des sciences était rebutante de votre temps, mais, depuis lors, on a imprimé de belles flores coloriées et raconté de passionnantes histoires de bêtes. Je songe à ce brave homme de Buffon qui veillait paternellement sur la santé des ouvriers des jardins de Montbard : c'était donc un cœur d'or, mais il calomniait outrageusement le moineau parce qu'il ne le connaissait pas. A cette époque, on était tout fier de constater que tel oiseau n'avait pas de caecum, et, aujourd'hui encore, malgré les atlas coloriés, on ne parle que de didymes, de funicules, de céphalothorax et de nématocystes. On devrait enseigner la botanique et la zoologie en n'usant que de narrations. Voici une plante, la couleur de sa fleur, ses mœurs, comment elle se reproduit ; voici un insecte, ses couleurs, ce qu'il mange, où il vit... Chacune de ces petites existences est un miracle et souvent un drame. Laissons les savants à leurs didymes et à leurs nématocystes, et qu'on écrive enfin le roman des plantes et le roman des bêtes. Qu'on replonge les enfants en pleine nature, qu'ils admirent les forêts, les champs, les eaux et tout ce qui s'y trouve, qu'ils reviennent nombreux aux souveraines besognes géorgiques qui leur découvriront chaque jour la Face de Dieu. La foi s'en va et cela n'est pas étonnant : les villes et les machines la tuent et elles tuent l'homme. Il meurt parce qu'on étouffe ses dons originels. Les premiers hommes furent des laboureurs

et des pasteurs : on en a fait des mécaniciens et des mécaniques. Ils se tuent eux-mêmes. L'homme, « *gloire et rebut de l'univers* », comme disait Pascal, n'est pas au bout de ses tribulations de mécanicien.

Je risquai timidement :

— Ne peut-il vraiment échapper à la malédiction qui pèse sur lui ?

Madame Claudine mit un doigt sur sa bouche :

— Je vous arrête là-dessus... Il m'est pourtant permis de vous dire, M. Masquelier, qu'il y eut toujours parmi les philosophes à la mode de grands diseurs de riens qui ne peuvent passionner que les gens qui ont du temps à perdre ou des adolescents qui ne savent quel chemin prendre au carrefour de leur hésitante destinée. J'ai connu de vrais philosophes : ils avaient une petite vie de petit bourgeois anonyme ou bien ils étaient parfaitement illettrés. Mais ils avaient découvert la sagesse dans le spectacle de leur rue ou dans la réflexion solitaire. Mais revenons à notre beau parc... J'ai vu accourir ici, en sabots, chaque jour, un enfant pauvre des environs. Il cherchait parmi les arbres et les fleurs la richesse qui n'entrerait jamais dans sa maison obscure. Mille beautés ornaient ses rêves quand il dormait sur sa mince paille. Il avait une vie secrète de petit prince, car il croyait, avec raison, que le parc était son bien ; et je dis : avec raison. Ne jouissait-il pas

des bijoux qui bordent les allées mieux que ne le font les enfants princiers qui vivent machinalement dans le somptueux domaine de leur père ? Ce petit pauvre est devenu un maître d'école et un poète. Voilà un des miracles que le parc fit en faveur d'un homme. J'ai vu venir un couple de fiancés dont les mesures s'écroulaient sur une colline des environs. Ils portaient des vêtements misérables, mais le décor de leur amour était splendide : des draperies de verdure, des étangs étincelants, des parfums capiteux, des musiques joyeuses. Ces enfants se sentaient si heureux, ils étaient si sages, si timides, si respectueux dans ce cadre magique. Ils y revinrent un jour, accompagnés d'un nouveau-né, et le sortilège continua sa besogne autour du bébé. Tous les trois vivaient ici comme des riches. Ils sont partis pour la ville, mais ils ont emporté l'image agissante du domaine dans leurs yeux rêveurs et bons, et ils sont sortis du purgatoire des lourds et ténébreux travaux : l'homme est devenu un habile artisan, l'épouse, une femme forte, selon l'Écriture, et les enfants achèveront l'œuvre commencée : des foyers sains, clairs, sages, serens. La paix du parc veillera longtemps encore sur les maisonnées. J'ai vu venir ici une vieille femme qui avait été riche, dont les yeux contemplaient autrefois, chaque jour, un beau jardin. Brusquement, elle perdit tous ses biens et dut se réfugier dans ce pays houiller. Elle accourait donc chaque après-midi

jusqu'ici, se créait un petit monde sous un tilleul, saluait comme une grande dame les visiteurs à qui elle semblait avoir permis de parcourir sa propriété. Elle était heureuse. Elle mourut subitement sans souffrir, au moment qu'elle se mettait en route pour faire un tour d'allée. Elle fut donc heureuse jusqu'à son dernier soupir... Avais-je raison de vous dire que, lorsque le parc fut remis à l'Etat, c'est un vrai don de poète qu'on lui fit ? On offrit aux gens une oasis dans un désert brûlant et altérant, une île enchantée dans une mer sauvage et fatigante. Des riches ont donné aux pauvres un hôpital, une école, un musée, un conservatoire. Ici, un homme leur a donné une forêt de beaux arbres, des jardins de fleurs joyeuses, des milliers d'oiseaux charmants, des millions de mètres cubes d'air pur...

Je me frottai les mains comme si j'avais pu en faire jaillir l'étincelle qui allumerait mon génie :

— Je voudrais essayer d'écrire tout cela dès que je serai rentré à Bruxelles. Mais serai-je en état de grâce pour y réussir pleinement ?

La fée me toucha l'épaule :

— Essayez, M. Masquelier, car voilà la besogne que je vous réclamaï. Laissez, jusqu'à la fin de vos jours, laissez l'homme, cet « *imbécile ver de terre* », comme l'appelle Pascal, laissez l'homme se tortiller à son aise sur le chemin rugueux et desséché de son calvaire. Tournez-vous désormais vers les enfants,



recommencez votre vie en leur compagnie. N'abandonnez pas vos chers Latins, mais haussez adroitement les enfants jusqu'à eux et montrez à vos jeunes lecteurs la magie des bois, des champs et des eaux, pour que les écoliers fuient un jour les cités d'esclaves et découvrent la sagesse dans la récolte d'une pièce de blé et dans la chaleur d'un foyer rustique. Il y a, dans ce pays, quelques centaines de milliers d'hectares qui n'attendent que la charrue et la semence pour nourrir quelques centaines de milliers de gens qui ont faim en ce moment. Répétez cela à tout venant, pendant et après cette guerre. La sagesse et le salut des hommes se cachent dans les bois et les guérets. Mais il me semble que nous philosophons beaucoup. Nous allons refaire un tour d'allée.

Mes jambes étaient toujours très fatiguées ; cependant je ne voulus pas le dire à la fée. J'étais d'ailleurs en son pouvoir : elle m'imposait et me charmait à la fois. Je me levai :

— A votre service, Madame.

Mais d'un geste elle me fit rasseoir :

— Un instant encore, M. Masquelier. Quand le soleil se balancera au-dessus de ce hêtre pourpre, nous nous mettrons en chemin. Vous ne voulez pas une prise de mon tabac ?... Je plaisante. Cette boîte me fut donnée par Marie-Elisabeth, la grande dame des eaux minérales. C'était une bonne personne, et pourtant nos humeurs ne se sont jamais convenu.

L'instant approche. Fermez les yeux, M. Masquelier. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Fermez les yeux.

J'obéis enfin, non sans me dire à moi-même : « Que va-t-il m'arriver encore, mon Dieu ? » Pourquoi ce balancement ?... L'air sent bon ! Que signifie ?...

— En route, M. Masquelier. Dépêchons-nous : le parc a changé de visage, car voici l'été et ses parfums. Vous respirez la fine odeur des sureaux en fleur que domine parfois celle des seringas, à laquelle succède celle des roses vaincue bientôt par l'odeur du foin. Tout le parc sent bon et, malgré la chaleur torride, il chante et brille. Des fleurs sont nées dans les parterres : des bégonias, des anthéricums, des géraniums, les agérathums ; et la roseraie s'épanouit au sol et tout le long des guirlandes de son enceinte. Les bégonias ressemblent à des lampes dont la flamme rouge, orange, saumon, d'or ou de neige palpite sur la terre noire. Les candides géraniums de feu ou de vermillon s'ouvrent comme une offrande au pied d'un groupe de bronze. Les roses ont pris à la nature ses nuances les plus merveilleuses : feu, velours, abricot, citron, laque, corail, orange, cerise, carmin, safran, satin, ocre, grenat, pourpre, neige, cuivre, chair, or, sang, écarlate, aurore... Comment nommer ces mille et une nuances ? Comment décrire l'agencement harmonieux des pétales ou la fraîcheur d'un bouton ? Il faut y renoncer et renoncer aussi à dire la

douceur des fleurs d'azalées, plus fines que celles des durs rhododendrons dont le règne décroît. Ces azalées ont des teintes discrètes de vieux tapis riches et aristocratiques. Elles ne sont pas fanées, ces teintes, mais réservées, pudiques, songeuses : on admire leurs nuances à voix basse, on ne s'extasie pas devant elles comme devant l'éclat des roses, mais on s'attarde, car on est retenu par leur charme ancien... Cependant un rayon de soleil attire votre regard sur les arbres: épicéas glauques, énormes marronniers d'Inde aux branches torturées, troncs élancés des sycomores, châtaigniers au feuillage tranquille, aulnes nus dont les feuilles se perdent par delà les géants voisins. Le vent emporte les flocons des peupliers et caresse les acacias dorés, les fleurs blanches des deutzias ; les fleurs roses des wégélias, les fleurs tendres des acacias ; et dans les petits canaux brillent tout à coup les étoiles des lenticules. Du sommet des arbres jusqu'au sol, les miracles s'épanouissent de l'aube à la nuit. Cornouillers, sorbiers, boules-de-neige, séquoias au tronc rouge couvert de toiles d'araignées, tout vibre dans le soleil. Chaque banc vous offre l'image d'un monde. Asseyez-vous devant les étangs où les poissons tracent des cercles et allument des diamants, ou bien devant les ruines qu'envahit le lierre tenace qui renaît là où on le croyait mort. Voyez comme s'étendent le long du Fer-à-Cheval les chèvrefeuilles et les clématites. Asseyons-nous sous

ces deux tilleuls de la roseraie : on croirait se trouver au milieu d'une vénérable place publique de jadis où l'on parlait gravement des récoltes, des épidémies, des guerres, et où l'on dansait dans le cours des accalmies. Asseyez-vous devant ce grand hêtre pourpre : son ombre protège tout un domaine où l'on pourrait dresser les maisonnettes de plusieurs familles, et il en fut sans doute ainsi autrefois ; les gens qui habitaient sous ces arbres se nommaient Dunoyer, Dutilleul, Duchêne, Delorme... Asseyez-vous encore sur ce banc, devant cette sorte de ravin bordé d'azalées ; au bout, voyez la lunette du pont et ses blocs de granit : un coin de paysage romantique ; des cavaliers et leurs dames vont apparaître au trot de leurs montures...

Asseyons-nous enfin devant la roseraie. Voici des paons couchés dans le foin des pelouses. Une aigrette bleue remue un instant, le soleil caresse une gorge bleue. L'oiseau crie, se lève et fait la roue, et les couleurs de l'éventail déployé sont indescriptibles : il y a là des nuances d'azur, d'or et de vert ; elles se confondent une seconde pour revivre aussitôt. Une paonne s'avance dans le chemin : sa démarche est fière, mesurée ; son cou et sa tête obéissent à la cadence des pattes. Le bec de l'oiseau saisit au sol la tige... et les épis ont disparu. L'oiseau choisit sa nourriture, dépouille deux sortes de graminées et néglige les autres. On a célébré la beauté du paon

qui a emporté sur ses ailes tous les reflets des pierres précieuses de l'Orient, et on a médité de l'habit de la paonne ; pourtant son plumage est d'un beau velours gris, très doux, très fin. Ces oiseaux flânent dans les allées et les éclaircies, autour de la roseraie et dans les ruines. C'est des ruines que souvent part leur cri et c'est souvent dans le cadre de ce qui fut une fenêtre qu'apparaît leur image étrange qui figurait sur les médailles antiques. Ils sont d'un autre temps, ils ne sont pas de chez nous, ils seront toujours des étrangers ici ; ni leur allure ni leur parure ne pourront s'harmoniser avec ce parc d'Occident... Mais voici d'autres oiseaux : des pies. Leur vol est blanc dans les épicéas et il ressemble à un petit moulin emporté par le vent quand elles traversent les allées. Elles sautillent sur le sol ; elles sont belles, vêtues de noir luisant et de neige ; mais il y a aussi des reflets verts, rouges et bleus sur leur plumage. Elles sont assez familières — et savantes puisqu'elles imitent des cris d'animaux et le langage de l'homme ; malheureusement, elles font la guerre aux petits oiseaux, les détruisent vivants ou brisent leurs œufs. Quel dommage ! Elles sont si éveillées, si malicieuses : on pourrait vous conter jusqu'à demain des histoires de pies farceuses, taquinant les gens, les chevaux, les chiens, les chats... Faisons un bout de chemin vers les ruines. Écoutons le cri agressif ou peureux du rossignol des murailles. C'est un oisillon au dos

bleu, à la gorge noire, à la queue et au ventre roux. Il niche dans les briques des anciennes maisons de plaisance, et, une année, il éleva même sa petite famille dans le creux d'un boulet de canon, près de la porte du nouveau château... Ecoutez ce cri moqueur : c'est le geai, qu'on nomme ici « richard », parce qu'il articule fort bien ce mot. Un oiseau étonnant, aux ailes bleu pâle, à la huppe noire, bleue et blanche, à la moustache noire, au ventre lie de vin. Il est toujours en colère, crie, remue. C'est un pillard, comme la pie, et nous le regrettons, car sa grosse tête hérissée, ses yeux vifs, ses ailes mobiles, son bec toujours ouvert sur une proie ou par un cri sont fort amusants. Occupons-nous d'un oisillon moins méchant. Au sommet de cet épicéa, il y a un nid de roitelet. N'essayez de voir ni la boule duvetée (emplie d'œufs gros comme des pois roses) ni son constructeur : ils sont si petits l'un et l'autre. Le roitelet est le plus mignon de nos passereaux : il a la tête couronnée d'orange vif, le dos vert olive, le ventre cendré. Son chant est doux et faible. L'oiselet a un gros défaut : il est gourmand et il dévore parfois tant d'insectes qu'il en étouffe. Il ne se repose guère, vole, grimpe, pique les troncs, se suspend les pattes en l'air, nettoie une feuille de ses larves sans se percher, pareil à une abeille butinant une fleur... Et, dans ce sureau parfumé, il y a un nid et cinq œufs roses et lilas. L'oiseau qui les surveille a le dos olivâtre

et le ventre jaune verdâtre. Les naturalistes lui ont donné un nom étrange : hypolaïs. Nous l'appellerons le contrefaisant, car il imite merveilleusement le chant des autres passereaux. Il est charmant, il mange beaucoup d'insectes, des baies de toutes sortes, mais aussi des cerises et des abeilles. C'est un oiseau de passage : en août, il repart pour l'Afrique.

Allons nous asseoir au bord de cet étang où se mirent les austères séquoias et observons la berge. Nous ne verrons pas ici beaucoup d'oiseaux : ils se désaltèrent aux petits canaux qui traversent le domaine. Mais, si nous sommes bien patients, nous apercevrons peut-être le martin-pêcheur, ce richissime et mélancolique guetteur de poissons. Il est somptueusement vêtu de bleu, de vert, de feu et il a des pattes vermillon. C'est l'alcyon des anciens, l'oiseau mystérieux qui calmait les mers agitées. Il est triste, avons-nous dit ; son cri perçant est inquiet et, quand, d'une branche d'arbuste, il attend sa proie, il s'affaisse et ressemble à un vieux seigneur courbé par l'âge. En cette saison, le poisson est visible, mais, l'hiver, l'oiseau affamé restera des heures devant un trou de l'eau gelée, stoïquement, transi de froid, poudré de neige... Mais voici la bergeronnette, grande dame au manteau de sécheresse, l'éclat et l'odeur de l'eau l'ont attirée jusqu'ici : elle boit et repart sur-le-champ pour la chasse aux insectes en plein

air, sur le dos des bœufs, des chevaux, des troupeaux. C'est un admirable petit lutin que connaissent fort bien les bergers et les laboureurs... Voyez sur cette branche basse ce passereau vert. Son nid, où tiédissent cinq ou six œufs d'argent tachetés de brun, est caché dans un buisson proche. Voilà le verdier, oisillon familier, mangeur de chenilles, certes, mais surtout de graines et pour qui le chènevis est un délice... Et voici le bruant jaune avec sa tête un peu ébouriffée et étourdie : il est farouche en cette saison ; en revanche, l'hiver le rapprochera des habitations et l'on verra nettement sa tache d'or dans la bande grise des moineaux. Mais il y a un oiseau plus doré que celui-ci. Ecoutez-le : **hiou, hiou, hiou**. (Il pleuvra peut-être). N'essayez pas de le voir : il se cache, bien qu'il soit très brave et qu'il défende ses petits contre des ennemis trois fois plus gros que lui. C'est le loriot. Il dévore beaucoup d'insectes et aussi des cerises ; et, quand les cerisiers seront dépouillés, il repartira, peut-être en titubant comme un ivrogne, pour les pays chauds. Son nid est fort beau, fait de laine et de chanvre, et tapissé de graminées. Son chant, assez court, est sonore et caressant... Rapprochons-nous de la futaie : pies, corneilles, ramiers, tourterelles crient ou roucoulent sous les grands arbres. Les corneilles vivent et nichent dans le parc, mais on les voit parfois suivre familièrement la charrue du laboureur pour saisir des insectes sur la terre retournée.



Elles se nourrissent aussi de petits rongeurs : souris, mulots, musaraignes ; malheureusement, elles brisent les œufs des oiseaux qui nichent à plate terre, dans les champs. Avec les ramiers et les tourterelles, nous entrons dans un monde plus doux. Le ramier est un bel oiseau aux reflets verts, bleus, roses. Il bâtit son nid dans les épicéas ; il mange des glands, des faînes, et aussi, il faut bien le dire, les épis des blés quand un orage les a versés. C'est un solitaire qui roucoule du matin au soir. La tourterelle n'est pas loin. Nous devons admirer les nuances fines de son plumage : ardoise, gris roux, lie de vin, blanc, gris foncé, taches noires. Timide, elle se cache dans les hauts arbres où elle construit son nid plat et y gémit doucement. Elle partira en automne pour des pays plus chauds. Nous rencontrerons bientôt d'autres passereaux aussi curieux que ceux-là : à chaque saison ses découvertes. Remontons vers le château.

Voyez ces ifs taillés, ces épicéas nains, ces cyprès, ces ifs dorés, ces lauriers-tins, ces cognassiers du Japon : fleurs rouges, fruits verts qui parfument le linge ; ce minuscule érable du Japon... Nous avons vraiment quitté la forêt. Nous ne trouvons plus ici que des arbustes assagis, domestiqués, comme nous en offraient les vieux jardins riches d'autrefois où l'on donnait aux pauvres arbres taillés et retaillés des formes bizarres et parfois grotesques. Nous songeons aussi aux jardins d'Orient et surtout aux ar-

bustes que les Orientaux ont patiemment condamnés à ne pas grandir, qu'ils ont torturés, mutilés, regreffés. Tout cela est coquet, charmant, mais le contraste est grand quand on sort du domaine robuste du parc. Admirens en passant le beau Bouddha au visage pur, grave, bon, auquel, en automne, le soleil couchant donne une auréole majestueuse et saisissante. Asseyons-nous un instant encore. C'est d'ici qu'il faut écouter le rossignol qui se taira dans quelques jours. Contemplez le domaine, entendez-le murmurer, entendez chanter, siffler, roucouler les oiseaux. Le soir et la nuit, une seule voix emplira l'air. La voix de la Philomèle de Virgile qui pleure « *sub umbra populea : à l'ombre d'un peuplier* ». On a vainement essayé de noter son chant prodigieux. Des plaintes, des soupirs, des cris de joie ; une pause ; puis le chant reprend, plus varié encore. L'oiseau, hésitant, dirait-on, conscient de sa tâche, tremblant devant elle, commence timidement ; mais le ton s'élève peu à peu et atteint bientôt une sonorité incroyable. Ou bien des notes éclatantes, hardies, victorieuses jaillissent d'abord de la gorge du mignon musicien qui doucement s'apaise et finit son hymne en sourdine. On pourrait y découvrir de brèves redites, mais, chaque fois, son nouvel appel est une création. L'oiseau se repose à peine ; on le croit épuisé durant un moment et bientôt son gosier éclate une fois encore, la chanson jaillit, crie sa joie, se

plaint, soupire, s'éteint doucement. La rumeur des feuillages s'est tue, les oiseaux qui pépiaient dans leurs rêves écoutent, on n'entend plus rien quand le rossignol reprend haleine, on attend son prochain couplet. L'oisillon recommence : des notes timides, des roulades, des douceurs de flûte. Il chante ainsi une partie de la nuit. Ce prodigieux musicien n'est qu'un tout petit oisillon vêtu de brun roux et de gris roux : on pourrait le confondre avec la plus humble femelle de moineau. Il arrive ici en avril et fait son nid dans un buisson. Il est discret, solitaire. Chez nous, il ne chante vraiment qu'en juin, puis il redevient presque silencieux, son cri se perd parmi les cris des autres passereaux ; et, au commencement de septembre, il repart pour l'Asie ou pour l'Afrique. Mais il aura empli de l'inoubliable grâce, de l'incroyable invocation de son chant quelques nuits de notre été. L'enfant l'écoute avec surprise, l'adolescent avec émotion, l'homme avec le regret des capiteuses années perdues. Ce chant est mêlé à des parfums de roses et de foin et à des cieux étoilés. On ne sépare plus ces odeurs ni ces images du chant qui reprendra l'année qui vient, par une nuit semblable, dans une senteur pareille. Voilà le chef-d'œuvre de nos oiseaux d'été, ce petit rossignol au plumage modeste et à l'allure timide. Qu'on ne l'encage pas, bien qu'il soit familier et aimant comme le plus privé de nos serins. Laissons-le à son buisson, à sa femelle,

à ses petits, à ses nuits parfumées, à ses voyages en famille vers les pays chauds. Laissons la sonorité de son chant à nos bois endormis, à nos fenêtres ouvertes, à nos songeries heureuses ou mélancoliques.

Puisque nous sommes fatigués, ne quittons pas notre banc et causons encore un peu. Nous avons vu la grâce des oiseaux, l'ingéniosité de leurs nids, la tendresse qu'ils ont pour leur nichée, leur besogne prodigieuse de nourriciers, leur bravoure quand ils doivent défendre leurs oisillons contre des ennemis ; or l'homme détruit ou encage ces petits êtres : depuis le minuscule roitelet jusqu'au gros merle. C'est un crime. Nous devrions les laisser à leurs chants, à leurs amours, à leurs petits, à leurs jeux. Ces êtres qui ont des ailes, qui vivent dans la verdure ne supportent pas longtemps la geôle. Comment voulez-vous que l'alouette, cet oiseau céleste en quelque sorte, que l'acrobate mésange se plaisent derrière les barreaux d'une étroite prison ? Pourquoi ne venons-nous pas écouter ces musiciens chanter dans leur domaine ? Nous connaissons de cruelles histoires de petits prisonniers qui sont morts lentement de nostalgie dans le fond d'une cage obscure ; d'autres furent tués par les maladies ou même par la faim, car il faut être un véritable savant pour donner à tous ces captifs ce qui leur convient et qui est parfois introuvable. On a ainsi assassiné en quelques jours de merveilleux petits lutins : rouges-gorges, bouvreuils, dont les cou-

leurs s'effaçaient à vue d'œil, qui cachaiet bientôt leur bec sous une aile, chancelaient sur leurs pattes et, finalement, se raidissaient pour jamais, loin du soleil, des arbres, des buissons, des champs, du nid familial. Et l'on se défait de cette pincée de plumes flétries, de ce petit bec muet, de ces yeux fermés avec indifférence. Il y en a tant ! Ou bien, plus stupides et plus cruels encore, les hommes tuent les oiseaux pour mettre sur la table, aux jours de fête, une poignée de petits os ! Et les hommes s'étonnent parfois des châtimens qui pèsent sur leurs épaules. Avez-vous jamais regardé les yeux caressants d'un rouge-gorge, les yeux malicieux d'un pinson, les yeux joyeux d'une mésange, les yeux pensifs d'un tarin ? Ils sont doux et confiants et vous n'aviez pas le droit de les fermer, et vous empoisonnez parfois, en croyant les nourrir, de pauvres malades dont bientôt l'estomac et l'intestin ne retiennent rien. Voilà l'œuvre des oiseleurs ignorants ; une œuvre cruelle et dangereuse. Michelet a dit : « *Sans l'oiseau la terre serait la proie de l'insecte* », et cette terre serait nue et inhabitée, car seul le minéral aurait résisté à l'assaut des insectes. Or, si nous commençons par le plus minuscule de nos amis, le roitelet, nous savons, grâce aux naturalistes, qu'il mange en vingt-quatre heures presque son poids de cousins et de moustiques ; que, de l'aube à la nuit, la jolie mésange gave ses petits de chenilles ; que la bergeronnette dévore en une

saison un monceau de mouches, de taons, de charançons ; que le coucou, cet horloger capricieux, se nourrit de chenilles velues ; que le chardonneret est le médecin de nos groseilliers. Ecoutez ce bout de chanson : « *Or kuorrie dudiuruduïd argareïde kidiu kiu urdiu...* » C'est le merle, mangeur de vers, de limaces, de chenilles, de larves. Sait-on qu'une famille de troglodytes avale un bon millier d'insectes chaque jour ? que le bouvreuil nettoie nos arbres de leurs chenilles processionnaires ? que le rouge-gorge adore les tipules aux longues pattes et les mites qui trouent nos lainages ? que l'alouette des bois se nourrit de fourmis, ces intelligentes éleveuses de pucerons ? Ecoutez encore ce fin morceau de couplet : « *Darid... riri... dodeli... idoïd... dèderi... djè... djèdjèdididi...* » C'est la grive musicienne, mangeuse de vers et de sauterelles. Ecoutez cet appel : « *Tititireureugoi...* » C'est le pinson que nourrissent les hannetons et les altises qui détruisent nos vignes. Le sansonnet, qu'on laisse mourir de faim chaque hiver, a pourtant nettoyé nos jardins de leurs limaces tout l'été. La fauvette à tête noire a sauvé nos pois et nos fèves des ravages du terrible bruche. Ecoutez ce sifflet : « *Diodeo... dilio deo, dadilio, dadilio deo...* » C'est le loriot, mangeur de papillons, de hannetons et de chenilles. Tous les oiseaux que nous avons vus ou dont la chanson anime le parc sont les sauveurs des arbres, des fleurs et aussi des jardins

voisins. Même le moineau, si minable, si maltraité par nos paysans, assure à sa couvée quatre cents insectes chaque jour ; et vous pouvez le voir nettoyer nos rosiers de leurs pucerons et aussi les choux de l'école sur lesquels se sont ruées les chenilles. Toute la famille pépiante se met parfois à la besogne, et la chenille est succulente après les centaines de hannetons qu'on a mangés au nid avant de le quitter pour la vie joyeuse sur les toits et dans les arbres. Voilà l'utilité de nos petits oiseaux que le cœur et l'intelligence des hommes, que les lois des hommes devraient protéger. Mais souvent les hommes ont un mauvais cœur ou de mauvais yeux, et de mauvaises lois.

Le front de la fée s'était brusquement rembruni. Elle avait un visage très mobile. Il devenait tour à tour candide comme celui d'un enfant ou grave comme celui d'une aïeule qui, les yeux lourds de réflexion et de souvenirs, pèse ses mots pour que nous n'en perdions pas une syllabe. Et, parfois aussi, une lueur de malice éclairait tout à coup ce regard voilé et lointain. En ce moment, les yeux étaient tristes. Je dis :

— Madame, vous n'aimez plus les hommes et cela m'afflige, car...

La fée secouait la tête :

— Depuis plus d'un an, je songe souvent au macabre éloge que Timon le Philosophe faisait de

son vieux figuier : « *Hommes athéniens, j'ai chez moi un figuier où se sont pendus quatre ou cinq citoyens ; si quelqu'un veut l'employer au même service, je l'engage à se hâter, car je vais couper l'arbre.* » M. Masquelier, je déteste (que Dieu me pardonne !) je déteste la *plebs sordida* dont parlait Tacite, c'est-à-dire le rebut qui permit à une douzaine de fous authentiques de gouverner l'ancienne Rome et qui vécut de ces fous, et leur survécut : c'est elle qui, plus tard, applaudissait à chaque passage de charrette au temps de la Terreur. Etres inutiles et nuisibles, ils mangent le pain de ceux qui le boulangent et ils célèbrent tous les crimes du monde qui les nourrissent et les amusent. Heureusement, il y a une autre humanité. Sous nos pieds, par exemple, sous ces arbres, sous ces fleurs, sous ces pelouses, sous ce château travaillent les hommes qui ont permis de maçonner la demeure et d'arranger le domaine. Je suis descendue dans la mine il y a une vingtaine d'années ; je n'ai plus eu le courage d'y retourner. J'ai vu d'abord ces ouvriers marcher dans les galeries, pliés en deux, leurs lampes promenant des rais jaunes sur les bois moisissés dont l'odeur emplissait le trou. Je les ai vus marcher ensuite des pieds et des mains comme des quadrumanes. J'ai vu leurs faces mâchurées de houille, les dents et les yeux luisants sous la clarté des lampes ; j'ai vu leurs ombres s'écraser, se casser, s'allonger dans cette



clarté. J'ai vu aussi là-bas un cheval. Depuis combien d'années était-il éloigné du soleil et des pâturages dont les parfums fanés embaumaient son écurie ? J'étais bouleversée. Les hommes reviennent ici, ils peuvent ne plus redescendre dans la fosse, aller gagner leur pain ailleurs ; mais on ne remonte cette pauvre bête que lorsqu'elle est morte ou mutilée. Qu'on remplace bientôt tous ces chevaux par des machines !... Il y a là-bas, dans le fond, des milliers de bruits mystérieux : on dirait des rats qui grignotent les boiseries couvertes d'ouate et de champignons. Parfois, les bruits grossissent brusquement. Est-ce une explosion ? un éboulement ? On ne sait. Des hommes descendent dans les trous sur un coude et sur une cuisse. Des pierres crépitent sur leurs casques. Une ombre fore, patiemment, comme on joue de la serinette, un moellon qui couvre la veine. Toutes ces silhouettes se ressemblent : même coiffure, même vêtement, même tache d'or au cou — leur lampe. Des courants d'air, des murs humides fleuris de taches blanches. Partout les mineurs arrachent aux entrailles du village le vieux soleil pétrifié. Je ne parlerai pas des catastrophes : éboulements, coups de grisou, incendies, coups d'eau. Hommes noyés comme des rats, carbonisés, morts de faim ou d'asphyxie, emmurés vivants. La douleur des mères, des femmes et des enfants, l'héroïsme des sauveteurs, accourus des autres puits ou d'un pays

étranger, réalisant dans une épique charité l'internationale ouvrière. J'ai vu tant de cadavres noircis, ramassés sur eux-mêmes, tant de visages bleuis...

La fée semblait arracher une toile d'araignée qui s'était collée sur sa figure. Je voulus me lever, mais les lèvres blanches murmurèrent :

— J'aperçois parfois l'un des survivants sur un banc du domaine : maigre, pâle, voûté, la bouche tendue vers l'air pur du parc. Croyez-moi, cet homme n'a pas voulu la guerre ; il peut s'en passer ; elle ne lui apporte que les ruines. Il n'a jamais demandé qu'un peu de pain et un peu de laine à la société et il le gagne durement. Supprimez le mineur et le monde meurt aussitôt dans le froid et les ténèbres. Si la sagesse des nations supprimait le soldat, tous les malades du monde trouveraient des hôpitaux, et tous les pauvres du monde auraient de quoi recommencer une vie vaillante. Voilà ce que l'humanité n'a pas compris.

La fée avait vieilli tout à coup. Je vins gauchement à son secours :

— Madame, j'ai lu un jour que l'humanité était encore dans l'enfance. En deux cent mille ans, elle n'a pas eu le temps de s'assagir...

Elle me regarda longuement, comme si je venais enfin de lui apprendre quelque chose. Ses yeux étaient si graves, ils m'interrogeaient avec tant d'angoisse

que je me sentis pâlir. Mais le regard de la fée se tranquillisa peu à peu :

— Que Dieu vous entende, M. Masquelier. Nous sommes allés trop loin, vous et moi. J'ai fait un effort pour suivre votre pensée et j'en ai le vertige, car mes facultés — aussi bien que ma tâche — ont des limites. Dieu seul connaît le destin des hommes... Ecoutez ce chant timide. Un jeune pinson essaye ses premiers appels — qu'il avait dans le gosier au sortir de l'œuf. Sa chanson est encore indéçise, sourde. Il a peut-être entendu ces syllabes autour de son nid, mais ce qui est certain, c'est qu'il est né pour les chanter, et il y réussira dans quinze jours. Je songe que si l'homme s'était contenté de ses premières besognes nourricières et joyeuses, notre siècle eût été moins malheureux. Ecoutez donc cet oisillon : il vient d'articuler les deux r de son appel... je crois qu'il est parti.

Le vieux visage s'était éclairé et je vis, me semblait-il, la petite fille que madame Claudine avait été autrefois. La bouche souriante disait :

— Je vais vous surprendre, M. Masquelier : je suis une fée wallonne. On croit que nous n'avons pas de nationalité parce que nos légendes se ressemblent d'où qu'elles viennent. C'est une erreur : il y a des fées de chez nous, des fées latines, des fées germaniques, des fées du nord. Savez-vous que notre première tâche est de nous pencher sur le berceau du nouveau-né qui deviendra un poète ?

Je me dépêchai de demander d'un ton suppliant :  
— Madame, dites-moi le nom d'un seul de vos filleuls.

Elle hésita une seconde. Puis :

— Cela m'est permis. L'un de mes filleuls se nommait Octave Pirmez. Ce fut une grande âme que j'arrachai finalement à la passion de la chasse. J'ai beaucoup aimé ce châtelain qui reste le plus pauvre des grands écrivains d'ici, car on ne lit pas ses livres. Les avez-vous lus, M. Masquelier ?

Je bredouillai comme d'une apoplexie :

— J'en ai confusion, Madame. Je les ai lus il y a soixante ans...

La fée sourit ironiquement :

— Vous êtes un vrai Belge, M. Masquelier ; je suis édifiée là-dessus, car le Belge ne lit pas ses poètes. D'ailleurs, la voix de Pirmez n'est pas une voix d'aujourd'hui, ou plutôt elle est trop éternelle pour qu'on s'en souvienne particulièrement de nos jours. Mais un temps viendra où l'on écouterà son murmure et sa prière. Au fond, ce grand et pur chrétien ne fit que prier. Cet homme riche, vivant dans une belle demeure, courbait le front sous le poids de la tragédie du monde. Philosophe généreux, il fut aussi un merveilleux chantre de la nature. Entre nous, ce fut une sorte de saint. On n'a plus de lui qu'une photographie qui rappelle ses cheveux bouclés, sa fine moustache et, sous la lèvre inférieure,

le tout petit bouquet de barbe qu'on nomme mouche. Le carton ne dira jamais l'extraordinaire bonté des yeux. Il était vêtu des habits de son siècle, mais, au moyen âge, il eût pris la robe de bure de saint François d'Assise. Vous souvenez-vous qu'il a écrit : « *La grande poésie est celle du malheur — simple, naïve, penchée sur les misères humaines* » ? Vous rappelez-vous son nid de fauvettes ? son coucher de soleil en juin ? la méditation du chemin des marnières ? son incertaine vie future : « *O prairies, sera-ce dans vos fleurs que je revivrai ? O ruisseaux, sera-ce dans vos flots brillants ? O pauvres herbes cachées au monde, et qui vous balancez éperdument au vent du soir, sera-ce parmi vous ?* » Mais je ne veux pas prolonger votre embarras, M. Masquelier ; reparlons tout de suite de ce beau parc que nous avons déserté depuis dix minutes. Il nous reste beaucoup de choses à voir. Savez-vous comment on distingue un jardin anglais d'un jardin français ? Non. Connaissez-vous nos petites bêtes des bois : la belette, le loir, le putois ? Non. Vous êtes né à Huy. Il y a des coins délicieux et vivants autour de votre villette natale. Qu'avez-vous donc fait pendant votre enfance ?

Je dis avec humilité :

— J'ai lu, Madame. Je ne fais que lire depuis l'âge de six ans.

La fée haussa les épaules avec compassion :

— Cela se voit. Vous êtes physiquement une ruine, M. Masquelier. Depuis cinquante ans d'ailleurs, vous croyez ne pas faire de vieux os. Miraculeusement, vos papiers vous ont conservé. Pourtant vous devrez revenir ici de temps en temps pour vous remettre un peu. J'ai beaucoup lu, M. Masquelier ; en revanche, j'ai souvent jardiné et moissonné, quand les paysans dormaient encore... Ah ! fermez vite les yeux ! Je bavarde, je bavarde et l'heure est venue... Vous pouvez rouvrir les yeux. Nous voici au cœur de l'été. Il y a des fleurs nouvelles. Voyez d'abord sur les étangs ce merveilleux nénuphar dont l'énorme bouton, endormi entre les feuilles luisantes, est devenu une large étoile de nacre. Voyez aussi, çà et là, les hortensias d'un bleu de ciel livré aux fantaisies du crépuscule et qui devient rose, ou cette ombrelle de liseron qui s'est hissée victorieusement au-dessus d'un morne massif de rhododendrons... Voici les guirlandes de roses qui mènent aux ruines : on dirait des lanternes allumées sur le passage d'un cortège princier d'autrefois. Toute une vie ancienne ressuscite brusquement dans cette clairière du domaine. D'où sont venus ces seigneurs et ces dames aux vêtements éclatants ? De la grande drève ? de la belle avenue des Hêtres au bout de laquelle on ne trouve plus que l'emplacement nu de la Malaise, la demeure des intendants ? Aujourd'hui, tout est vide et silencieux, mais, la

nuit, des fantômes, répondant à l'appel des fleurs, visiteront peut-être les restes branlants des vieux châteaux... Il y a déjà des fruits : fruits encore verts des aulnes qui attireront bientôt les tarins vagabonds; petits fruits ronds et frais des chênes du Liban ; fruits minuscules et tendres comme des insectes des épicéas ; fruits neigeux des cèdres — délicatement attachés, dirait-on, sur les dômes du feuillage ; et déjà les faînes mûrissent sur les hêtres... Les passereaux se sont multipliés : de tout jeunes oisillons, qui viennent de quitter le nid, sautillent dans les allées, sur les pelouses, dans les massifs : les rouges-queues sont innombrables, les rouges-gorges perchent partout. Familiers et malicieux, ils vous attendent, se dérobent à vos caresses, reviennent vers vous, repartent. Leurs couleurs sont pâles, ils sont à peine reconnaissables, mais leur allure est celle des adultes et bientôt les teintes de pourpre, d'or et d'argent marqueront leur plumage. Voici des paonnes et leurs petits : des poussins jaunes aussi modestes que ceux de nos poulaillers. Mais, quand ils relèvent la tête, on aperçoit déjà dans leur cou l'ondulation dansante des prochaines promenades d'automne. Parfois les mères se penchent vers eux, pour les regarder, tendrement. Souhaitons-leur un hiver doux et des nuits clémentes — qu'ils passeront dans les cèdres, car ces oiseaux n'aiment pas le poulailler : ils ont gardé leurs mœurs d'Orient et, ici, ils choisissent pour

refuges les cèdres au feuillage persistant que la neige alourdit, mais ne rompt pas. Nous irons voir un autre domaine, très curieux, unique dans ce parc que ne quitte jamais la main du jardinier. Il n'est pas large, il est presque inaccessible, il est sauvage comme un fourré forestier ou comme une lande abandonnée. Dirigeons-nous vers les ruines que les herbes folles ont envahies et faisons un peu de botanique familière. Nous aurons ainsi une idée de ce que fut le large domaine d'autrefois, dans quel décor vécurent les bûcherons, et les loups, et les cerfs, et d'où l'on tirait les vieux remèdes du vieux temps. Voyons donc ces ruines de plus près et essayons de nommer les plantes qui les embrassent de toutes parts. Voici le véritable roi de la saison et du pays : l'épilobe aux tiges hautes et aux fleurs innombrables. Il promène ses vapeurs roses dans tous les bois et sur tous les talus de la région ; il a envahi des dizaines de milliers de kilomètres carrés et si, en pleine forêt, vous découvrez un tronc blanc de bouleau couché dans ces fleurs lumineuses, vous aurez vu un poème. Ici, l'épilobe se dresse, vaillant vainqueur, au sommet d'un mur : on dirait un signal, un appel aux millions d'épilobes de la région auxquels il donne l'assurance qu'on ne pourra jamais les anéantir et qu'ils reprendront patiemment le sol qu'on leur aura volé. Il semble veiller aussi sur ses compagnons plus humbles, mais tenaces comme lui.



Voici la ronce encore en fleur ou déjà garnie de mûres dont, au mois de septembre, dans tout le pays, on fera la cueillette. Voici la clématite aux tendres corolles bleues ; la renoncule et la lysimaque aux fleurs d'or ; voici un sureau aux grappes rouges ; la vigoureuse eupatoire aux larges bouquets roses ; le discret grateron qui, tout à coup, retient vos doigts grâce aux poils qui couvrent ses feuilles et ses tiges ; la bugle rampante aux fleurs bleues ; la belle armoise aux épis d'argent ; la fine circée, qu'on appelle la « parisienne » et qui a vraiment la grâce d'un menu collier de menues perles ; la solide matricaire aux boutons d'or ; la bardane aux tenaces boutons de soldat ; les épis jaunes du réséda rustique ; le populaire bouillon blanc ; le compagnon rouge ; les magnifiques chardons aux fleurs roses ; des fraises des bois, petites et savoureuses comme des gouttes de liqueur de ménage ; le vigoureux chardon à foulon que la neige transformera un jour en un bouquet de cristal... Il y a là deux cents plantes sauvages et vertueuses. Les pharmaciens, qui veillent sur leurs noms latins, peuvent vous dire la bonté de ces simples connus des grand'mères sous des noms plus familiers, plus pittoresques et plus clairs. Reprenons-en quelques-uns : l'armoise (*artemisia*, disent les savants) dont les feuilles sont à la fois vermifuges, sudorifiques et toniques ; la menthe verte, *mentha viridis*, qui est stomachique ;

la valériane officinale, *valeriana officinalis*, dont la racine calme les nerfs malades ; la bardane, *lappa officinalis*, dont la racine est dépurative, sudorifique et vulnéraire ; le bouillon blanc, *verbascum thapsus*, dont les feuilles et les fleurs sont émoullientes et expectorantes. Voilà donc cinq plantes que nous prenons au hasard dans les ruines : elles guérissent les enfants des vers, font suer les fiévreux, excitent l'appétit, calment les nerveux, amènent le sommeil, nettoient les intestins et les plaies, amollissent les tissus congestionnés, soulagent la toux. Les grand'mères nommaient les plantes : herbe aux vers, baume des jardins, herbe du cœur, herbe aux chats, herbe aux teigneux, cierge de Notre-Dame. Elles savaient aussi, les grand'mères, quand on devait récolter les feuilles, les fleurs et les racines ; elles les séchaient soigneusement et les tiroirs s'emplissaient de sachets rustiques ornés d'un bout de laine, et les vieilles maisons sentaient bon. Ah ! l'honnête et douce science qui voyageait d'un seuil à l'autre, d'un hameau à l'autre et dont on parlait aux veillées, et grâce à quoi un humble artisan, une aïeule branlante devenait la providence d'une région. Elles savaient encore, les grand'mères, que Dieu nous a départi non seulement le pain, mais aussi le remède à tous nos maux. Le Psalmiste nomme Dieu : « celui qui donne la nourriture aux chevaux, et aux petits des corbeaux qui l'invoquent par leurs cris :

*qui dat jumentis escam illorum et pullis corvorum invocantibus eum...* » Je sais bien que, depuis deux hivers, beaucoup d'oiseaux et d'animaux domestiques sont morts de faim ; mais, depuis deux hivers, les hommes se comportent insensément ; sinon Dieu veille sur nous tous quand nous sommes raisonnables. C'est pourquoi il a semé dans les forêts et sur les landes les plantes vertueuses qui ont permis aux fils des hommes de vivre jusqu'à maintenant. La guerre qui dévore les médicaments obligera peut-être les hommes à revenir vers la vieille science des paysans et des forestiers, et la nature affirmera ainsi, une fois encore, sa supériorité sur l'aveugle progrès, sorti avec ses foudres, de la main des hommes aveugles.

Mais craignons le courroux de Jean-Jacques Rousseau qui abominait les botanistes-médecins. Nous allons observer un monde plus mystérieux encore que la flore rustique : le monde des insectes. Nous n'en prendrons qu'une pincée. Parlons d'abord du cynips du chêne qui pique et empoisonne, en quelque sorte, la feuille de l'arbre sur laquelle s'arrondit la galle où vivent les larves : elles ne sortiront de leur nid que pour commencer leur mauvaise besogne. Il y a aussi le scolyte, ce destructeur du pin, de l'orme, du bouleau, du frêne qu'il creuse dans tous les sens ; le balanin qui mange les noi-

settes ; le pissode du pin, ravageur printanier, mangeur de bourgeons et de jeunes pousses ; le petit hanneton de la Saint Jean, dévoreur de feuilles ; le grand capricorne, rongeur du chêne ; l'hylésine, ennemi mortel du pin ; la chrysomèle qui dépouille le tremble et le peuplier de leur feuillage printanier ; le charançon des noisettes ; le gros lucane, ennemi des chênes ; le papillon qu'on nomme le paon de nuit, dont les chenilles vivent du chêne. Tous ces insectes sont généralement beaux. Voyez le cynips, cette espèce de mouche brun jaunâtre au corselet velu ; le scolyte à la robuste armure noire ; le balanin tacheté de clair ; la chrysomèle arrondie et jolie comme une pierre précieuse ; le minuscule hylésine brun ou roux ; le lucane armé comme un fabuleux guerrier. Le paon de nuit n'est pas le plus beau des papillons, mais ses couleurs jaunes et brunes sont veloutées, et son confrère le cnéthocampe, qui donne la vie aux curieuses chenilles processionnaires, n'est pas laid non plus. Mais, il faut l'avouer, vus sous un microscope, tous ces êtres sont des monstres affreux qu'on croirait venus d'une autre planète ; leurs armes vous donnent la chair de poule et leurs mœurs sont des cauchemars. Non seulement les oiseaux, mais aussi d'autres insectes plus forts, font la guerre à ces minuscules dragons. La vie est une sorte de tourbillon. Les hommes parlent de bêtes nuisibles et chacune a peut-être son utilité — que

nous ne voyons pas. C'est le secret de Dieu ; ne cherchons pas à le pénétrer. Nous en aurions le vertige comme les nuits où nous essayons de nous aventurer dans le monde des étoiles. Infiniment grands ? Infiniment petits ? Seul Dieu a le secret des dimensions. Ne mesurons rien. Contentons-nous de regarder la nature, ses drames et ses miracles. Ne faisons pas de trop lointaines recherches : le vide s'élargirait devant chacun de nos pas. Je voulais dire surtout qu'on pouvait passer toute une vie dans ce parc et y apprendre quelque chose chaque jour, et y oublier aussi l'aveuglement des hommes. Le peintre y découvrira de nouvelles lumières, le poète de nouveaux accents, le botaniste et le zoologiste de nouveaux mystères, et ce qui apparaît comme un chaos de déconcertants épisodes deviendra un jour, aux yeux des savants, une sombre, mais utile harmonie qui part des soleils et touche les êtres les plus cachés. L'énigme du monde est aussi bien dans la vie secrète qui s'écoule sous une pincée de mousse que dans la course infinie des étoiles. Tout est un et tout est dans la main de Dieu. Il y a dans ce parc une chantante poésie, un exaltant exemple de vaillance et une bienfaisante leçon de résignation... Mais je crois que les fleurs salutaires et les minuscules rongeurs de feuilles et de bois vous ont fatigué. Allons-nous reposer à côté de ce mince saule pleureur que le jardinier a savamment taillé. Dans deux ou

trois ans, cet arbuste grêle sera une jolie gloriette au feuillage ténu.

Vous ne connaissez pas la légende du saule pleureur ; je vais vous la conter. Quand Jésus fut amené par les Juifs devant Pilate, le procureur romain eût voulu sauver le Prophète dont le procès l'embarrassait. Croyant contenter la foule qui s'était réunie devant le prétoire, il fit fouetter Jésus avec des verges de saule. C'est depuis lors que cet arbre laisse pendre ses branches lasses de fatigue et de remords. Voici encore une légende du Calvaire. Quand Jésus râlait sur sa croix, un petit rouge-gorge vint se percher sur le gibet, entendit la plainte infinie de l'Agonisant et voulut adoucir les divines souffrances par son chant. Mais, en voletant autour de la Face déjà blanche comme un linge, l'oisillon se blessa à la couronne trempée de sang. Depuis lors, il porte la marque de sa pitié et, dans plusieurs pays, il est devenu un oiseau sacré auquel il est défendu de tendre des pièges et prescrit de donner à manger. Je m'aperçois que ces légendes sont tristes. En voici une autre qui est plus douce. L'Enfant Jésus, la Vierge Marie et saint Joseph, fuyant les bourreaux d'Hérode, voulurent se réfugier dans un buisson de roses. Mais les fleurs orgueilleuses, craignant de perdre trop tôt leurs pétales, repoussèrent les Fugitifs qui coururent vers un massif de giroflées. Or les giroflées étaient justement occupées à ouvrir leurs

corolles et elles repoussèrent, elles aussi, la sainte Famille. C'est alors que s'accomplit le miracle de la sauge qui se mit brusquement à croître et à fleurir tant et si bien qu'elle cacha les divins Passants et même le bon âne au museau blanc, et que les soldats sanglants d'Hérode passèrent à côté des Fugitifs sans les voir. Depuis ce jour-là, la sauge, qu'on appelle la toute-bonne ou l'herbe sacrée, a toutes les vertus : elle donne de l'appétit, calme les maux d'estomac, arrête les sueurs nocturnes, soulage les paralytiques et les épileptiques... Vous ne connaissez pas non plus la légende des arbres qui gardent leurs feuilles tout l'hiver : elle est pourtant fort belle et je crois qu'elle nous vient d'Angleterre. La voici. Un petit oiseau, qui avait une aile cassée, ne put gagner les pays chauds en automne et dut chercher un abri pour l'hiver dans la forêt où il était né. Il demanda vainement l'hospitalité au bouleau, au chêne et au saule. Il s'adressa enfin au sapin qui le cacha sous son feuillage de velours. Le grand pin, touché par la charité du sapin, protégea celui-ci contre la bise, et le genévrier s'arrangea pour réserver ses baies au petit blessé. Mais vint le vent du nord qui s'amusa à détacher toutes les feuilles des arbres ; or le bon Génie des bois lui défendit de toucher au sapin, au pin et au genévrier, et l'aile de l'oiseau eut ainsi le temps de se remettre. Le premier chant de la forêt sortit du sapin, bondit sur le pin et descendit sur le

genévrier. Voici une dernière légende : elle nous vient du Tyrol. Un jour, saint Pierre laissa tomber sur la terre les clefs du Paradis. Comme il ne voyageait que très difficilement et qu'il avait de mauvais yeux, il envoya un ange à la recherche du précieux trousseau que les pires brigands eussent pu ramasser pour s'en servir pendant la sieste du vénérable Portier. On eût rencontré de fameuses canailles au Jardin des Ames ! Cependant l'ange parcourait la terre ; mais, malgré sa vue perçante, il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. En revanche, il découvrit une fleur solitaire — l'hiver n'était pas encore fini — et jolie qui, par-dessus le marché, ouvrit tout à coup d'autres corolles au passage de l'ange. Celui-ci se pencha pour les regarder de près et retrouva les clefs célestes que la primevère avait cachées sous ses feuilles pour que de mauvaises gens ne violent pas la porte du Paradis. C'est pourquoi on appela désormais la primevère : la clef fleurie. La nature est phosphorescente de poésie religieuse...

Puisque nous avons respiré un peu, reparlons de ce qui nous entoure. Voyez cette libellule au vol droit : vous avez cru qu'elle allait s'écraser contre un tronc d'arbre et vous vous trompiez : elle a disparu par-dessus les feuillages. Elle était bleue ; d'autres sont vertes ; d'autres, les femelles, jaunes. Elle habitent le bord des étangs et elles sont si jolies, si fines, si élégantes qu'on les appelle : demoiselles.



Mais ne regardez jamais sous un microscope leur grosse tête ronde et leurs gros yeux ronds : ces demoiselles sont des monstres. Elles mangent de petits insectes et sont mangées elles-mêmes par les oiseaux... Cette vie de dévorants et de dévorés me fait songer à la roseraie. Allons voir ce qui se passe là-bas où il y a tout un monde bien curieux à observer, toute une société, si vous voulez. Elle ressemble étonnamment à la société humaine. Penchez-vous sur ces splendides corolles. N'avez-vous jamais vu, dans votre jardin, un moineau qui secouait un rosier, puis s'abattait tout de suite sur le sol ? L'oiseau avait débarrassé tiges et sépales de leurs pucerons, mangeait les insectes ou bien les portait à ses petits. Voilà donc une première découverte : le puceron du rosier (*aphis rosae*). Il est joli, tout vêtu de vert. Ceux qui ont des ailes sont les mâles. Voici des fourmis, naturellement, puisque les pucerons sont les vaches des fourmis et qu'elles doivent surveiller et traire leur bétail. Mais voici encore un insecte plus beau que le puceron et que la fourmi : la bête à bon Dieu, c'est-à-dire la coccinelle. Elle se promène, elle se repose : sa tâche est terminée ; en revanche, ses larves, de hideux petits monstres, ont dévoré beaucoup de pucerons. Regardez une fois encore ce bijou vivant : il y en a de toutes les couleurs, mais vous retrouverez celui-ci, la coccinelle à deux points (*adalia bipunctata*) dans les rideaux de vos fe-

nêtres, l'hiver. Ecartez délicatement cette corolle : dans la nacre vous découvrez un mignon hanneton vert aux reflets d'or et au ventre rouge ; c'est la cétoine dorée (*cetonia aurata*) qui mange les pétales de la rose. Chaque fleur a ses convives, attirés par son parfum ou par ses couleurs, et l'on trouve des nids d'insectes tapissés de pétales préférés. Les savants se disputeront longtemps encore autour du goût et de la vue des butineurs, sans parler de la longueur des trompes qui permet à certains insectes de se nourrir au cœur des fleurs ou bien qui les oblige de se contenter du nectar que leur offrent des corolles largement ouvertes. Vie, mort, résurrection : contemplez ce tourbillon dans les replis de la plus suave des roses. Tout veut subsister : voyez ce lierre qui, patiemment, timidement, s'est enroulé autour d'un épicea ; mais, arrivé à quelques pieds du sol, il élargit ses crampons et veut devenir un arbre...

Je fais semblant parfois de railler les savants : je les admire. Certes, j'aime surtout les spectacles pittoresques de la botanique et de la zoologie, parce que je sais que les hommes y trouvent une échappée de leur existence mécanique. Vous l'avez deviné : je voudrais voir ici, chaque jour, un professeur entouré de ses élèves, car il y a sous ces arbres, dans ces allées, autour des étangs, cent thèmes d'amplifications poétiques et cent autres de dissertations morales. Il y a aussi mille leçons de sciences natu-

relles dans les feuillages, dans les mousses, dans les eaux, dans les simples des ruines. Mais je voudrais voir surtout ici de tout jeunes enfants s'émerveillant, sous la conduite patiente de leur institutrice ou de leur instituteur, devant les secrets des végétaux et des nids. Quel décor et quels matériaux pour un cours de plein air ! Quand condamnera-t-on les monotones leçons dans les classes fermées à la vie enseignante du dehors ? Quand multipliera-t-on les triomphales et fécondes promenades dans le monde des plantes et des bêtes ? Quand débarrassera-t-on les leçons des cadavres d'herbes, d'insectes et d'oiseaux décolorés ? Voici des feuilles pleines de sève, des « petites bêtes » et des passereaux au travail, et les fleurs sentent bon, et les oiseaux chantent. Nous pouvons voir vivre ici la terre éternelle. Un homme qui s'est penché sur elle durant trois quarts de siècle, le grand Jean-Henri Fabre disait : « *L'histoire célèbre les champs de bataille qui nous tuent, elle garde le silence sur les champs de culture qui nous font vivre ; elle ne sait pas l'origine du froment. Ainsi le veut la sottise humaine.* » Pourrons-nous détruire cette sottise ? Essayons tout au moins de l'oublier et de la cacher, le plus longtemps possible, aux enfants. Qu'ils viennent chercher ici des leçons d'art, de vaillance et de bonté ; qu'ils sachent combien une feuille ou une mousse est belle ; combien un oiseau se remue pour nourrir ses

petits ; combien cette plante a dû lutter pour recevoir la caresse d'un rayon de soleil ; combien le carabe doré mange de chenilles et de hannetons. Qu'ils comprennent que le pain qu'ils mangent, le lait qu'ils boivent, le tissu qui les vêt, est l'œuvre des graines, des oiseaux et des insectes utiles. Qu'ils sachent que l'arbre, l'oiseau et l'insecte sont aussi nécessaires à la vie que la bonne terre de nos champs et que l'air pur qui voyage sur l'aile du vent. Qu'ils admirent et respectent la nature maternelle pour y retrouver la trace de Dieu.

Nous étions assis près d'un énorme hêtre pourpre (je reconnus enfin l'arbre), en face de la roseraie. De grosses branches partaient du sol et j'imaginai qu'autrefois, dans les forêts sauvages, nos pères avaient dû accrocher leurs cabanes entre les multiples troncs de pareils géants. La voix douce s'était tue et pourtant j'en entendais encore les inflexions caressantes comme une prière. Je dis enfin :

— Tout est à recommencer.

Madame Claudine me prit la main :

— M. Masquelier, je vous racontais, il y a un instant, que j'aimais les travaux champêtres. Vous n'avez jamais bêché. Sachez que le bêchement mesuré, sage, est un assouplissant exercice de tout le corps et que l'usage de la tondeuse de gazon développe la poitrine, car on ne respire jamais aussi bien que lorsqu'on se sert de ce merveilleux instrument.

Pour ne pas perdre leur rang, les gens des villes se croient obligés de faire du sport en robes ou en culottes blanches. Les innocents ! Quatre ares de bonne terre, qui leur donneraient à manger par surcroît, leur assureraient la souplesse et la santé. Mais, aux yeux des citadins, les besognes rustiques sont ridicules et déshonorantes ; en revanche, quand vient la famine et que certains paysans se vengent du mépris qui les a accablés durant les années grasses, les gens des villes s'en étonnent. Les citadins sont les plus ignorants hommes du monde. Demandez-leur d'où vient le vent ? où est le nord ou bien l'est ? Leurs étages les ont éloignés du sol, mais, hélas ! ne les ont pas rapprochés du ciel. Je crois, ma foi, que leur vie attire les orages et les tremblements de terre.

J'étais dans mes petits souliers. Je baissai le front et j'allumai une cigarette :

— Madame, si Dieu me prête vie, je fais mes paquets après la guerre et je m'installe au milieu d'un jardin sur l'un des bords de la Meuse.

La fée me regarda avec pitié de la tête aux pieds :

— Je vous conseille de rentrer dans votre province où, quand vous aurez rendu le dernier soupir, les gens prieront pour votre âme, — ce que les gens de Bruxelles ne feront pas : on est tous des étrangers l'un pour l'autre dans une grande ville. Mais il est vraiment trop tard pour que vous songiez

raisonnablement à bêcher votre terre et à tondre votre pelouse. Pourtant si vous viviez dans votre jardin, si vous semiez vos laitues, si vous fumiez vos arbres, vous feriez un travail non seulement utile, mais encore agréable à Dieu. Avez-vous lu le *Théâtre d'Agriculture* d'Olivier de Serres, M. Masquelier ?

La malicieuse fée me prenait toujours en traître :

— Des morceaux, Madame...

Elle huma une pincée de tabac :

— Vous avez lu ces morceaux pour en étudier le style, comme vous l'avez fait pour la deuxième épode d'Horace. Vous n'avez donc rien retiré de l'enseignement du grand cultivateur de terres français. J'ai beaucoup aimé son livre : je l'ai lu au temps de Marie-Elisabeth, la dame des eaux minérales, qui connaissait les meilleurs auteurs de France et qui pratiquait Aristote et Lucrèce. C'est ainsi, M. Masquelier. Cette princesse était une savante, je vous l'ai déjà dit. Bref, j'ai trouvé l'ouvrage d'Olivier de Serres dans sa bibliothèque mariemontoise — je ne l'ai revu nulle part depuis lors — et j'en ai retenu cette phrase : « *Ces bons pères Chrétiens, saint Augustin, saint Hiérosme, saint Basile ont aussi reconnu la vie Rustique estre la moins importune pour d'icelle pénétrer plus commodément à la Céleste que par autre plus enveloppée.* » Méditez ces lignes, M. Masquelier, puisque

vous êtes chrétien et que vous ne vivrez plus vingt ans...

Je souris faiblement :

— Quand mourrai-je Madame ?

La fée mit le doigt sur la bouche :

— M. Masquelier, vous n'êtes pas sage. Je peux cependant vous dire que vous aurez une mort tranquille au milieu de petits enfants recueillis... et que vous vivrez longtemps encore. Ne me demandez plus rien là-dessus. J'ai connu de grands jardiniers chez nous : Charles-Quint en emmena un dans sa retraite espagnole ; et j'ai vu travailler ici, à Mariemont, Salomon de Caus qui était un ingénieux paysagiste. En ce temps-là, les fleurs venaient de Bruxelles, du jardin de Jean Hermans, le savant botaniste et apothicaire, célèbre dans l'Europe entière. D'après son catalogue, paru en 1652, il cultivait environ deux mille plantes sur une colline de la capitale. On pénétrait dans son jardin par l'apothicairerie.

Je me tournai vers la fée avec la foi d'un collégien zélé :

— Madame, vous m'aviez promis de me dire comment on distingue un jardin à l'anglaise d'un jardin à la française.

La fée écoutait un chant d'oiseau, mais elle me sourit aimablement :

— Je ne vous parlerai pas des jardins à l'italienne que Marie de Hongrie fit aménager ici, ni du jardin

espagnol du temps de l'archiduchesse Isabelle. Tout cela était trop dur et certaines silhouettes d'arbres assez grotesques. C'est sans doute en les regardant que Ronsard disait qu'il aimait fort les jardins qui sentaient le sauvage. Mais Charles de Lorraine créa à Mariemont un jardin à la française. Il était plat, aéré, clair, sage : de sages parterres, de sages terrasses, de sages quinconces, de sages bassins. Il était fait pour des promeneurs raides et solennels. Ne croyez pas que je raille. J'admire Le Nôtre qui fut un grand poète classique français : son œuvre ne pouvait naître qu'en France et qu'à cette époque. Ce fut au fond — comment vais-je dire ? — un superbe artiste de l'alexandrin. Il voyait grand, il asservit la géométrie à la gloire verte ou glauque de la terre, ses avenues semblaient illimitées, ses bassins ciselés. Tout était net, logique, raisonnable. On trouvait pourtant de l'élan dans cette sagesse, mais un élan mesuré, soucieux des règles, comme les vers les plus parfaits de ce temps-là ; et Le Nôtre savait où l'on devait dresser les statues : dans la clarté, dans l'ombre, sous quelle teinte d'arbre, dans quel reflet d'eau. Il avait du génie, un génie mûr, autoritaire. Il était d'ailleurs fier, têtu, honnête : ses jardins avaient son visage. Malheureusement, il n'eut pas beaucoup de vrais fils, c'est-à-dire qu'on arrangea dans tout notre Occident des imitations réduites de l'œuvre du Jardinier par excellence ; et tout cela était nu, vide,



étroit, sans accent. Bref, les gens riches d'Europe entendirent parler un jour des jardins paysagers des Anglais, et l'on retourna les terres, on y amoncela des coteaux, on fit couler des ruisseaux, on y creusa ou l'on y arrondit des pelouses, on y planta des bosquets. Nous sommes ici, à Mariemont, dans un jardin anglais, mais celui-ci a bénéficié déjà de l'art nouveau. Les allées savent où elles vont : vers un étang ou une statue, une pelouse ou un banc, un pont ou la roseraie ; car l'apparent désordre du jardin anglais a donné bientôt naissance à d'ingénieuses courbes, le long desquelles vous attendent les corbeilles rondes ou ovales, ou bien les étroites plates-bandes. A-t-on jamais pu rêver dans un grand jardin à la française ? Aux étoiles ? Mais ici les songeries sont plus intimes, plus secrètes, plus tranquilles, plus terrestres et peut-être plus profondes. Et puis, j'aime le voisinage des oiseaux et de leurs nids...

J'admiraïs le menu visage de Madame Claudine.  
Je dis :

— Vous êtes, une vraie fée rustique.

Le visage s'éclaira et devint pur comme celui d'un enfant :

— Je vous l'avoue : je suis heureuse de vivre ici, car, comme Lamartine, je hais les villes où ses joies ne furent jamais complètes et où ses peines furent centuplées. Ici, il n'y a que des figures connues, bonnes ou mauvaises ; mais on se méfie des mau-

vaises. En ville, vous coudoyez des assassins sans le savoir. Ici, les misères ne sont pas cachées et les voisins les soulagent ; en ville, les misères des mansardes laissent les passants indifférents. C'est ainsi qu'il y a plus de sainteté dans les campagnes — et aussi moins de sottise. J'ai dû traverser un jour un boulevard de Bruxelles : tout le monde courait je ne sais où. On eût dit des gens égarés, en fuite devant une catastrophe ou à la poursuite d'un voleur. Ils se rendaient sans doute au cinéma ou à un match de football. Comment écrit-on cela, M. Masquelier ? Il faut deux *o* et deux *l*, n'est-ce pas ? Je vous remercie. J'ai remarqué en outre que sur cent magasins d'une grande ville, quatre-vingts vendaient uniquement des choses inutiles. Comment peut-on travailler profitablement pour soi et pour les autres dans cette cohue et cette sottise ? Et, en ce temps de guerre, la sottise devient virulente. Vous vivez au milieu de trois cent mille stratèges ou devins, M. Masquelier. N'en parlons plus. J'ai essayé de vous dire la beauté des arbres ; je vais, à présent, tenter de vous montrer leur bonté. Nous sommes un peu fatigués, vous et moi. Nous ne quitterons donc pas notre banc. Fumez une cigarette et vous m'écoutez avec patience. Il est inutile de rappeler que, grâce à ses feuilles qui sont ses poumons, l'arbre purifie l'air et que, là où il n'y a point d'arbre, l'air est malsain ; que, grâce à ses racines, il retient l'eau et la terre et qu'ainsi le

sol ne s'écroule pas sur les maisons et les chemins, et l'eau ou la neige fondue ne se rue pas dans les vallées. Abattez tous les arbres d'un pays et vous en ferez un désert sans source d'eau vive, à l'atmosphère empoisonnée et au décor de tremblement de terre. Mais parlons plutôt des essences qui nous entourent. Voici l'aubépine, le *bel aubépin verdissant et florissant* où le rossignol de Ronsard avait fait son nid. Son bois est très dur et les aïeux le savaient : ils aimaient d'emplir leur bûcher de ces branches qui chauffaient les froides maisons d'autrefois. Les haies des vieux jardins et les bâtons des vieux paysans étaient d'épine, comme on disait ; et l'on raconte aussi que l'arbre arrête la foudre et qu'il fleurit depuis que la sainte Vierge mit sécher sur ses branches les linges de l'Enfant Jésus. Voici l'aulne verdoyant, le *viridis alnus* de Virgile. Les premiers navigateurs creusèrent son tronc pour en faire des pirogues, car son bois durcit dans l'eau ; c'est ainsi qu'on s'en sert dans les houillères. On en fait aussi des sabots de pauvres ; en revanche, les excroissances de son tronc donnent un excellent bois de pipe. A l'entrée de l'hiver, les tarins, chassés par le froid de leurs pays du nord, les tarins viendront vider le fruit de l'aulne de ses menues graines noires. Voici le bouleau, vêtu de satin blanc : il devait avoir une allure timide dans les sombres forêts gauloises. C'est l'un des plus généreux arbres d'ici : les charrons aiment

de travailler son bois : on en fait aussi des cercles de tonneaux, des sabots, des échelles, d'humbles chaises, des semelles de souliers. De ses rameaux, on fabrique des balais ; de ses jeunes branches, des liens de fagots ; de son écorce, des boîtes ; de sa sève, une liqueur mousseuse comme le champagne et qui, comme lui, monte à la tête. Il est vraiment inépuisable : son bois chauffe bien. Il y a des bûches qui pétillent et n'ont point de vertu ; il y en a d'autres qui bourdonnent, pareilles à des ruches, et qui durent : choisissez celles-ci et n'oubliez donc pas le bouleau qui en donne d'incomparables. Voici le mérissier bien connu des fins ébénistes et des luthiers, et dont le fruit est précieux pour son eau de cerises, l'arome de la Forêt-Noire. Voici le charme, bois des manches d'outils, des maillets et des fléaux, feuillage des haies campagnardes que tondent les bestiaux ; et voici le châtaignier, six ou sept fois centenaire, dont on tira jadis les rustiques bancs de famille des maisons paysannes, et les cercles des tonneaux de bière blonde ou rousse qu'on cuisait dans les villages, et dont la *molle châtaigne*, comme la nomme Virgile, fut la douceur des années de famine. Mais voici le plus généreux de nos arbres : le chêne, l'arbre sacré de Jupiter et des forêts gauloises au pied duquel se recueillaient les druides, dont le nom veut dire : hommes des chênes. Horace a immortalisé le géant qui retenait les rochers d'où jaillissait la fontaine Blan-

duisie. De tout temps, les ébénistes ont caressé des doigts et des yeux le beau bois jaune clair aux taches rouges dont ils firent des statuettes sacrées, des meubles inusables, de riches caisses d'horloges, des huches au pain, des cercueils, des confessionnaux, des autels. Il vit des siècles, mille ans. Son écorce va chez le tanneur, ses jeunes pousses chez le fagoteur, et les porcs sont friands de ses glands. Perdu sous l'ombre du géant, voici le cornouiller dont le bois servit à faire les javelots des guerres antiques et dont on polit aujourd'hui de pacifiques et féconds manches d'outils, des échelons, des fourches et de fort belles cannes. Ajoutons à cette première brassée d'arbres le noisetier dont on fait de bonnes claies ; jadis, c'est sur des broches de coudrier qu'on rôtissait les entrailles des bêtes sacrifiées aux dieux païens ; aujourd'hui, on l'aime surtout pour ses fruits et les casseurs de pierres recherchent ses souples manches de marteaux.

Voici l'érable dont les ébénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle firent des chefs-d'œuvre. Il donne aussi des sabots de luxe ornés de fleurs, et des crosses d'armes, et de beaux manches de fouets ; et, chez nous, des étançons de charbonnages. Du frêne, qui garnit de ses échaldas les antiques vignobles latins, on tire, de nos jours, des brancards, des rames, des sabots légers, de fines caisses d'horloges ; et ses feuilles sont fort goûtées des bestiaux. C'est sous le dôme d'un vaste hêtre que Virgile chanta ses *Géorgiques* et, du

vivant du poète, ses voisins sculptaient de minutieuses coupes dans le bois du bel arbre élégant, au lisse tronc d'argent, et les charrons de Rome en fabriquaient des essieux. Maintenant, on en fait surtout des petits objets de ménage et, dans les campagnes perdues, sa faîne — friandise des loirs et des écu-reuils —, sa faîne donne une bonne huile de table : chaque année, au pied de son tronc, on étend de grandes toiles à matelas et on gaule les branches comme celles du généreux noyer. On change le houx hérissé des bucoliques en belles cannes : il devient très blanc sous le polissage ; et de son écorce on retire la glu. Le marronnier ne sert qu'à fabriquer des pilottis ; pourtant son bois poreux imite l'ébène quand on le teint en noir ; son fruit donne une fécule nourrissante au bétail. Enfin, voici le noyer au bois flambé et serré. Ah ! les beaux grands arbres qui ont protégé les vieilles chaumières et les ont entourées d'une odeur forte et grisante, qui leur ont donné des fruits délicieux : la douceur des veillées d'hiver, et de l'huile : la lumière de ces veillées. Son nom évoque des meubles riches où les veines du bois forment de sobres dessins ; de cruelles crosses de fusils, et de saintes huches au pain, et de diligents rouets. Voici l'orme, cher aux bergers de Théocrite et dont les premiers agriculteurs se servirent pour faire leurs char-rues. Son bois brun rougeâtre est aimé des charrons, son liber des nattiers et des cordiers et ses feuilles des

bestiaux. Il vit plusieurs centaines d'années. Voici le *pâle peuplier* d'Horace, l'arbre léger, remuant, chuchotant, consacré à Hercule ; les fileuses aimaient les quenouilles sculptées dans son bois blanc. Et du bois jaune du robinier on fait des fourchettes, des poignées d'outils et des rayons de roues ; et du saule — aux feuilles aimées du bétail — des râteaux et des fourches ; et du sorbier — au bois rougeâtre et aux fruits dont raffolent les grives —, des instruments de menuiserie. Voici le *tilleul onctueux*, comme l'appelait Virgile en songeant à la manne qui, après les fortes chaleurs, couvre les feuilles de ce bel arbre au tronc gris et odorant, à la silhouette amicale, au bois blanc et rose, à l'écorce souple dont on tressait des couronnes dans les jardins de Rome, dont les fleurs vertueuses attirent les abeilles, dont le dôme devient, chaque été, musical comme une lointaine église de village. Il vit longtemps : quelques siècles. Les ébénistes aiment son riche bois pâle : ils en font volontiers des caisses d'horloges. Plus modeste est le troène qui ne nous donne que de belles haies : ses fleurs parfument nos enclos et ses fruits rehaussent la couleur des vins. Plus solitaire est l'épicéa, qui n'offre que du bois de charpente et de la poix jaune ; mais l'if, richesse des haies austères, l'if des cimetières et des chapelles, l'if dont les vieux guerriers faisaient leurs arcs, dont les héros vaincus buvaient le suc mortel pour échapper à l'esclavage et à la torture —

ainsi fit Cativolcus, le noble Eburon : *taxo se exanimavit* — ; l'if, dont l'odeur dérange les abeilles, l'if fut le roi de l'ébénisterie il y a deux cents ans, et de son bois d'un beau rouge amarante on fit des chefs-d'œuvre. Le mélèze, si résistant sous l'eau, donne aussi de beaux meubles rouge pâle. Le pin est plus généreux, malgré son air sombre, funèbre, silencieux : ses navires sillonnèrent les mers anciennes ; Horace consacra efficacement le sien à Diane, la gardienne des montagnes et des bois ; dans le cours des vieilles famines, on mangea la fécule de son écorce ; aujourd'hui, on ne lui demande plus que des poteaux, des bateaux, des jouets, du goudron. Son voisin le sapin, veilleur noir des nuits claires, veilleur blanc des nuits d'hiver, nous offre des planches, des douves, quelques meubles lorsqu'il n'a pas de nœud, un cercueil quand on est pauvre, sa résine, des jouets, des coffrets décorés de fleurs multicolores, de petites horloges capricieuses...

Nous venons d'évoquer la vie dans les forêts d'autrefois, quand l'ours, le loup, l'aurochs, le lynx rôdaient autour des cabanes de claies et d'argile. Forêts à la fois hostiles et maternelles, pleines d'embûches et de mystères, mais aussi de troncs incandescents, de viande fraîche, d'épieux aiguisés, de flèches perfides, de fruits rafraîchissants, elles donnaient aux hommes leur toit, leur feu et leur nourriture. C'est là qu'ils se réfugiaient quand l'avalanche des invasions défer-



lait dans les plaines ; c'est là qu'ils apprirent à polir leurs premières tables, leurs premiers escabeaux, leurs premières écuelles. Déjà, ils connaissaient la vertu ou le poison des feuilles, des fruits et des sèves. Ces hommes sauvages, plus soucieux de boire et de tuer que d'orner leurs huttes, allaient devenir, dans la sûre retraite des arbres, à l'écart des guerres, les merveilleux ébénistes d'hier. On a sacrifié des forêts entières dans les foyers des châteaux et des chaumières, on en a profané dans la construction des flottes guerrières, mais les chênes, et les hêtres, et tous les autres sont venus jusqu'à nous malgré l'imprévoyance des hommes, et ils ont continué leur sainte mission : donner du pain et des maisons à ces hommes. Des informes coupes de bois, des tables basses, des bardeaux des huttes dont parle le voyageur grec Posidonios qui jadis s'aventura dans nos forêts, sortiraient des vases inimitables, des meubles riches, des maisons qui eussent défié les siècles si les invasions ne les avaient pas culbutées ou brûlées. J'ai vu travailler les charbonniers autour des meules fumantes et luisantes de bûches qu'on emmènerait vers les châteaux et les monastères, et vers les forges où l'on fondait les minerais du pays et le cuivre de Germanie. J'ai vu sortir des arbres des centaines de milliers, des millions de sabots : ceux du travail, ceux des fuites crépitantes devant les Barbares, ceux des danses et des processions ; des sabots fleuris d'enfants, des sabots austères

de vieilles femmes, des sabots lourds de laboureurs. J'ai vu suer et entendu gémir les bûcherons autour des troncs de fer de nos géants forestiers et trembler le sol sous leur chute. Autrefois, on faisait une provision de beaux bois, à laquelle on tenait comme au bon grain ou à la belle laine : chêne, noyer, tilleul — et l'on n'y touchait que pour fabriquer le mobilier des nouveaux mariés ou le cercueil d'un mort bien-aimé. Les ébénistes étaient de vrais artistes. Les uns respectaient la sobre beauté de l'essence, mais d'autres sculptaient dans les bahuts, les lits, les tables, les chaises, des feuilles de fougère, des oiseaux, des grappes de raisins, des poignées d'épis ; ou bien encore ils assemblaient finement des bois clairs et des bois sombres. Les plus pieux taillaient dans le chêne et même dans le buis des images saintes — des merveilles de grâce, de naïveté et de ferveur. Lorsqu'on veut écrire l'histoire de notre Occident, on doit commencer par l'étude de ses forêts. Les peuples d'Orient ont leurs déserts jaunes et nus ou leurs somptueuses oasis. Nous avons nos bois sauvages qu'on appelait jadis : bois « profonds », bois « sans pitié ». Pour s'assurer une imprenable forteresse, les ancêtres n'amoncelaient pas les pierres ; ils entrelaçaient les rameaux des arbres autour de leurs villages et l'ennemi non seulement ne pouvait forcer ces haies, mais il ne voyait même pas ce qui se passait au-delà des branchages épais, et prudemment il contournait ces retraites mystérieuses

où ne vivaient, eût-on dit, que les oiseaux et les porcs sauvages. La vie du Belge fut, durant des siècles, une vie forestière, même dans les contrées arides où croissait vaillamment le sapin. Les premiers apôtres du christianisme durent s'aventurer dans les bois sombres à la découverte des tribus éparses qui adoraient le rare et pâle soleil, la foudre aux cheveux rouges, le vent aux clameurs de fauve — et des arbres, paternels, généreux, durs comme la pierre et le fer.

On n'avait pas de calendrier, en ce temps-là, dit-on. Quelle erreur ! L'apparition de la primevère et de l'anémone, la floraison du bois gentil et du cornouiller annonçaient le printemps, et déjà le saule se couvrait de chatons, le noisetier de pendeloques et le sureau ouvrait ses premières feuilles. Puis la pervenche et la violette renaissaient au pied des arbres, l'orme fleurissait, le lilas, le troène, l'aubépine et le saule pleureur verdissaient, et l'on savait ainsi que le mois d'avril était venu. On avait vu passer au-dessus des clairières les grues, les corneilles mantelées et les vanneaux. Le bon temps approchait : les grenouilles des marais remuaient dans la vase. D'autres fleurs s'ouvraient, l'une après l'autre, sur les branches : le charme, le bouleau, le sorbier, l'orme, l'aulne, le platane, le peuplier, le néflier, le tremble, l'érable, le noyer, le chêne, le hêtre, le châtaignier, le frêne s'éveillaient et leurs corolles marquaient bientôt la succession des jours, et la jacinthe sauvage bleuissait

le gazon renaissant. On était en mai. Des oiseaux vagabonds revenaient, l'un après l'autre, eux aussi : la bergeronnette, la fauvette à tête noire, le coucou, la tourterelle, la pie grièche. On avait même vu des hannetons. La magie recommençait tout de suite sur les arbres et sur le sol. Le marronnier, l'aubépine, l'acacia, le chèvrefeuille, le sureau fleurissaient, et aussi le minuscule myosotis et le fin muguet. On était en juin. Le troène et le tilleul devenaient odorants ; la sauge, la digitale, la verveine ouvraient leurs corolles et annonçaient l'arrivée du royal été. La grande nature semblait alors se reposer : la menthe, le colchique, le lierre marqueraient non plus les jours, mais les saisons. Le brouillard remuait autour des cabanes, enlevait la tête des arbres, les coupait en deux, amoncelait la nuit sur les villages silencieux, enfouis dans les feuilles mortes. Des oiseaux s'en allaient : le rossignol, la bergeronnette, la grive musicienne, la linotte, le verdier, le chardonneret, marquant les jours de plus en plus courts de l'automne. Au-dessus des clairières passaient des grues, des bécasses et des buses. Et, un matin, on apercevait, rôdant autour d'une hutte, le premier tarin, messenger de l'hiver, émigrant à la fois mélancolique et confiant, friand de la graine noire des aulnes, mais aussi du fruit blanc du noisetier.

En contemplant la haute futaie du Parc de Marie-mont, je retourne volontiers au cœur des forêts gau-

loises. De la Mer du Nord aux collines de la Germanie, un grand peuple vivait sous les chênes, les bouleaux, les ormes et les pins géants en compagnie de ses porcs sauvages qui se nourrissaient de ce qu'ils trouvaient au pied des arbres, et de ses dogues qui, dans la paix, surveillaient les villages et, dans la guerre, sautaient à la gorge des envahisseurs. Çà et là, dans une clairière, des chevaux nerveux et de lourdes vaches rasaient l'herbe riche des pâturages, et les rivières foisonnaient en poissons. On mangeait peu de pain et beaucoup de viande ; on buvait du lait et de la bière mêlée de miel. Les villages s'éparpillaient du nord au sud et à l'est, fumants et bruyants. Par delà les marais ou les fleuves, on voyait parfois remuer des gens inconnus ; mais chacun travaillait chez soi dans l'enceinte de branchages entrelacés ou de pierres et de poutres superposées. Les loups, les ours, les aurochs rôdaient autour de ces poignées de cabanes dont les feux écartaient les fauves. On vivait dans l'odeur violente des arbres, dans l'âcre brouillard alourdi par les vapeurs des huttes et le parfum des jambons fumés. Les hommes étaient grands, forts, silencieux : seule la bière leur dénouait la langue ; alors, ils parlaient d'abondance, usant d'images empruntées aux sauvages aspects de la nature. Les femmes étaient grandes et belles ; leur peau était blanche comme le lait caillé et leurs cheveux blonds pendaient jusqu'à leur ceinture. Vaillants au travail et à la

guerre, les Belges se multipliaient, envahissaient et défrichaient les landes et dessouchaient les forêts. De temps en temps, ils laissaient des milliers de morts dans les batailles et des milliers de captifs entre les mains des vainqueurs. Ils regagnaient leurs cabanes, recommençaient à se multiplier, repartaient à la guerre et en ramenaient des esclaves qu'ils mettaient aussitôt au travail. Ce fut une époque ardente et fière qui nous apparaît comme une légende héroïque, et pourtant cette légende est notre histoire, car nous sommes les enfants de ces rudes chasseurs et guerriers, et de ces belles métayères aux longs cheveux qui étaient, au temps des invasions, aussi courageuses que leurs époux. C'étaient donc des Barbares qui ignoraient la pitié et que grisait le sang autant que la plus capiteuse des bières. Ils avaient des dieux et des prêtres. Ils croyaient à une deuxième vie, semblable à la première — bruyante, elle aussi, de chasses et de combats éternels et heureux. Ils ne songeaient ni à la paix, ni au repos, mais aux délices de la bière écumante et de la viande de sanglier. Les méchants et les lâches étaient bannis de ce ciel que jamais ne lécherait le feu de l'enfer : ils périssaient sur la plage des morts, rongés par le serpent et dévorés par le loup. Leurs prêtres, les druides, attendaient l'hiver et la floraison du gui, la plante sacrée qu'ils nommaient le « guérit-tout » (*omnia sanantem*, dit Pline) pour célébrer leur grande fête religieuse. En robe blanche,

le druide cherchait le gui rare du chêne, et, lorsqu'il le voyait, éternellement vert, garni de fleurs jaunes, il coupait la plante avec une faucille d'or et la recueillait dans son manteau blanc. Il remerciait le chêne et le ciel en leur sacrifiant deux taureaux blancs, et dans les huttes froides d'alentour, parmi les arbres encore nus, on célébrait le don du gui et la fin de l'hiver en s'enivrant et en chantant. (La plante sacrée de nos pères est aujourd'hui bien déchue : de ses baies ovales nous fabriquons de la glu, et seules les grand'mères savent encore que ses feuilles contiennent un suc qui prévient les crachements de sang). Pendant des siècles ce ne fut donc que lourds travaux, beuveries, guerres, cérémonies barbares — jusqu'à l'arrivée des apôtres chrétiens que nos ancêtres tourmentèrent. Or les femmes gauloises étaient de douces mères, et ce furent sans doute les mères qui, les premières, accueillirent la Religion de la Pitié. Une histoire touchante enrichit celle de la déesse Holda, la chaste et la blonde, qui, l'hiver, semait des flocons de neige sur la terre et, l'été, baignait son corps blanc dans les lacs. En passant dans un village, elle avait emporté le cadavre d'un nouveau-né et la mère pleurait son petit défunt chaque soir. Elle vit ainsi venir la déesse et sa suite d'enfants morts ; et le dernier, la marche embarrassée et la chemise trempée par une cruche pleine d'eau, était le fils de la pauvre femme. Elle courut à lui

et le serra contre sa poitrine. Mais l'enfant la pria de ne plus pleurer (la cruche était pleine des larmes maternelles) et d'alléger ainsi son fardeau. Depuis lors, la mère ne pleura plus son petit vagabond. Cette douce histoire sortie des récits barbares, cette Gauloise effacent la vie sans pitié de nos pères, éponge le sang de leurs crimes, prépare la venue du Christ. Nos forêts furent vraiment pleines de grandeurs et de misères sauvages, et aussi de pensive poésie... Voilà ce que me rappelle la haute futaie du Parc de Mariemont.

La fée se tut. Le soleil avait disparu derrière les arbres et la fraîcheur du soir tombait déjà sur les allées ; Madame Claudine remit sa capeline de velours et d'un geste gracieux la renoua sous son menton. Je songeais à son évocation des forêts et des héros d'autrefois. Pourtant je demandai machinalement :

— Vous n'avez pas souvent quitté Mariemont, Madame ?

La fée souffla sur un insecte qui s'était posé sur sa main et qui reprit son vol :

— Rarement, M. Masquelier. Je ne sortais de nos bois que pour me rendre dans une ferme des environs lorsque la famine enveloppait les villages de sa fièvre ou de sa torpeur. Je devenais la dame du bon conseil, comme disent Goliath et Atlas. Des détresses aigües rôdaient autour de la ferme ; je les dési-



gnais aux maîtres qui les soulageaient ; et j'enseignais aux maîtres à ne rien attendre de retour, à se contenter de la joie qu'ils ressentaient en faisant la charité : d'ailleurs, cette joie était parfois leur unique récompense. S'il m'avait été donné de choisir ma vie, j'aurais été une fermière... Vous vous demandez pourquoi je souris. Je songe à Cicéron qui, à l'âge de soixante-trois ans, parlait des plaisirs de l'agriculture. Il venait, vous vous le rappelez, de divorcer avec sa seconde femme, qui n'avait que quatorze ans, et de lui restituer sa dot qui devait payer les dettes d'une première épouse. Quoi qu'il en soit, il trouva brusquement que les travaux des champs avaient un charme incomparable. On l'avait du reste écrit avant lui. Vous vous en souvenez, Caton racontait que, pour faire l'éloge d'un honnête homme, les anciens disaient : « C'est un bon cultivateur, un bon laboureur ». S'il m'avait été permis de composer un livre, j'aurais consacré toute ma vie à un traité d'agriculture, et j'aurais choisi pour maître Olivier de Serres. J'aurais célébré les besognes de chaque saison, les champs, les bois, les rivières, les vergers, les jardins, l'apothicairerie, les confitures, la bonne table paysanne, les liqueurs de ménage. J'aurais noté les vieux dictons, les chants des oiseaux, les vieilles chansons rustiques. J'aurais consacré cinquante années à cet ouvrage et j'aurais écrit le meilleur livre du monde, un livre courageux, cha-

ritable, serein, où l'on eût retrouvé le Visage de Dieu sur chaque feuillet.

J'étais vraiment en la puissance de la fée. Je dis :

— Madame, je m'enfonce de regret en regret.

Elle glissa vers moi un oblique regard de pitié :

— Vous avez eu tous les matériaux sous la main depuis soixante années et vous n'en avez fait que de la grammaire.

Elle devint grave tout à coup :

— J'aurais voulu une maison dont les murs eussent été lavés au lait de chaux, des contrevents verts, une glycine attachée à la façade, un toit de tuiles rouges, une joubarbe collée au pied de la cheminée... Un jardin de fleurs ; des roses, des phlox, des dahlias, des roses trémières auxquelles le travail des abeilles eût donné les coloris les plus fantaisistes ; des pensées, des coquelourdes, des campanules blanches, des marguerites énormes, des brassées de lavande et de thym. J'aurais eu un petit étang, du romarin, un vieux jasmin, des pâquerettes, des gentianes, de fiers glaïeuls, des spirées mousseuses, des arums solides comme du métal, des lys de marais luxueux comme des coquillages ; des tanaïses élégantes — nous les boudons sottement quand nous les rencontrons sur les talus — ; des scabieuses, des pavots d'Islande, des véroniques des vieux enclos héréditaires, des chardons bleus et argentés, des vieux lis des jardins de béguines. J'aurais eu des

brassées de fleurs paysannes : des mille-pertuis, des gaillardes, des coquelicots, des acanthes, des clématites, des genêts. J'aurais eu encore un jardinet médicinal entouré d'une haie épaisse d'aubépine : des poisons pourpres, noirs, bleus ; des digitales, des belladones, des aconits... Une ruche, une chèvre joueuse, un bon chien aux yeux doux, des nids d'oiseaux aux pignons et dans les arbres et les buissons ; des poules qui seraient mortes de vieillesse, de gros registres pleins de recettes, cinquante livres qui renferment la science, la sagesse et la poésie du monde ; un verger opulent, fatigué du poids de ses fruits et sonore du rire des enfants...

Une larme roula sur la joue de la fée. Je dis :

— Madame, vous n'êtes pas heureuse.

Elle sembla reprendre ses esprits, me regarda avec surprise et eut un faible sourire :

— Je crois que j'ai parlé en rêvant. Je vous prie de me pardonner, M. Masquelier. Mais je n'ai jamais été chez moi : j'ai toujours été l'hôtesse secrète d'autrui...

Je murmurai sans oser lever les yeux :

— Madame, venez vivre chez nous.

J'entendis qu'elle disait :

— Quand je ferai retraite, j'irai loger chez vous, M. Masquelier, au beau pays de la Meuse. Mais j'aurai une autre figure, vous me reconnaîtrez à peine. Vous avez obéi à votre destin en venant à

l'Olive et à Mariemont dans la voiture de M. Witbrood, le marchand de houille. Peut-on se nommer Blancpain en un temps comme le nôtre, M. Masquelier ?

Elle riait. Je me tournai enfin vers elle et je songeai qu'elle était vraiment charmante malgré ses cheveux neigeux et son visage fané. Je dis :

— Bien que je ne sorte plus, je fouillerai moi-même toutes les boutiques des environs pour remplir chaque jour votre tabatière.

Elle ouvrit sa boîte d'argent et huma une pincée de tabac :

— Tranquillisez-vous : je ne priserai plus. Mais vous oubliez mes lutins. Or Goliath et Atlas m'accompagneront : ils auront d'ailleurs changé de visage, eux aussi. Nous allons donc, tous ensemble, avec la permission de Madame Masquelier, fonder une nouvelle famille. Ce sera très amusant et très doux. Nous rajeunirons tous ensemble et je rirai bientôt comme une petite fille : au jardin lumineux de fleurs, devant un nid de mésanges, devant les trois mille livres de votre bibliothèque.

Je la regardais avec stupéfaction. Son visage devint brusquement si clair que je songeai à le baiser. Mais elle prévint mon audace :

— L'heure n'est pas venue, M. Masquelier. Je suis toujours une vieille femme, la fée de Mariemont, et je dois poursuivre ma besogne, c'est-à-dire finir

l'inventaire du Parc et... compléter votre éducation. Mais je vous promets de délicieuses heures de latin, car nous composerons à deux l'anthologie dont nous avons parlé, et quelques autres livres encore. Avez-vous beaucoup de plumes, beaucoup d'encre, beaucoup de papier ? Oui. A la bonne heure ! C'est ravissant. Je vais devenir une petite écolière, une « sixième ». Auriez-vous au grenier quelques mètres de papier peint pour couvrir mes livres et mes cahiers ? Oui. C'est ravissant ! De son côté, Madame Masquelier m'apprendra à faire de la bonne soupe et de la bonne couture, et aussi à bien jouer du piano. Je connais de délicieux airs de Couperin qui vous feront rêver. Et je soignerai maternellement les fleurs de vos fenêtres. Ah ! vous n'avez jamais eu de petite fille. Vous allez voir quel genre de lutin cela représente ! Un peu fantasque, parfois un peu mystérieux et un peu boudeur, mais en revanche pur comme l'eau d'une source et fragile comme un pétale de rose. Bien décidé à vivre pourtant, à grandir, à s'épanouir, à devenir une femme et une maman. En attendant, cette femme sera donc une écolière. Vous avez la nostalgie de vos cours, M. Masquelier ; vous allez les recommencer avec la science d'un vieux latiniste et la sensibilité d'un jeune père ; et quand je connaîtrai le latin et le grec, et le divin français aussi, bien entendu ; quand vous m'aurez choisi, pour ma petite bibliothèque, les cent

plus beaux livres du monde, ceux qu'on ne peut ignorer sans trahir l'esprit humain et l'Esprit de Dieu, vous m'enverrez à une école de fermières. Ce sera vraiment ravissant !

Je contemplais la fée. Je voyais déjà sa figure reprendre couleur, sa capeline se changer en une petite toque de velours noir, ses cheveux brunir, sa robe s'écourter jusqu'aux genoux. Madame Claudine riait :

— L'heure n'est pas encore venue. Vous m'avez attendue un demi-siècle. Prenez donc patience quelques heures encore. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit : je dois profiter de votre séjour à Mariemont pour compléter votre éducation. Vous ignorez tant de choses encore et vous n'avez pas vu les belles images du monde. Je vous retiens ici jusqu'à la chute des feuilles. Ne secouez pas la tête comme un enfant capricieux. Vous êtes encore en ma puissance, M. Masquelier, et je ne vous lâche pas. Vous serez mon maître bientôt ; mon règne touche à sa fin, je veux tirer parti de mes dernières heures de royauté. Vous prendrez votre revanche assez tôt, M. le Professeur. Je vous prie donc de me prêter une oreille attentive, car nous allons refaire un peu de zoologie. Etes-vous prêt ? Allumez une cigarette. Je prends une de mes dernières pincées de tabac parfumé au tonka et je tousse — excusez-moi — pour m'éclaircir la voix. Nous avons vu les bêtes qui se montrent ;

nous allons parler maintenant des bêtes qui se cachent, d'un monde mystérieux qui vit dans les buissons, entre les racines des arbres, dans des galeries souterraines, dans les ruines. Voici d'abord « *damoiselle belette, au corps long et flouet* », comme dit La Fontaine. C'est un joli animal (tête, pattes, queue et dos roux, ventre blanc), toujours bondissant, se glissant partout, souple comme un orvet, disparaissant, reparaissant, sautant en l'air, retombant dans les feuilles mortes avec lesquelles il se confond. La belette dort presque toute la journée au fond de sa retraite qu'elle a arrangée dans le creux d'un vieil arbre et capitonnée de poils. Dès la nuit tombante, elle va à la chasse : rats, mulots, taupes succombent sous sa dent qui est terrible. Elle mange aussi des oiseaux qu'elle arrache à leur nid ou qu'elle attrape lorsqu'ils rasant la terre en volant. On lui fait la guerre et l'on a tort : elle est plus utile que nuisible — et c'est une merveilleuse petite compagnie pour qui sait l'apprivoiser. Enjouée, affectueuse, malicieuse, plus aimable que le chat, plus privée que lui, elle ne vit que pour son maître, oublie son bois natal, s'installe dans la maison, s'efforce de plaire et d'amuser. Mais laissons-la à son trou et à ses petits : nous voulions simplement dire combien elle était intelligente et caressante. Voici une espèce de petit écureuil blanc, plus gras que son frère roux et moins agile que lui : c'est le loir,

célèbre par son engourdissement hivernal. Fâines, noisettes, châtaignes sont ses douceurs, et aussi, de temps en temps, hélas ! un oisillon. Il a son trou dans un creux d'arbre, comme la belette, et il le tapisse chaudement de mousse. Il y dort durant toute la saison froide et ne s'éveille que lorsque le soleil réchauffe sa bauge et rouvre son appétit. Dans les ruines, vous verrez parfois un putois, noir et sentant mauvais, au visage blême. C'est un mangeur d'oiseaux et de miel, de rats, de mulots, de taupes. Il n'est pas beau, il est cruel, mais, lui aussi, a sa mission bienfaisante. La nature est pleine d'énigmes... Voici des rats, nombreux, grouillants, noirs, gras, moustachus, furetants, gourmands. L'hiver, ils s'entre-dévorèrent et ils ne seront plus qu'une poignée au bon temps. Le mulot est plus sympathique, plus amusant, plus intelligent aussi et plus familier. Si vous nourrissez une bande d'oiseaux pendant la mauvaise saison, des mulots se glisseront entre les ailes et les pattes de vos protégés et tous feront bon ménage. Il y aura parfois une petite querelle, des coups de becs, des bondissements, mais tout cela finira bien. Il n'en est pas ainsi entre les mulots eux-mêmes. Un jour que je donnais du grain aux moineaux, deux de ces rôdeurs courant vers la provende se heurtèrent en chemin et j'assistai à la lutte la plus ardente de l'histoire naturelle. Les deux mulots se ruèrent l'un sur l'autre, s'étreignirent, roulèrent



comme une unique boule dans un sentier, se séparèrent, se jetèrent de nouveau l'un sur l'autre, tombèrent dans un trou, en sortirent, s'empoignèrent une fois encore et disparurent dans un buisson. Ils se battent ainsi jusqu'à la mort et si l'hiver les surprend sans la moindre provision — mais ils ont souvent un grenier, même dans un tas de neige, bondé de marchandises de choix —, si l'hiver les affame, ils se mangent entre eux. Ils vivent sous les racines des arbres, souvent là où la taupe a passé, et amassent dans leur trou des monceaux de glands, de fânes, de noisettes. Ici, ils ne sont pas trop nuisibles et, d'ailleurs, serviabiles cantonniers, ils mangent les cadavres d'oiseaux tués par le froid ou par la famine. Ne maltraitons pas trop le mulot qui a, du reste, beaucoup d'ennemis : la belette, le putois, de grands passereaux. Il ne nous dévorera jamais et il n'est vraiment nuisible que dans les champs de blé, dans les pépinières où l'on a semé des glands ; dans les bois où l'on prend grives et merles aux lacets : il prélève sa part, mais il est innocent de la mort des grives et des merles...

Voici une méconnue : la taupe. Elle vit sous terre, rentre dans sa galerie dès qu'elle devine la lumière du jour, fouille patiemment, à l'aide de ses quatre mains, les couloirs qui sont ses fiefs de chasse et son nid. Son poil noir est très riche, sa petite bouche ressemble à une blessure. Elle est craintive, le

moindre bruit l'affole. Elle aime la solitude, sa famille, sa maison qu'elle creuse dans un lieu que n'atteindront ni les pluies ni les inondations. L'homme la tue : il a tort. Elle abîme les pelouses, elle risque de mettre à nu des racines et d'assoiffer ainsi des arbustes ; elle soulève des semis et compromet leur récolte, mais elle assainit le sol qu'elle débarrasse des insectes et qu'elle pulvérise. Cette bonne bête myope et silencieuse mange chaque jour son poids de vers blancs, de vers de terre, de mulots, de souris. Les feuilles de nos arbres sont rongées chaque année par des nuées de hannetons, et on se lamente sur ce désastre. Qu'on pendre par la gorge les chasseurs de taupes aux arbres défeuillés et mourants, et les hannetons ne recommenceront pas leurs ravages l'année d'après... N'oublions pas notre ami le hérisson — le philosophe. Dès qu'il aperçoit quelqu'un, homme ou bête de belle taille, il fait la boule et se change en une pelote d'épines : ainsi il ne craint ni le putois, ni la belette, ni les oiseaux de proie. Il est indolent, sobre, songeur. Il ne voyage que la nuit pour se mettre à la recherche des insectes. Vous pouvez le garder dans votre jardin en lui donnant un peu de pain et de viande ; si vous le baptisez, quelques jours plus tard, il répondra à votre appel ; il fera bon ménage avec le chien et le chat. Mais, comme c'est un sage et que les sages sont prudents, ses piquants seront toujours prêts à se

déployer sur son dos arrondi. Il vivra longtemps... Venez voir les ruines des vieux châteaux et cherchez un rayon de soleil. Voici un lézard qui dort sur le seuil de son trou. Dort-il ? Non : il guette sa proie, un insecte. Celui-ci passe étourdiment à deux doigts de notre minuscule saurien. Il a disparu dans la gueule du monstre qui déjà fait semblant de dormir. C'est un joli petit animal, très éveillé, très sympathique. Il ne sommeille vraiment que lorsqu'il fait froid ; pourtant une tiède soleillée de décembre ou de février le réveille. Il ne s'occupe pas des saisons, comme on l'a cru, mais du soleil, son roi, dont les rayons ont sur notre lézard la puissance de baguettes magiques. Il est fécond, il pond beaucoup d'œufs blancs, gros comme des fèves, mais les rats, les taupes, les mulots lui font la guerre... Voici la salamandre, noire et jaune soufre : *salamandra maculosa*. On l'a chargée de tous les péchés de la terre, accusée d'être venimeuse et de porter guignon à qui la voyait ; on a raconté qu'elle pouvait vivre dans le feu. La malheureuse ! Elle n'est pas venimeuse, elle ne porte guignon qu'aux insectes qu'elle dévore, et elle brûle aussitôt dans le feu... Puisque nous parlons d'une déshéritée, approchons-nous des massifs de rhododendrons. Voici des crapauds. Ils ne sont pas beaux, ils ont un air stupide, ils sautent gauchement. Ce sont de pauvres bêtes inoffensives qui n'ont jamais empoisonné personne et qui mangent

beaucoup d'insectes. Laissons-les donc vivre en paix. Glissons-nous vers les étangs. Voici des grenouilles, vertes ou rousses, dont les mâles chanteront à leur façon dès le coucher du soleil. Regardez-les bien ; elles sont jolies et elles ont de beaux yeux. Très craintives, si une bête les poursuit, elles poussent parfois un petit cri de terreur. Dans le cours d'une année de sécheresse, à l'angle d'un jardin d'une ferme des environs, j'en ai arrosé une chaque jour pour la ranimer, car elle se mourait dans un buisson à demi calciné par le soleil. Elle m'attendait dans sa cachette et le plaisir qu'elle ressentait sous l'ondée de mon arrosoir était visible. Je l'ai soignée ainsi jusqu'au premier orage. C'est un bon et doux animal qui nettoie la terre de ses hôtes nuisibles : vers et limaces, insectes de toute espèce.

Nous allons parler d'autres déshérités qui vivent dans les ruines. Voici d'abord le hibou (Le nôtre est le moyen-duc). C'est un bel oiseau roux, tacheté de noir et de gris, au bec noir et aux yeux jaunes. Il a une physionomie assez comique avec sa tête de chat et son regard braqué, dirait-on, sur la pointe de son bec. Ce malheureux fut souvent cloué sur la porte d'une grange parce qu'il avait porté malheur aux gens ou aux champs. Si l'on avait cloué quelques paysans ignorants sur cette même porte de grange, leur supplice eût porté bonheur aux gens et aux champs, car il y aurait eu moins de rats, de

mulots et de campagnols dans les granges et les campagnes. Voici l'effraie au visage humain, blême comme la mort, à la posture rigide dans son manteau pâle et sa robe jaune. Elle a une allure de spectre. Son cri annonce les décès, raconte-t-on. Les laboureurs devraient bénir ces chouettes qui dévorent des monceaux de souris et de mulots. Et voici l'étrange chauve-souris au manteau couleur de cendres. Son vol loqueteux, lourd, oblique, débarrasse nos crépuscules de leurs cousins, moucheron et papillons de nuit. Le hibou et l'effraie sont d'authentiques oiseaux qui pondent des œufs d'où sortent des poussins blancs ; la chauve-souris donne la vie à des souriceaux qu'elle sait allaiter en volant, disent les naturalistes. Voilà donc trois hôtes curieux des ruines où ils ont leur nid, où ils dorment le jour, dont ils se détachent la nuit pour chercher leur nourriture ; où la chauve-souris s'engourdit tout l'hiver. Laissons-les dormir jusqu'à la tombée du jour et dirigeons-nous vers les étangs. Il y a là des carpes (il y en a même de deux sortes : la carpe à miroir qui a des écailles et la carpe à cuir qui n'en a pas). Dos vert, flancs jaunes, bleus et noirs, ventre blanc, elles se nourrissent d'insectes, de vers et de débris de bêtes et de végétaux qu'elles trouvent dans la vase. Elles déposent leurs œufs verdâtres — chacune en pond quelques centaines de milliers — sur des plantes aquatiques. Je ne vous dirai pas comment on la

pêche, bien entendu, mais je connais une recette où il entre du thym, du persil, du laurier, du vin, de l'eau-de-vie, du beurre, des oignons, des champignons, une recette dont nous reparlerons après la guerre. Il y a là aussi des rotengles, appelés chez nous des rouses : un beau poisson au dos bleu, au ventre d'argent, aux nageoires roses, aux yeux rouges. Sa chair blanche, pleine d'arêtes, est assez médiocre quand elle sort d'un étang, mais la rouse des rivières cuite au court-bouillon est une douceur. Il y a encore des brêmes au corps plat, à la tête et au dos bleuâtres, au ventre blanc, à l'œil jaune. Un fin morceau... Je veux vous conter une petite histoire pour terminer ce chapitre. Un jour vint vivre dans la région un vieillard, homme instruit, serviable, de bon conseil, charitable. Tout le monde le respectait et le considérait, avec raison d'ailleurs, comme un sage. Or le vieillard aimait la pêche qui délasse tout esprit trop tendu, vous le savez. Un matin, il vint donc s'asseoir sur le bord d'une rivière et se mit à la besogne. C'était un adroit pêcheur qui connaissait du reste des appâts merveilleux. Rouses, ablettes, perches — délices de nos tables, chantait Ausone —, goujons, chevesnes, se laissaient prendre l'un après l'autre. Tout le monde venait voir cette pêche miraculeuse et admirait, et enviait le vieillard. Cependant cet homme singulier égorgéait ses poissons aussitôt qu'il les avait retirés de l'eau et, comme on lui en

demandait la raison, il dit qu'en laissant mourir lentement sur la berge le poisson blessé, à la bouche mutilée, on faisait cruellement souffrir la pauvre bête ; il la tuait donc pour lui épargner ce supplice. Les gens se regardèrent en silence, sourirent, haussèrent les épaules et s'en allèrent. C'était un bon vieillard ; il avait raison d'égorger ses poissons malgré les sourires et les haussemens d'épaules de tous les sauvages pêcheurs de nos rivières. Mais, depuis lors, il fut regardé comme un pauvre homme qui a reçu un coup de marteau. Quittons ce sage dont on riait pour parler d'un saint de qui on n'osera rire.

Dans notre Occident, le christianisme avait chassé de sa littérature les bêtes sans âme et sans raison. Certes, saint Columban bénit, avant de mourir, son vieux cheval blanc ; les oiseaux et les écureuils jouaient parfois avec les moines des champs et des forêts ; et la légende rapporte que le bienheureux Mondonnoc, quittant la Grande Bretagne pour l'Irlande, fut suivi par toutes les abeilles de son monastère. Les premiers moines aimaient donc les bêtes, mais on n'osait le dire. Les païens en avaient fait des dieux, les chrétiens en firent des maudits, et cela dura douze siècles. Or, en 1182 naquit à Assise, chez le marchand de drap Pierre Bernardone, un enfant qu'on appela François. Il étudia les Lettres sacrées, mais il vécut aussi fort joyeusement parmi les adolescents de son âge et, comme il était bien

vêtu et qu'il avait bonne mine, on le nommait la « fleur des jeunes gens : *juvenum florem* ». Il jeta l'argent par les fenêtres et fit même la guerre en Sicile. Mais, à l'âge de vingt-quatre ans, il tomba malade et, quand il en releva, il épousa madame la Pauvreté. A peine vêtu et les pieds nus, il prêcha la parole du Christ (au commencement, sous les poignées de boue et les volées de pierres que lui lançait la foule), et il ne vécut plus que d'aumônes. Il mourut selon la chair le 4 octobre 1226, dans une petite chapelle en disant : « Bienvenue soit notre sœur la Mort ». Il avait prié ses moines de lui chanter son cantique du Soleil et, quand son âme le quitta, une bande d'alouettes s'abattirent sur le toit de la chapelle. Telle fut la vie brève de cet homme étrange qui devint dans l'histoire le Petit Pauvre et le Saint des bêtes. Ce fut un poète, un poète populaire qui se servit dans ses chants et ses prêches de l'idiome des paysans et des artisans de sa province, de ce dialecte qui deviendrait la langue musicale de l'Italie. En son nom, on bâtit de belles églises et des centaines de milliers de moines semèrent le bon Grain de Dieu, mais nous songeons surtout au Saint des bêtes qu'on avait proscrites du cœur des hommes bien que l'âne, le bœuf et les brebis eussent salué la venue de l'Enfant pauvre de Bethléem. François aimait la nature : messire le soleil, notre sœur la lune, notre frère le vent, notre mère la terre, mais il se pencha aussi



sur les petits oiseaux, sur les agneaux, sur les vers de terre et il prit dans sa main la patte du loup très féroce de Gubbio. Voilà le grand miracle de l'histoire du Poverello : la réhabilitation des bêtes, la chanson de leur douceur et le charme de leur apprivoisement. Il y eut des saints plus magnifiques que lui : des martyrs saignants, de grands lettrés, de sages administrateurs, de puissants thaumaturges ; or François était le pauvre par excellence, pauvre d'esprit et de corps, pauvre de langage et de désir. Il avait, comme il est dit de frère Léon, une simplicité de colombe. Il resta donc parmi les humbles et tendit ses bras aux oiseaux et aux agneaux qu'il rencontrait sur les routes de sa prédication. Relisez les petits ouvrages pieux et phosphorescents qu'on lui a consacrés peu après sa mort ; relisez-les avec respect, car ils vous content la vie d'un homme à qui l'Eglise a réservé un fauteuil doré au Jardin des Ames. Ne souriez pas de sa sœur la mouche ni de son frère le loup ; n'oubliez pas qu'il est le Pauvre et que, de son temps et de nos jours encore, les plus pauvres parmi les pauvres furent et sont les bêtes de nos maisons, de nos champs, de nos bois, de nos rivières. François était à la recherche des misérables et il découvrit la douceur résignée et confiante qui baignait les yeux des oiseaux et des brebis. Il ouvrit à tout ce monde pourchassé les portes des Lettres chrétiennes et le cœur des meilleurs hommes. Il n'y

a pas parmi les saints de figure plus touchante que la sienne. Malgré son visage tiré et rétréci et sa barbe négligée, il a une âme d'enfant. Quelqu'un qui l'a vu prêcher le jour de l'Assomption, l'an 1220, écrivit que le Saint n'était pas un orateur ; il causait tout simplement devant son auditoire. Ici encore, il était le pauvre, un enfant, un grand enfant choisi par Dieu pour que la bénédiction céleste touchât, outre les paysans et les artisans d'Ombrie, les bêtes qui furent aussi créées par Lui. Les « penseurs » riaient des Anciens qui choyaient leurs animaux domestiques ; on n'osa rire de saint François qui les enseignait fraternellement.

Rouvrez, je vous en prie, les *Petites Fleurs*. Vous y lirez que, pendant son prêche, les hirondelles se tassaient, les oiseaux venaient l'écouter et ne s'éloignaient qu'après avoir reçu la bénédiction de François : « *Gardez-vous du péché d'ingratitude et toujours étudiez-vous à louer Dieu* ». Vous y lirez que le saint apprivoisa des tourterelles et leur fit des nids où elles pondirent et couvèrent. Elles non plus ne s'en allèrent qu'après avoir été bénies par le Pauvre. Quand il était ravi en Dieu, les oiseaux perchaient familièrement et gazouillaient sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, sur ses mains. Vous y lirez enfin qu'il osa se rendre garant du loup qui avait fait tant de mal, aux hommes et aux bêtes, dans les campagnes de Gubbio. Vous lirez ailleurs, dans

Thomas de Celano et dans saint Bonaventure, d'autres histoires gracieuses et touchantes. François échangea son manteau contre deux agneaux qu'un paysan portait à la boucherie : « *Pourquoi tourmentes-tu mes frères les agneaux?* » Les lièvres et les faisans se cachaient entre ses pieds, les brebis accouraient pour le voir passer, les oiseaux voletaient autour de lui. Il prêchait les fleurs. Il demandait à la terre, à sa verdure, à ses eaux d'honorer Dieu. Il aimait les abeilles et leur donnait du miel et du vin pendant la mauvaise saison. Il avait une belle voix et, un soir, écoutant le rossignol, il se mit, lui aussi, à louer le Créateur pendant que l'oiseau se reposait avant de reprendre son cantique de passereau. François défendait aux frères de sacrifier les arbres tout entiers : on devait les laisser rebourgeonner, et laisser pousser aussi la mauvaise herbe qui entourait les jardins. Il aimait tant ce qui vivait qu'il prêchait en souriant, imitait le chant des oiseaux, parlait aux cigales ; il avait négligé « son frère le corps », mais il avait pitié des hommes et de tout, et les grands artistes qui peignirent son histoire dans les cathédrales durent y peindre des oiseaux, des arbres et des fleurs pour que l'image fût vraie et complète. Les païens avaient défié la nature et l'on fit rentrer le dieu feu, le dieu vent, les dieux arbres dans les ténèbres de l'oubli. Un homme les en fit ressortir en souriant, doucement, et il les

fixa dans leur vraie place : ils n'étaient que des témoins de la munificence du seul Dieu, ses chantres, ses serviteurs, donnant leur offrande aux hommes et, par là, à Dieu lui-même. Puisque les noirceurs païennes étaient dissipées, on pouvait accueillir tous ces « frères » et toutes ces « sœurs » avec pitié et allégresse. On n'était plus, tous ensemble, que la poussière vivante sortie des mains du Créateur. Voilà la grande leçon de François d'Assise. Dans ses maigres bras, il tenait non seulement les paysans et les artisans de sa race, mais l'humanité tout entière, le monde entier avec ses roches, ses eaux, ses plantes, ses bêtes. Nul Elu ne fut plus généreux que ce simple qui semble dire à tout venant : « Soyez bon pour tout ce qui vit et les portes du ciel s'ouvriront devant vous ». Il n'a pas créé une religion nouvelle, ce grand enfant de Dieu, mais il a enrichi la Religion de pitiés nouvelles ; il a apporté au monde plus de peines sans doute, devant des souffrances ainsi découvertes, mais, après le soulagement de ces souffrances, plus de joies et d'espérances. Le Petit Pauvre est peut-être l'Elu qui a le mieux prêché la charité de Dieu.

La fée se tut. Des couples de papillons dansaient au-dessus des pelouses ; des moineaux pépiaient sur les toits du château ; les parfums du parc voyageaient sur l'aile du vent d'ouest ; il faisait tranquille et doux. Je dis :

— Pourquoi ne dresse-t-on pas une statue de saint François d'Assise dans tous les parcs publics de l'Europe ?

Madame Claudine murmura :

— Il y a une très belle statue du Poverello : celle du sculpteur espagnol Alonzo Cano, qui vécut au XVII<sup>e</sup> siècle. Une œuvre classique, sobre, éloquente. J'en ai vu d'exquises réductions. Vous avez raison, M. Masquelier, on devrait la dresser dans tous nos parcs publics.

Elle se leva en disant que le vent fraîchissait et qu'une promenade nous réchaufferait. Nous descendîmes une allée. Madame Claudine reprit :

— Mais comment voulez-vous qu'on songe officiellement à l'image de saint François dans un pays qui ne condamne pas aux travaux forcés les bourreaux de ses universités ? Il y a trop de brutes humaines chez nous, M. Masquelier. Elles grouillent dans les champs, sur les routes, dans les mines, dans les bois, dans les maisons, dans les laboratoires. La bête est toujours une martyre chez nous ; les ténèbres du moyen âge l'enveloppent encore. Le bon Montaigne écrivit un timide appel en sa faveur ; l'aveugle Descartes — que je déteste pour cela — en fit une machine insensible. La voix dure de Pascal lui répondit : « *Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien* ». Mais les doux prêches

de saint François sont restés longtemps sans écho dans notre Occident. Jean-Jacques Rousseau parla enfin avec émotion de la mort de son chien ; Bernardin de Saint-Pierre, dont la niaiserie est souvent gênante, a mis de fort jolies notations dans ses livres. Pourtant il fallut vraiment la venue des romantiques : Lamartine, Hugo, Chateaubriand, Michelet, pour que l'enfant découvrit enfin dans ses livres scolaires qu'on devait être bon envers les bêtes, les fleurs et les arbres. Durant des siècles, presque deux mille ans — j'en frémis d'horreur —, on martyrisa chevaux, chiens, chats, oiseaux, et on le fit même au nom de la science. Puis l'homme gémit sous les ouragans, dans les tremblements de terre, les inondations et les guerres, et il ose demander à Dieu les raisons de Sa colère ! En revanche, je pourrais vous raconter ici de bien douces histoires. J'ai connu un bon vieillard qui nourrissait avec du sucre des abeilles égarées un hiver dans les rideaux de ses fenêtres ; j'ai connu aussi un ménage solitaire qui gâtait des grillons réfugiés dans sa maison chaude pendant la mauvaise saison : les petites bêtes venaient manger des morceaux de poire sous la table, tous les soirs, à la même heure. Ces gens n'attendaient rien en retour, ni lait, ni chanson, par exemple. Mais ils se réjouissaient du spectacle que leur donnait un insecte obscur sauvant sa vie jusqu'à l'arrivée du beau temps. Croyez-moi : leur charité et leur contentement étaient

agréables à Dieu. Vous avez un chien, M. Masquelier ?

Je souris en songeant à Poupouche qui m'attendait avec impatience, j'en étais sûr, malgré ma longue absence :

— La douceur et la bonne humeur en personne, Madame. Un chien de chasse qui n'a jamais chassé que les mouches qu'il n'attrape pas, bien entendu.

La fée eut un air mutin :

— Je me réjouis de le voir. Nous ferons bon ménage, je vous le garantis. Vous n'avez pas de canaris ?

Je secouai la tête :

— Comment nourrir des canaris en ce temps de malheurs ?

La fée s'amusait visiblement :

— Vous aurez deux canaris, et quant à leur nourriture, on y pourvoira. Je connais d'excellents mélanges de graines et aussi un savant traité sur l'élevage des serins. Il vous intéressera.

J'étais fort intrigué, mais Madame Claudine ne me permit plus d'ouvrir la bouche. Elle poursuivait :

— Madame Masquelier et moi allons fleurir votre maison du commencement à la fin de l'année. Il y aura des fleurs partout, à toutes les fenêtres, dans tous les coins, dans le corridor, sur votre bureau. Je leur donnerai à boire, je les taillerai. Elles nous regarderont vivre, elles partageront nos ennuis et nos contentements ; elles seront admirables par leurs

corolles ou par leurs feuilles, et surtout par leur vaillance. L'hiver prochain, nous aurons un véritable jardin chez nous. Il fera tout blanc dehors ; il y aura dans notre maison chaude des étoiles de toutes les couleurs, et nous lirons de beaux livres parmi ces étoiles, et les canaris chanteront du matin au soir, et, quand un pauvre sonnera à la porte, en souvenir des fleurs et des oiseaux joyeux, vous doublerez votre aumône. Nous aurons des amaryllis géants, rouge sang, rose tendre et saumon ; des azalées aux fleurs de neige et de pourpre ; des jacinthes de porcelaine, d'argent, d'or et d'acajou ; de robustes primevères, de candides géraniums ; des résédas parfumés que les grand'mères nommaient des roses d'Egypte ; des sauges aux petites flammes écarlates ; des clivies qui fleuriront héroïquement contre les vitres étoilées de gel ; des asparagus feuillus comme de menus arbres d'Orient ; des helxines dont les milliers de feuilles s'assoupiront tout à coup, mais revivront aussitôt qu'on leur donnera un peu d'eau. (La fée reprit haleine en riant)... Des aspidistras aussi sobres que des plantes du désert ; des haemanthus aux feuilles énormes comme des langues d'avocat ; des araucarias, aussi amoureux que les grands sapins de l'ombre et de la fraîcheur ; des calcéolaires aux petits souliers blancs, jaunes ou rouges ; des cinéraires aux fleurs innombrables ; des coléus au feuillage somptueux ; des souchets, roseaux



des maisons, grands buveurs d'eau. (La fée rit avant de poursuivre son inventaire)... Des fuchsias aux clochettes pendantes et grelottantes qu'aimaient les grand'-mères ; de fragiles gloxinias ; des héliotropes à l'odeur suave ; des arums aux nobles fleurs de nacre ; des verveines au parfum de grandes dames... Nous vivrons au milieu d'elles, nous ne sortirons que pour voir arriver la bonne saison et ses corolles rustiques sur les collines de la Meuse, puisque notre jardin domestique nous réservera une surprise chaque jour. Nous ne serons sans doute pas heureux : la guerre gronde autour de notre pays et saccage nos nuits ; mais nos âmes seront calmes, grâce à l'eau que nous donnerons aux fleurs, au pain que nous donnerons aux pauvres et aux oiseaux. (Elle battit des mains). Comme je vais être tranquille chez vous !

Je songeai à l'embrasser, mais elle devina ma pensée :

— Attendez donc que le moment soit là, M. Masquelier. Je ne suis encore qu'une vieille chrysalide desséchée et cotonneuse ; laissez-moi devenir un papillon. Voulez-vous bien me dire l'heure ? Quatre heures et demie. Merci. Je dois me dépêcher, car vous n'avez pas terminé votre éducation de futur paysan. Quand je vous dirai de fermer les yeux, vous m'obéirez. Vous allez assister à la défeuillaison du commencement de l'automne. Déjà beaucoup d'oiseaux seront partis, car septembre aura chassé

le rossignol de nos bois et la bergeronnette de nos rivières ; l'hirondelle aura quitté nos toits, l'alouette nos champs, et la grive musicienne, nos sorbiers. En revanche, un roitelet vagabond regagnera le parc, et des bécassines et des béguinettes passeront au-dessus des arbres. Puis des linottes, des pinsons et des chardonnerets voyageront sur les vieilles routes de leur destin, et le nordique tarin nous reviendra ; et des grues mélancoliques traverseront le ciel brumeux, suivies des oies au cou longuement tendu et au bec clameux. Puis, en se dépouillant, les arbres marqueront les jours d'octobre : les marronniers, les tilleuls, les sycomores, les peupliers blancs, les noyers, les ormes dévêtus nous auront amenés jusqu'à la Toussaint, jour où le bouleau et le seringa perdent leurs feuilles. L'aubépine et le sureau les imiteront le lendemain, puis l'aulne, le peuplier d'Italie, le lilas. Chaque journée touchera de son souffle desséchant de nouvelles branches : le tremble, le frêne, le néflier ; vingt-quatre heures plus tard, le charme, puis le platane et le châtaignier, puis le chêne et le hêtre, puis le cornouiller et le saule pleureur, et enfin le troène. Je le répète : les ancêtres n'avaient pas besoin d'un calendrier imprimé ; le leur était vivant, visible sur toutes les branches, dans tous les coins des forêts et du ciel. Nous allons nous asseoir. Vous allumerez une cigarette ; je prendrai une pincée de tabac. Vous

subissez votre avant-dernière épreuve. Soyez patient : la neige viendra bientôt, pour vous, coller sa chevelure chenue sur tous les rameaux. Puis...

Elle souriait. Je demandai avec une sorte d'angoisse, je l'avoue :

— Puis, Madame ?...

Elle rit et prit une pincée de tabac :

— Vous m'embrasserez. Mais j'aurai une figure aussi douce que le satin et aussi parfumée qu'une pomme et des yeux aussi frais qu'un ciel fin d'avril. Vous aurez été mon sauveur, M. Masquelier. Vous veniez chercher à l'abbaye de l'Olive une pauvre morte séculaire qui repose peut-être ailleurs dans la paix indulgente de Dieu ; et vous avez découvert dans le château de Mariemont une vénérable et sans doute malicieuse femme qui vous attendait pour recommencer sa vie. Mon très cher et très vieil ami, vous êtes pâle comme un linge. Vous comprendrez bientôt... Ah ! fermez les yeux. Nous n'avons plus le temps de nous asseoir. Voici le commencement de l'automne. Dans les bois d'alentour, on cueille les mûres sauvages dont on fait de délicieuses gelées et les fruits du sureau dont on compose une onctueuse liqueur. Le parc est devenu silencieux, car la fin de l'été a chassé les oiseaux migrants. On entend encore, çà et là, le cri d'une pie ou d'un geai, l'appel mutin d'une mésange ou le sifflement mélancolique d'un rouge-queue, et

aussi le gazouillis bref mais ravissant d'un troglodyte. Des ramiers muets se promènent dans les allées. Mais le domaine se repose déjà, bercé par la chanson des eaux que les passereaux avaient étouffée depuis le printemps. Les paons eux-mêmes, qui ont perdu leurs ailes d'anges, ne font entendre que rarement leur voix fêlée de diables, comme eût dit Olivier de Serres. Le sommeil de l'automne rôde dans l'air et il a même touché un marronnier géant dont le feuillage est tout doré et fragile : la moindre haleine du vent emportera sa parure. Des feuilles volettent et glissent dans les allées. Pourtant le soleil caresse encore le Parc et sa fine lumière s'arrondit sur les sommets des arbres, ruisselle entre leurs troncs, allume l'écorce de satin d'un bouleau, l'aile d'argent d'une pie, le feuillage jauni d'un rameau malade, un rond de gazon, un papillon titubant. Le parfum du foin mouillé ne quitte pas les pelouses où brillent des diamants verts, bleus ou rouges et où s'ouvrent de pâles colchiques. Parfois un long fil argenté se balance entre les arbres qui retiennent sous leurs branches des vapeurs ténues et transparentes. Les fruits de l'aulne sont déjà noirs : les tarins peuvent venir ; de menus glands garnissent les chênes ; les fânes se détachent des hêtres et les sorbes retiennent ici quelques grives. Puisque le Parc se prête à la méditation, nous irons voir d'abord le sobre Mausolée qui, d'ailleurs, est très beau. Nous avons associé

les générations de houilleurs anonymes aux donateurs du domaine. Nous voulons cependant reparler ici, devant leur sépulcre, particulièrement des hommes qui ont créé et donné à la communauté l'oasis de Mariemont. Ils reposent aujourd'hui sous de grands arbres, à l'ombre des saules pleureurs, près d'une corbeille de cornouillers panachés, devant l'étang verdi et la roseraie, déjà fatiguée en cette saison. Ils dorment sous le Signe de la Croix et sous un prie-Dieu, dans la lumière d'une Vierge au manteau bleu. Humilité terrestre, espoir supraterrestre. La chanson d'une eau qui coule, d'une mésange qui chasse, d'insectes qui bourdonnent dans un rayon de soleil berce l'éternel repos des bâtisseurs de Mariemont. Que leur riche terre leur soit légère, que leurs bonnes actions leur soient comptées. Nous voulons commencer l'inventaire des pierres du domaine par ce petit monument pieux et mélancolique. Dirigeons-nous maintenant vers les ruines des vieux châteaux. Elles sont imposantes. De lourds pans de murailles sont toujours debout, ornés des aigrettes des épilobes, et des morceaux de maçonnerie se cachent dans les massifs verts ou fleuris. De menus détails évoquent, à droite et à gauche, la vie ancienne du domaine : la fontaine triangulaire à l'ombre d'un platane, de beaux vases, des colonnes, une porte encadrée de lierre mort, une pompe envahie par un lierre renaissant. Dans le musée lapi-

daire, nous verrons notamment des pierres tombales venant de l'abbaye de l'Olive, la dalle funéraire d'une dame de Chanclos qui souvent vint ici de la Malaise, la demeure des intendants, au trot de sa monture, par l'avenue des Hêtres. Que tout ce monde repose en paix, lui aussi, dans le recueillement de cet automne commençant où les roses se fanent et les hortensias agonisent. Nous songeons encore à cette vieille cloche de La Hestre qui dort aujourd'hui au bord d'une allée et dont le Christ s'efface après deux cent quarante-trois années de sonneries et de pluies. Nous songeons aussi à la table de pierre, qui vient probablement de l'Olive et qui, aujourd'hui, est couverte de fânes. Nous songeons enfin à la grille en fer forgé de La Hestre, si patiemment ouvragée, portant lanterne et couronne, et encadrée de deux petits lions en pierre à la gueule de gargouille, tenant dans leurs griffes des mitres dont l'une porte la sage devise : *Sine Deo nihil*. Voilà, si nous y ajoutons un temple romain, où l'on réunit autrefois les premiers marbres antiques du Musée, voilà l'inventaire des vieilles pierres et des vieilles orfèvreries d'Occident. Cherchons maintenant d'autres sculptures plus proches de nous.

Ne quittons pas la grille de La Hestre sans avoir admiré le vase monolithe de Godefroid De Vreese, au pied fleuri de sauges écarlates : la *Bacchanale*, où se confondent bacchantes, satyres et raisins. En

face du château, au bord du grand étang se dresse la *Source* de Jef Lambeaux : une belle jeune femme à la dure poitrine, — surprise dans une attitude de danse ou de course. Le bloc est orné, d'un côté, d'un couple confidentiel et, de l'autre, d'une bacchante. Descendons vers la Roseraie où nous verrons le *Semeur* de Constantin Meunier. Tête nue et rase, pieds énormes et nus, son mouvement est juste. On a reproché à Meunier la posture théâtrale que tenaient ses personnages, comme s'ils avaient su qu'on les regardait. Son sobre *Semeur* n'est pas une figure littéraire : c'est un homme qui, pensivement, fait sa besogne sans s'occuper des regardants. Descendons vers la cour d'honneur des anciens châteaux. Voici un groupe simple et discret de Victor Rousseau : *Vers la Vie*. Un homme emmène vers l'avenir un enfant qui interroge son guide, et un adolescent déjà très sûr de lui. De l'autre côté se dressent les *Bourgeois de Calais*, d'Auguste Rodin. De pauvres héros dont Jean Froissart nous a raconté l'histoire : « *en leur chemise, à nu chef et à nu pieds, la hart au col* », ils apportèrent les clefs de leur ville qu'ils voulaient sauver au roi d'Angleterre. Ils se nommaient Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire, Jacques de Wissant, Pierre de Wissant... Ils étaient riches et fiers ; ils hésitèrent, discutèrent, se lamentèrent encore en chemin ; mais ils accomplirent leur mission

et Calais fut épargnée. Descendons encore vers les anciennes rampes du château. Voici l'*Abondance* de Jef Lambeaux dans sa corbeille de dahlias que visitent les abeilles, de géraniums et d'agérathums. Autour d'une vache aux mamelles tendues, comme disait Horace, une femme porte un panier de fruits ; une adolescente dresse sa grâce naissante, un chien suit un enfant, un jeune faune hissé sur la vache porte un enfant sur ses épaules, et un adolescent souffle dans une corne la victoire du travail fécond. Il y a encore un autre Jef Lambeaux au bord des étangs où se mirent les cotonéasters garnis de grains de corail ; mais nous parlerons plus tard de ce couple sauvage qu'on nomme le *Triomphe de la Femme*. Il y a enfin la *Fontaine aux Lions* : des lions sages et rieurs dont le grand mérite est de créer autour d'eux une bienfaisante atmosphère de fraîcheur lorsque le Parc brûle sous le chaud soleil d'été. Nous en reparlerons aussi... Voilà donc les monuments occidentaux du domaine. Disons-le : à la réserve des ruines, tout cela est un peu perdu sous les grands arbres. Mais il y a ici d'autres œuvres imposantes qui nous viennent du fin fond de l'Orient. Remontons vers le château. A l'ombre d'un hêtre énorme se dresse un torii japonais en bronze aux pieds finement ouvragés. Là-bas, ces portails s'élevaient, de distance en distance, sur le chemin des temples où, devant un modeste autel de bois blanc, on offrait



des fleurs et du riz à la divinité. Quatre lanternes de pierre encadrent le torii et nous croyons y voir — elle est très effacée — la menue image d'un de ces béliers gigantesques qui, dans les déserts d'Orient, veillent sur une tombe d'empereur. Voici deux autres lanternes et, dans le voisinage d'un cèdre, la grande statue d'Avalokiteçvara, le dieu bon et multiple, aux vingt et une formes. Il a pris aux autres divinités du bouddhisme leur puissance et leur charité. Quand nous aurons vu le Bouddha pensif, entre ses quatre lanternes de bronze, nous découvrirons mieux encore l'esprit de ces dieux depuis le commencement et pour l'éternité dans un pays de tremblements de terre et de raz de marées, de déserts et de montagnes. Les images doivent être hautes et solides. Voyez le visage du Bouddha : il est songeur, pacifique et serein, doux et puissant ; il est absent, il ne regarde rien, il ne voit donc pas le décor qui l'entoure, mais il le protège. Ce fut une étonnante figure cet Illuminé qui se nommait Siddâtha Gautama, qui fut un fils de roi et qui créa, cinq ou six siècles avant Jésus, une religion qui compte un demi-milliard de fidèles. Certains de ceux-ci écrivirent l'histoire du Maître et en voici les traits principaux.

Elle commence comme un conte de fées. En ce temps-là vivaient un roi sage et sa femme. Avertie par les dieux, celle-ci conservait sa pureté pour le jour où elle concevrait un enfant prédestiné. Le

prodige s'accomplit et Siddhâta vint au monde. Le roi eût voulu laisser le trône à son fils, mais, malgré les gardes du palais, les charmes incomparables d'une jeune épouse, la naissance d'un enfant, l'Illuminé quitta sa demeure et sa famille, se dépouilla de ses riches habits, revêtit une robe grossière et gagna les forêts. Il discuta avec des philosophes de toutes sortes et ne découvrit que l'inutilité des discussions. Il priait, jeûnait ; il fut tenté par l'esprit malin. Mais il se purifiait chaque jour et allait ainsi vers le renoncement absolu. Il commença enfin à prêcher la Loi ; des moines le suivirent, se multiplièrent, prêchèrent à leur tour, rallièrent les fidèles qui abandonnaient leurs richesses et leurs familles. Les ascètes étaient parfois reçus avec des injures et des pierres, mais ils finissaient par vaincre les incrédules. En revanche, il y eut des disputes entre les disciples : vanité des mots, orgueil, cupidité. Il y eut même un Judas parmi les apôtres. L'illuminé vint à bout des sophistes et des méchants. Il multiplia les pains, un de ses disciples marchait sur les eaux. Le Bouddha alla dîner chez une courtisane. On croit parfois lire un chapitre d'un Nouveau Testament lointain dont les auteurs auraient insisté sur la splendeur des paysages et des femmes. Le Bouddha s'éteignit à l'âge de quatre-vingt et un ans et une lumière entoura son vieux corps mourant. Etait-il homme ? Etait-il Dieu ? Il ne voulut être

qu'un homme, dit-on ; mais ses disciples en firent un Dieu et racontèrent son histoire qui est colorée, répétons-le, comme un beau conte d'Orient. Elle foisonne donc en fleurs éclatantes, en jeunes femmes merveilleuses, en richesses incalculables, en prodiges magnifiques, en crimes atroces, en épidémies mortelles, en épisodes aussi pittoresques que des récits du moyen âge. Le sage Bouddha fut vraiment bon et sa doctrine excellente. Mais Jésus le Prophète lui est supérieur. Il n'y a pas beaucoup de pauvres dans le bouddhisme, à la réserve des moines ; et les pauvres abondent dans le christianisme. L'histoire du Bouddha se déroule dans les palais, au milieu de riches bijoux et de belles femmes ; on y voit même apparaître de fastueuses courtisanes. L'histoire de Jésus est plus humble, plus populaire. Bossuet exaltait avec raison la bassesse des origines du christianisme. La mère du Bouddha était une reine ; son père nourricier, un roi. La mère du Christ était une humble femme ; son père nourricier, un artisan. Le Christ est vraiment plus proche du cœur des pauvres. Certes, le Bouddha et le Christ — venu cinq ou six siècles après l'Illuminé — ont dirigé les prières des hommes vers le même Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, mais la philosophie du Bouddha fut moins précise que la parole du Christ qui a la simplicité et la limpidité du langage populaire. Les biographes orientaux sont des

poètes singulièrement attachés encore aux affaiblissantes beautés de ce monde. Les évangélistes se dégagèrent de l'attrance de la terre pour ne raconter qu'une vie. Celle-ci semble dépouillée de tout agrément narratif ; l'autre a recours aux artifices littéraires. Voilà encore un signe de l'amour de la pauvreté qui bénit le christianisme. D'ailleurs, le Christ ne devint pas pauvre volontairement : c'était un vrai pauvre et souvent il travailla avec son père le charpentier. Le Bouddha vécut des années dans le luxe des bijoux et des femmes ; il se maria. La vie du Christ fut modeste et austère. Il fut tout aussi humain que le Bouddha et plus pur que lui, donc plus proche de la divinité. La mort de l'Illuminé fut celle d'un sage ; un supplice infamant humilia encore Jésus et abrégea sa vie de Prophète. La mort du Bouddha est orientale, celle de Jésus le rapproche de nous qui sommes plus inquiets que les vieux peuples d'Orient. Quoi qu'il en soit, l'ascète qui naquit autrefois sur une pente de l'Himalaya fut une grande figure de l'humanité et on doit regarder son image avec respect. Son histoire est, avec l'Évangile, la plus belle du monde : c'est une histoire de pitié, de charité, d'humilité, de sagesse. Toutes deux ont dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres ». Des artistes nous ont laissé des effigies affreusement torturées du Christ ; toutes celles du Bouddha sont sereines. Hélas ! le visage

de Jésus est plus vrai — devant la méchanceté des hommes... L'art religieux a créé de bien beaux monuments. Le Bouddha de Mariemont est petit si on le compare aux gigantesques images qu'il a abandonnées dans ses pays, dans des grottes, sur des rochers, aux bords des villes, et si l'on songe aux hautes pagodes de fer qu'on lui a consacrées. Mais notre Bouddha exilé a trouvé ici un décor digne de ses réflexions : il aimait la nature et les grands arbres, le silence des nuits, les aubes vermeilles et les couchants dorés. Les Orientaux ne plaindraient pas trop leur dieu égaré dans ce parc d'Occident.

Nous irons voir à présent l'image assez naïve d'autres exilés qui, heureusement, n'ont rien de religieux. Il y a, à Grenade, dans une cour de l'ancien palais des rois maures, une fontaine d'albâtre portée par douze lions de marbre noir. C'étaient des lions qui avaient parcouru les déserts, respiré les parfums des citronniers et des orangers et qui les retrouvèrent dans les jardins de l'Espagne. Copiés sur ceux de Grenade, les lions de Mariemont, je vous l'ai déjà dit, sont bien sages et même rieurs. D'ailleurs, tous les enfants de la région les connaissent : ils viennent jouer volontiers ici ; ils ne prennent pas au sérieux ces chiens bizarres et les fantaisies de l'eau sont amusantes. Venez. Nous passerons là en allant voir ' le *Triomphe de la Femme* et, en attendant, nous verrons peut-être

quelques gentilles fillettes qui ne songent pas encore à leur triomphe et qui jouent de tout leur cœur avec l'eau du bassin des lions. Mais je vous préviens qu'il fait très frais là-bas. Enfoncez bien votre chapeau sur votre tête chauve. En route.

La fée me tendit sa tabatière. Je pris une pincée de tabac, sentis sur-le-champ se mouiller mes yeux et j'éternuai à me faire sauter le crâne et jaillir la cervelle, comme dit Beaumarchais. Ironiquement, le gardien se penchait sur moi :

— Monsieur, quelqu'un vous attend dans la galerie : M. Witbrood. Il est cinq heures. Vous oubliez votre chapeau,, votre serviette et votre carnet.

Tonnerre ! J'avais dormi près de trois heures ! Le gardien souriait toujours. Qu'allait-il penser des vieux professeurs d'universités en général et notamment du vieux Masquelier ?... Nous ne sommes vraiment plus que des loques humaines. Et l'autre m'attendait en souriant, lui aussi. Witbrood. Il se nommait Witbrood. Avait-on le droit de se nommer Blancpain pendant une guerre ? Cet insupportable personnage bavardait déjà et, par-dessus le marché, son accent bruxellois était infernal. Il m'emmenait ; je le suivis, la tête basse. Je m'étais donc raconté des histoires pendant trois heures ! Une fée ? Moi qui crois en Dieu, j'avais rencontré une fée, et une fée chrétienne de surcroît. Comme on est stupide

quand on rêve. Je m'étais laissé railler toute une après-midi, enseigner des choses que je connaissais aussi bien que mon alphabet, car j'étais venu ici quelques années plus tôt, quatre ou cinq fois, pour y consulter des manuscrits du moyen âge et j'avais parcouru le Parc avec intérêt. L'anthologie latine ? J'y songeais depuis des années, Madame Claudine. Je m'inclinais comme un sot, je lui faisais des questions et même la cour. Ah ! n'en parlons plus. D'ailleurs, cet « imbécile ver de terre » qui se nommait M. Witbrood m'apportait des nouvelles de la guerre, sensationnelles et extravagantes. Dormir ! Je voulais me rendormir dans la voiture. Je repris une pilule antinévralgique avant de m'arrondir dans le cadre de la portière. Je pris place à côté de mon conducteur, lui dis que j'étais fatigué et songeai à lui souhaiter le bonsoir. On s'en allait. Je fermai farouchement les yeux. J'avais été la victime d'un stupide manuscrit et d'un foie stupide. Je ne quitterais jamais plus ma maison. A mon âge, on doit avoir de la pudeur, cacher ses infirmités et son visage de papier mâché... Tonnerre ! L'histoire continuait : le Witbrood parlait à son tour de Claudine ! Je crus que j'allais épuiser les dernières forces de mes vieilles mains autour de sa gorge intarissable ; mais je me vis roulant dans une voiture sans conducteur jusqu'au carrefour — que nous dépassâmes sans incident. Je me fâchai tout de même :

— Claudine ? Qui est cette Claudine, mon cher Monsieur ?

L'autre glissa vers moi un furtif regard de stupéfaction :

— Je vous ai raconté son histoire ce matin, M. le Professeur. C'est cette pauvre orpheline que je dois confier à l'Assistance publique...

Mes yeux foudroyèrent le Blancpain qui ne s'en aperçut pas :

— Y aurait-il dans votre ténébreuse histoire des individus nommés : l'un Goliath ou Tarzan ; l'autre, Atlas.

M. Witbrood se mit à rire. Je tâcherais tout de même de l'étrangler au premier passage à niveau.

— Parfaitement, M. le Professeur. Je vous l'ai dit : ce sont les deux canaris de Mademoiselle Claudine.

Tonnerre ! Des canaris ! Que m'avait-on raconté encore ce matin ? Je devins sévère :

— A-t-elle beaucoup de fleurs dans son appartement ?

L'homme lâcha dangereusement son volant :

— Je vous l'ai dit : des brassées... un camion. Je demandai encore avec angoisse :

— Quel âge a-t-elle ?

M. Witbrood reprit son volant :

— Treize ans. Une bonne écolière, intelligente. Une « sixième », comme elle raconte. Elle étudie



le latin, je crois, et encore une autre drôle de langue. Et jolie et douce. Si j'avais été plus riche... Mais j'ai trois enfants et je ne vends plus que des brouettes de houille puisque les charbonnages ne m'en fournissent plus. C'est vraiment une malédiction...

Un passage à niveau. D'un geste, je fis taire ce brave homme ; je regardai pour la première fois sa figure ronde, sa moustache courte et grise, ses lunettes d'écaille et je dis solennellement :

— M. Witbrood, je n'ai plus mis le pied dans un cabaret depuis un demi-siècle, mais je vous paie un verre de je ne sais quoi, et, avant de repartir, nous allons faire un marché dont dépend la sérénité de mes derniers jours. J'ai recours à votre bon cœur et au bon cœur de M<sup>me</sup> Witbrood, et à celui de vos enfants. Venez prendre un verre...

Le 25 mai 1941.

Nous avons donc quitté la ville, ses cent mille prophètes et ses cent mille stratèges, et nous nous sommes réfugiés sur une colline de la Meuse. L'automne est venu, brumeux et froid, et son souffle a déjà touché les arbres des coteaux où luisent faiblement les maisons de pierre et les rochers. Le fleuve sommeille entre ses berges mornes. Parfois, la nuit, les sirènes et le bourdonnement des avions nous réveillent, mais l'alerte est brève et nous nous rendormons en priant pour les pauvres gens qui

périront avant l'aube. Notre maison est chaude, bien que nous usions plus de bois que de houille ; elle est odorante, car nous venons de cueillir les pommes de notre verger ; elle est musicale puisque les canaris chantent malgré l'obscurité de l'arrière-saison ; elle est colorée : des fleurs s'épanouissent contre toutes nos fenêtres. Nous avons, ma vieille femme et moi, une jeune enfant. Elle est très grande pour son âge et ses deuils l'ont mûrie. C'est déjà une petite femme, timide mais au regard franc. Les yeux bleu sombre, les joues fraîches, les lèvres saines. Elle a ses heures de bon sens, et ses heures de poésie. Elle doit les premières à sa mère ; les autres à son père qui aimait la fantaisie : des canaris, des fleurs, de la musique, et qui mourut de la poitrine à l'âge de trente-cinq ans. La mère est morte aussi de la poitrine... Mais deux médecins nous ont rassurés : les poumons de Claudine sont intacts. Nous recommençons notre vie, ma vieille Marguerite et moi ; et Lise, notre servante, et Poupouche, notre chienne, nous suivraient pendant un siècle jusqu'au bout du monde. Nul bruit ne dérange notre solitude : parfois cependant une sonnerie de cloches ou la sirène d'un bateau grelotte ou gémit dans la vallée ; chaque jour aussi, des mésanges, des rouges-queue, des moineaux gazouillent ou crient au jardin. Quelle douceur de ne plus entendre les grondements de la ville et de respirer l'air frais de nos coteaux !

Claudine nous quitte chaque matin : elle poursuit ses études dans un lycée, et elle ne nous revient que l'après-midi. Je ne la fatigue pas trop en cette année affameuse ; pourtant nous préparons tous deux notre anthologie latine et nous avons déjà commenté de bien beaux textes. Claudine m'apportait la prononciation italienne ; je l'ai adoptée tout de suite pour ne pas dérouter l'enfant. Elle connaît déjà par cœur des passages des *Géorgiques* :

*Quid dicam, jacto qui semine comminus  
arva*

*Insequitur, cumulosque ruit male pinguis  
harenae,*

*Deinde satis fluvium inducit rivosque  
sequentes?...*

Et, mot à mot, nous avons trouvé une traduction simple et souple : « *Que dirai-je de celui qui, après avoir semé, poursuit aussitôt le travail de son champ, écrase les mottes de terre maigre, et fait passer dans ses semis une eau courante et de dociles ruisseaux?...* »

Nous ne cherchons pas une version élégante, mais approchante : nous laissons toute la beauté du texte à Virgile. Nous écartons de notre choix les morceaux où fourmillent les dieux et les héros païens, nous réservons notre cahier aux mots de tous les jours, aux descriptions lumineuses, aux anecdotes charitables ou amusantes, aux fables malicieuses. Je

laisse sans regret aux professeurs du lycée leurs vieilles statues historiques, car il me semble que je rajeunis des textes effacés, jaunis, perdus dans la dangereuse apothéose des hommes illustres. L'enfant et moi nous nous rafraîchissons ainsi aux sources éternelles de la nature et de la poésie, et au souffle même de Dieu. Nous méditons aussi le livre apostolique d'Olivier de Serres (Les Français viennent de s'aviser enfin, officiellement, d'en faire un livre national). Claudine veut être une fermière, comme me l'avait dit M. Witbrood dans mon demi-sommeil. Nous avons d'ailleurs commencé pratiquement notre apprentissage : six poules nous donnent quelques œufs qui valent leur poids d'or ; car on ne trouve pas grand'chose pour nourrir la volaille et les moineaux sont toujours dans le poulailler. Nous avons aussi une chèvre qui nous donne un peu de lait. Mais, malgré notre science et notre zèle, nous ne ferons fortune qu'après la guerre. Cependant nous sommes optimistes ; il n'y a que le premier pas qui coûte : nous serons un jour des agronomes distingués. Je fume beaucoup moins : j'achète des traités de culture et d'élevage que j'étudie et je relis Columelle. Si ce n'était pas la guerre, je serais heureux comme un adolescent qui entre avec décision dans la vie, car j'ai découvert enfin, après un long égarement (hélas ! jeunesse est forte à passer), j'ai découvert ma vocation.

Je veux être un paysan sage, borner mon horizon aux molles collines de mon canton natal. Je portais en moi depuis toujours le fameux rêve de Mariemont. D'ailleurs, mes bonnes intentions ont déjà leur récompense. Notre Claudine est tout tendresse. Quand je songe à mes cours, qui furent pour moi comme un long enivrement, elle le devine et m'embrasse, et quand Marguerite parle de sa vieillesse, notre fille loue l'active santé et la bonne humeur de ma femme qu'elle embrasse aussi. Durant toutes ces vacances, elles ont cuit des confitures et moulu des légumes, et notre lycéenne a calligraphié la centaine d'étiquettes des pots. Il me semble parfois que j'ai encore vingt ans, et ma femme rajeunit visiblement. Lise sourit de notre triple enfance, mais elle gêne Claudine en cachette et je devrai me fâcher un jour. Quant à notre chienne, c'est une ingrate : elle néglige ses anciens maîtres pour vivre sur les genoux ou entre les pieds de notre fée. Il faudrait bien aussi qu'on mît ordre à cela. Hélas ! je suis vraiment trop fatigué pour lutter contre Lise et contre la chienne : elles ont toutes deux l'oreille dure et peu d'entendement. Je me lève assez tôt pour préparer mes travaux de précepteur et j'ai bien chaud entre les rayons incurvés sous le poids des livres. Après ma sieste, je gagne le jardin où je taille la haie de troène, arrache de mauvaises herbes, recueille des graines de fleurs. J'ai les doigts jaunis

par les plantes et meurtris par le sécateur. Je n'ose bêcher : j'aurais dû venir ici quarante ans plus tôt ; je me contente de diriger les travaux de Sébastien, un homme de la vallée, et je lui ai appris à respecter les taupes et les moineaux. Il a souri dans sa barbe, naturellement, mais cela m'est de peu d'importance ; et puis, mes ordres ne sont pas de paille, je vous le garantis. Je me plais dans mon courtil. Malheureusement, l'air vif de la Meuse ouvre l'appétit et nous n'avons pas grand'chose à manger. Je dévore parfois une prune ou une poire dans la gloriette pour étourdir ma faim. Hier, un de nos voisins, un célèbre coureur cycliste, paraît-il, nous a offert une livre de foie de veau véritable — où l'avait-il trouvée ? — pour cent francs. Nous nous en sommes passés : l'avant-veille, nous avons acheté des souliers à Claudine. Que la Paix luise bientôt sur ma maison et sur le monde. Quand je suis fatigué, je rentre dans mon bureau et j'ouvre un livre. J'ai relu hier les cent premières pages du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet. Il y a là mille noms justement ignorés de la foule, mille noms d'hommes qui ont cru qu'ils étaient, chacun, le centre de leur siècle. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Du luxe, de la débauche, du sang, de la casuistique, de l'orgueil pour tout dire. On lui a sacrifié des centaines de millions de victimes et il n'en reste rien, à la réserve de quelques ruines

branlantes de villes dont on ignore parfois le nom. Rien ne compte ici-bas, sauf une conscience honnête, charitable et tranquille. Je ne cherche pas le plus grand homme dans l'histoire, mais le meilleur homme ; et l'histoire a oublié d'en parler. L'histoire est une courtisane éhontée. Si je n'étais pas un vieillard faible d'esprit et de corps, je la récrierais du commencement jusqu'ici. Aux vacances prochaines, Claudine et moi nous irons à Mariemont, nous visiterons le musée, nous admirerons ce qu'ont fait les artistes et les artisans du passé et nous recréerons ainsi la vraie, l'unique histoire du monde : celle du Travail. Je relis donc Bossuet. Je vous le demande à tous : qui était Phraorte ? Personne ne répond. Zéro. Qui était Hérodote ? On le connaît. Qui était Séleucus ? Personne ne répond. Zéro. Phidias ? On le connaît. Qui était Sidétès ?... Zéro. Archimède ? C'est ce grand géomètre qui fut brusquement dérangé par la guerre qu'il avait oubliée et qui l'assassina en plein travail. Voilà l'histoire du monde : un rare Solon, Hérodote, Phidias, Archimède, et les millions d'ouvriers anonymes qui donnèrent saintement du pain, des maisons, des vêtements à tous les hommes. Nous la retrouverons cet hiver dans les salles du château de Mariemont, et ainsi notre enfant comprendra que la vraie vie est faite de vaillance, de sagesse, d'humilité, de charité, de soumission à la volonté de Dieu, la grande Force qui or-

donne le cours des astres gigantesques et de notre microscopique destin. Qu'un jour notre Claudine enseigne, à son tour, à ses enfants et à ses petits-enfants cette vaillance et cette sagesse, dans la paix des champs et la presse des récoltes. Que de notre Claudine et de ses enfants naissent des laboureurs, des maîtres d'école et des poètes, et des femmes qui seront les reines et les saintes de leurs maisons ; que leurs maisonnées se multiplient sur toute la surface de notre pays régénéré et lui donnent leur vaillance et leur sagesse, et qu'il en soit ainsi durant des siècles. Mon Dieu, si vous vouliez faire luire tout de suite la Paix sur ma maison et sur le monde et me laisser vivre une dizaine d'années encore, je serais votre plus reconnaissant serviteur.

Le 20 septembre 1941.

Nous avons un automne magnifique malgré la malédiction qui oppresse le continent. Entre les brumes du matin et du crépuscule, le soleil chauffe le jardin où je passe mes après-midi parmi nos fleurs. Une poignée de moineaux malicieux me tiennent fidèle compagnie. Nous ne pourrons leur donner du pain cet hiver, mais nous partagerons tous ensemble nos pommes de terre ; et, ce matin, j'ai aperçu un rouge-gorge sur un houx. Lise, qui est vraiment sorcière, m'a acheté chez le marchand de tabac quelques boîtes de pâtée pour des oiseaux in-



sectivores : je sauverai notre rouge-gorge, nos mésanges et nos merles. Nos petits parterres sont encore très vivants : nous avons de blancs pavots d'Islande, des colchiques blancs, des asters blancs qui grelottent sous l'assaut des abeilles, des soleils d'or au cœur brun, des roses qui, avant de mourir, exhalent un parfum exquis auquel se mêle la fine odeur des armoises. De temps en temps, comme un enfant, je déguste une fraise ou même un fruit d'if, et je me suis amusé tantôt à battre avec un bambou un pan de feuillage de notre cèdre pour en faire sortir une nuée de pollen. Quand notre Claudine m'accompagne, elle oublie parfois ses deuils. Sa bouche ne rit jamais ; en revanche, ses yeux et même ses cils rient. Elle est ravissante et elle se porte bien malgré nos pauvres repas. Hier, mon voisin le coureur cycliste m'a offert un kilo de lard authentique pour deux cents francs. Le morceau était tentant, car il était sec et dur : j'aurais pu facilement assommer ce marchand d'un seul coup de lard. Mais ma femme venait d'acheter de la laine pour en faire une blouse à notre Claudine et nous avons envoyé le coureur chez un autre voisin qui a gagné à la loterie. En revanche, nous ne manquerons pas de légumes : chaque jour, je soigne mes carrés de poireaux, de carottes, de navets, de céleris, de mâches, d'endives, de cerfeuil. C'est ainsi que je me lave souvent les mains et que Lise me gronde : elle me dit que bientôt

nous n'aurons plus de savon. Pourtant, je ne puis feuilleter mes travaux sacrés de précepteur avec des doigts souillés d'engrais. Or nous étudions Columelle, Claudine et moi. Notre anthologie avance et notre vocabulaire s'enrichit chaque jour de mots pacifiques et féconds. Je taille dans l'ouvrage du vieil agronome. Vous souvenez-vous de l'éloge de la mère de famille : avant-propos du livre XII ? « *Haec in Œconomico Xenophon, et deinde Cicero... Xénophon dans l'Économique, et ensuite Cicéron...* » Vous rappelez-vous le portrait du bon métayer : livre XI ? « *Hoc igitur custodire oportet villicum... Il faut donc que le métayer veille...* » Et le portrait des meilleurs bœufs : livre VI ? « *Parandi sunt boves novelli... On doit acheter des bœufs jeunes...* » Et l'éloge du chien : livre VII ? « *Nunc, ut exordio priore sum pollicitus... Maintenant, comme je l'ai promis dans le livre précédent...* » Et la meilleure façon de conserver les laitues : livre XII ? « *Gaules lactucae ab imo depurgatos eatenus, qua tenera folia videbuntur, in alveo salire oportet... Il faut saler dans un vase des tiges de laitues bien nettoyées depuis le pied jusqu'aux feuilles tendres...* » Voilà comment j'enseigne le latin à Claudine. J'ai banni Alcibiade, Thrasybule, Lysandre et toutes les autres statues creuses de la fausse histoire du monde. J'enseigne à la fois le

latin, la science et la bonté. Qu'en pensez-vous, mon vénéré maître Gantrelle qui, lorsque vous aviez l'âge que j'ai aujourd'hui, encouragiez juvénilement mes premiers et timides travaux ? Nous traduisons aussi, Claudine et moi, des fables de Phèdre, des anecdotes de Cicéron et de Pline le Jeune, des morceaux vermeils d'Horace, mais je veux surtout en ce moment que Claudine aime la nature et la maison. Ma tâche est d'ailleurs facile, car notre enfant est intelligente et sensible, et ma vieille Marguerite s'intéresse à mes cours : elle me prie de temps en temps de lui rappeler une règle grammaticale. Poupouche elle-même semble nous écouter d'une oreille et nous regarder d'un œil. En revanche, je ne ferai jamais rien de Lise qui dit que nous avons toujours l'air de confesser de vieilles femmes. Malgré la sottise de notre servante, je serais le plus heureux des hommes si la Paix luisait enfin sur ma maison et sur le monde. J'ai raconté à Claudine mon rêve de Mariemont : elle a pleuré et nous a embrassés. Nous avons décidé de nous rendre là-bas, notre enfant et moi, pour y assister à la chute fastueuse des feuilles. Notre providence, la sotte Lise, a découvert un autre marchand de houille qui nous emmènera dans son auto jusqu'à Morlanwelz. Mais celui-ci se nomme modestement M. Lespadois. J'ai d'ailleurs pardonné à notre ancien voisin M. Witbrood son nom indécent. Je guette donc l'effeuillaison autom-

nale. Nous n'avons pas encore rouvert le piano : nous portons le deuil de tous les tués de l'Europe — et l'on tue encore au moment où j'écris ces lignes. Je voudrais avoir des millions de mains d'enfant pour prier Dieu d'arrêter les combats...

Le 5 octobre 1941.

Notre petite fée de Mariemont profite. Il est vrai qu'elle dévore. Avant cette guerre, nous l'aurions regardée manger en nous faisant des clins d'œil ; aujourd'hui, son appétit nous épouvante, ma femme, notre servante et moi. Nous lui laissons notre ration de lait de vieillards et les œufs que nous donne de temps en temps une couple de poules naines. Hier, le cycliste nous a vendu, pour deux cents francs, un kilo de vrai beurre de vache. J'ai mal agi envers la communauté, je le sais, mais ma femme m'avait dit que Claudine, qui se développe, avait besoin de « forces », et, avec toutes les hontes du monde, j'ai payé le marchand sans le regarder. Notre servante voulait élever des lapins, mais j'en ai vu chez un voisin, et je ne puis me résoudre de devoir tuer un jour ces délicieuses petites bêtes : nous observerons stoïquement le rude carême de la guerre. Mes souliers sont fatigués, déclarait Lise avec aigreur une fois par semaine. Ce matin, je l'ai priée gravement de m'acheter de légers sabots qui affermiront mes allées et venues de jardinier, et de me tailler des

pantoufles dans un tapis usé. Le cycliste nous a offert aussi de la houille véritable à un franc le kilo ; mais nous brûlons les bûches de nos vieux arbres devenus stériles que Sébastien, l'homme à toutes mains de la vallée, a amoncelées dans le hangar. D'ailleurs, le soir, quand toutes les portes sont fermées, ces feux de bois chauffent raisonnablement et ils sont délicieux : odorants, capricieusement lumineux, bourdonnants comme des ruches. A la veillée, nous parlons souvent de Mariemont : le Parc nous a ensorcelés. J'ai demandé des photographies des arbres, des ruines et des statues au Conservateur et je dois les commenter, pendant que les trente doigts féminins tricotent : je raconte, une fois encore, l'histoire des vieux châteaux, décris un nid de roitelet, reparle de saint François d'Assise. Nous attendons toujours l'effeuillage pour nous ruer dans la voiture de M. Lespadois et rouler vers Morlanwelz. Cependant, entre les statues de fer-blanc ou d'argile du lycée, notre douce anthologie avance. J'ai taillé dans Pline le Jeune et le Méconnu. Quoique romain, il aimait ses esclaves ; quoique païen, il avait pitié des chrétiens persécutés ; quoique jurisconsulte, il estimait que l'honnêteté passe la loi. Notre choix est copieux : la description d'un jardin, les pieux mensonges d'Arria cachant à son époux malade la mort de leur fils ; le legs de Sabine, la maladie de l'affranchi Zosime ; la mort de la

femme de Macrinus, la source de Clitumne, les droits des esclaves (lettre à Paternus), la crue du Tibre, le lac Vadimon. L'année prochaine, je reprendrai vingt autres pages chez cet écrivain négligé qui fut un grand honnête homme. Que reposent pour l'éternité dans leurs sépulcres nivelés les Iphicrate, les Chabrias, les Eumène ! Louons la terre et ses fruits, le travail et la charité. Nous étudierons plus tard dans le grave et amer Tacite l'extravagante histoire de l'humanité — dont la pourpre n'est que du sang —, lorsque notre petite fée sera une femme et qu'elle aura mis au monde des fils qui deviendront des laboureurs et des sages. Alors, nous découvrirons aussi, courageusement, les méchants côtés des orateurs et des philosophes, grands artistes et hommes médiocres, cherchant l'argent et la gloire par leurs discours mensongers et leur vie courtisane. On ne doit plus tromper la jeunesse des écoles : on doit confronter les écrits et les gestes des célébrités anciennes et c'est de cette confrontation que naîtra un esprit nouveau, une génération nouvelle d'adolescents simples, vaillants qui épongeront le sang de notre continent, reconstruiront ses cités rasées et retourneront ses champs semés de mitraille. Qu'on m'entende bien : je ne désire pas qu'on m'appelle un jour Masquelier le Philosophe ; je ne suis plus qu'un père qui s'occupe uniquement de son enfant et de ses futurs petits-enfants. Que peut-on attendre

encore des hommes mûrs d'aujourd'hui ? Ils sont irrémédiablement fatigués par deux guerres ; seuls les adolescents pourront se remettre à la tâche avec entrain. Je dirige donc la tâche de mon enfant. Ma femme lui a déjà enseigné la fabrication de toutes sortes de conserves : céleris, cerfeuil, tomates. De mon côté, je lui enseigne l'art du jardinage — que j'ai étudié la veille, et Lise, qui a du génie, lui a appris à faire un excellent fromage de chèvre. Si ma femme, notre servante et moi vivons jusqu'à l'âge de cent ans, nous rénoverons l'esprit de notre canton, je vous le garantis. Je m'aperçois que je suis de bonne humeur et j'en ai du remords, car on tue sans fin et sans cesse ; on tue sur la terre, dans les airs et sur les eaux. Mon Dieu, pardonnez-moi mes rares instants de contentement : je ne suis plus qu'un vieil égoïste dont les jours sont comptés et qui voudrait les vivre sereinement pour Vous remercier de tout son cœur de la bonté dont Vous l'avez comblé depuis trois quarts de siècle.

Le 10 octobre 1941.

J'aurais voulu retarder notre voyage d'une dizaine de jours et atteindre ainsi l'époque de l'effeuillage, mais notre voisin fixa la date du départ. En outre, nous ne pourrions rester qu'une couple d'heures dans le Parc. Pourtant je ne voulus pas prolonger l'attente muette mais fébrile de Claudine. Un matin,

nous nous blottîmes donc dans la voiture de M. Lespadois (un brave homme un peu raide : il a sûrement avalé un échalas) qui étendit ses longues jambes sous son volant et nous mena d'une traite, sans souffler mot, jusqu'à la grille de Mariemont. Je n'ai rien vu, naturellement, de la route que nous avons suivie : comment peut-on regarder un paysage à travers la vitre d'une auto qui enfonce villes et campagnes ? Je me taisais. Je songeais aux fournées d'étudiantes — elles ont plus d'esprit que les jeunes gens — qui m'avaient surnommé l'Ours gris et aux fournées suivantes pour qui je fus l'Ours blanc. Les pauvres enfants ! Si elles avaient su que mon ourserie était de la timidité ! Je m'étais fait une réputation d'homme terrible : je grondais les textes de Tacite, je prenais une allure de dogue pour citer Cicéron, et, quand je me sentais faiblir devant un fragment de Virgile ou d'Horace, je sautais sauvagement sur Martial. Je me souviens qu'un jour je m'étais attardé sur une petite pièce de Catulle : aux visages étonnés de mes élèves, je compris que j'étais sur le point de livrer le secret de mon ourserie et je me raccrochai brusquement à Perse. L'Ours gris, l'Ours blanc ! Les innocentes !... Claudine avait glissé son menu bras sous mon vieux bras et ses yeux brillaient de contentement. Elle me regardait de temps en temps en souriant, puis s'intéressait au paysage que nous percions à grande allure. J'étais fier comme un jeune



homme pauvre à qui une adolescente riche veut bien tenir compagnie. Nous arrivâmes à Mariemont. A pas comptés, bras dessus bras dessous, nous franchîmes la grille du Domaine. Je redressai, autant que je le pus, mon dos arrondi, j'allumai gaillardement ma cigarette et je déclarai :

— Mon enfant, puisque, lors de mon précédent voyage, je vous ai laissée parler durant trois heures, je vais, cette fois, en parcourant les allées, essayer de vous décrire moi-même la beauté automnale du Parc. Comme vous disiez, je tousse pour m'éclaircir la voix — excusez-moi — et je commence :

Ce n'est pas encore le véritable et splendide automne, mais la saison a déjà touché, çà et là, de son doigt rouilleux, les feuillages des arbres, les fleurs et les fougères. Le bégonia est devenu le roi des corbeilles ; écarlate, neige, carmin, rose, saumon, sang, feu, cramoisi, orange, ses nuances inaltérables luisent à cette entrée du Parc comme des porcelaines qu'allumerait une flamme secrète. D'une allée à l'autre, on aperçoit le travail sournois de la fatigue et du froid : les larges feuilles des paulownias sont dorées, l'immense dôme des chênes rouvres est oxydé ; les tulipiers laissent tomber leur parure beige et fauve ; le sommet des tilleuls est panaché ; les châtaigniers sont déjà nus, les copaliers sont couverts d'or, de rose, de vin, de verts dégradés et tout cela compose un vrai bouquet de feu. Le vert du hêtre

pâlit, le chêne rouge se dépouille, l'arbre aux quarante écus est chargé de lamelles d'or, le catalpa n'a gardé que quelques feuilles agonisantes, et celles du peuplier blanc gisent sur le sol, toutes grises. Les charmes, les hêtres et les sycomores semblent défier la saison, et le feuillage finement découpé d'un noyer noir est intact ; mais le bord des feuilles de la cladraste est doré et le pavie rouge est orné de larges taches vineuses. Les mélèzes sont chargés de fruits ; les ifs, avec leurs petites perles rouges et sucrées, ressemblent à des arbres de Noël ; les houx sont garnis de grains de corail ; le velours des cèdres nains n'a jamais été aussi soyeux ; un groupe d'épicéas ressemble à un morceau de forêt fraîchement transplanté dans le parc ; l'image des sapins est immuable ; les cèdres géants sont couverts de cônes pâles. La saison est descendue sur les azalées qui rougissent et se dévêtent, et la bordure de pétasites qui longe le grand étang agonise. En revanche, les bourgeons des rhododendrons grossissent, le wégélia fleurit encore dans son feuillage panaché ; les symphorines s'arrondissent sous leurs pois de neige et les hydrangéas ont gardé leurs fines couleurs. Les troncs des arbres ont des tons mauves ; la fumée bleue d'un feu de mauvaise herbe monte tout droit vers le ciel où passe une pie silencieuse ; sous un rayon de soleil, les étangs ont l'éclat de l'argent. Des pinsons muets fouillent la dépouille multicolore dont sont jonchées

les allées rouges ou ardoisées. Un troglodyte se glisse en cachette dans un fagot. Mais des mésanges bavardent joyeusement : elles sont devenues les reines du Parc et seul le ramage des merles couvre parfois le gazouillis des lutins d'azur et d'or. Le sol est parsemé de fânes et de marrons. La roseraie se meurt, mais ses dernières corolles ont un parfum exquis qu'on respire avidement dans l'odeur envahissante des feuilles mortes. Les tondeuses ont éteint les colchiques des pelouses, mais d'humbles pâquerettes les ont remplacés et elles sont bien jolies en cette fin de saison où les jacinthes bleues et les myosotis leur ont laissé toute la place. Le parc est tout à coup silencieux ; pourtant des vols saccadés traversent les allées : gris (ce sont des rouges-queues), bleus et jaunes (des mésanges), tachetés d'argent (des pinsons). Rapprochons-nous des abords aérés et aristocratiques du château sur lesquels veille le Conservateur. Une bande de mésanges couvrent joyeusement les vingt bras d'un dieu japonais, s'enfoncent dans les buis, bondissent sur la bordure des toits, jouent, gazouillent, crient, et parfois un merle sort d'un rhododendron où il a son nid. Dans quinze jours, l'automne roux et splendide envahira le domaine voilé de brumes matinales et vespérales. Il y aura des diamants sur les feuilles persistantes, des rubis de feu et d'éclatantes émeraudes sur les pelouses. Bientôt des ors nouveaux, des cuivres, des

vermillons, des ocres, des pailles, des ambres orneront les arbres. On croira voir le parc à travers des verres de couleur. Puis les dernières parures mordues par le premier gel couvriront les chemins et les massifs nus où l'on apercevra enfin les nids vides. De rares feuilles, pareilles à des taches de soleil mourant dans les fantaisies d'un lent crépuscule, résisteront encore, çà et là, avec des pétilllements d'or ou de sang. Alors, le vent sauvage pourra venir, courbant toute une nuit les têtes des arbres, tordant leurs bras, faisant grésiller les sapins, les épicéas, les ifs, les thuyas et les cèdres, cornant, hurlant, gémissant, craquant, se balançant sur les rameaux flexibles, arrachant une branche, s'apaisant vers l'aube et permettant enfin au soleil de se regarder dans les étangs que l'ombre n'avait pas quittés depuis le printemps ; et la clarté refoulée se ruera sur tout le domaine.

Voici, détachée de ses ailes, une graine d'érable grosse comme une muscade d'escamoteur. Elle deviendra, si la nature et les hommes sont cléments, un géant qui vivra deux cents ans. N'oublions pas qu'il y a dans le pays des tilleuls qui ont vu passer Charles-Quint et ses armées ; des chênes qui remontent peut-être au temps des Croisades ; des hêtres au pied desquels bivaquèrent les troupes de Bonaparte ; des châtaigniers et des ormes qui furent plantés au XIII<sup>e</sup> siècle. Toute notre histoire nationale

déferle, gémit et fume autour de leurs troncs impassibles. Ils ont vu se multiplier de fragiles chaumières de bois et de torchis et s'élever les solides poèmes de pierre des églises. Ils ont entendu l'appel angoissé des cloches et le rugissement des batailles. Ils virent brûler Dinant et Liège au temps du Téméraire, et fleurir les abbayes d'où sortirent de précieux manuscrits et de fines images. Puis ce furent les cruelles luttes religieuses dont les bûchers venaient des arbres innocents. Les Espagnols et les Français arrivèrent ensuite... On se disputait notre sol, ses richesses et ses jeunes gens entre des témoins muets qui, s'ils pouvaient parler, nous raconteraient toutes les horreurs inévitables de l'histoire. Ils n'échappèrent pas tous aux rafales de la guerre, et, malgré eux, on en fit des complices des hommes : crosses de fusils, affûts de canons. Ils auraient pu périr dans les bois bombardés et incendiés, mais leurs graines germaient dans les cendres et la mitraille, et une nouvelle forêt se dressait bientôt sur la lande noircie. Ils obéissaient ainsi à leur destin : la Vie, comme les hommes couverts de deuils, de blessures et d'humiliations. Ils ont d'ailleurs connu des heures sereines : les rondes joyeuses des enfants et des adolescents, les danses mesurées et capiteuses des frairies, les bûchers rivaux des Brandons. Leurs fruits ont vaincu les famines surnoisées ; leurs branches mortes, les hivers cruels. Après la bête, l'arbre est le plus beau don que Dieu

fit aux hommes, mais seuls les gens des déserts de sable ou de glace peuvent dire leur miraculeuse surprise devant un maigre sapin ou un chétif buisson rencontré sur la route poudreuse. Car Dieu avait comblé la Gaule, vaste forêt odorante et bruisante, et les fils des superbes géants d'autrefois se dressent encore sur tout le pays grâce aux menues muscades des érables, aux menues fânes, aux menus glands qu'ils ont projetés autour d'eux, chaque année, un confiant jour d'automne pareil à celui-ci, bien que les nids fussent vides et les oiseaux muets...

Voilà, à quelques tournures près, ce que je disais à Claudine qui me questionnait à chaque pas que nous faisons. Mais M. Lespadois vint interrompre mon discours et nous dûmes regagner sa voiture sans nous retourner. Pourtant le charme de Mariemont nous accompagna jusque chez nous. L'enfant m'interrogeait encore, elle avait vu cent choses que je n'avais pas devinées. C'était vraiment une petite fée des bois et des champs : mon rêve ne m'avait pas trompé.

Le 22 octobre 1941.

Le froid est venu et la guerre dure. Vers dix heures du soir, les avions anglais traversent les ténèbres et nous prions pour l'âme des tués avant de nous endormir. Dernièrement, il y eut dans une ville d'aval une scène poignante. Quelqu'un annonça qu'il

y avait un armistice. D'où sortit la fausse nouvelle ? On l'ignore. Mais la ville fut aussitôt délirante de joie : on courait dans les rues, on criait, on chantait, on dansait. Malheureusement cela ne dura qu'une heure. Des Belges ont ri de la fête du faux armistice : elle m'a mouillé les yeux. On avait, durant une heure, oublié ses deuils, ses rancunes, ses misères et découvert à tout venant ce qu'on avait au fond du cœur : la faim de la paix ! Ce fut un moment de sincérité qui passa furtivement sur la région ; il eût pu toucher toutes les cités du pays, toutes ses campagnes : la même joie éclatante les eût enivrées, toutes ensemble. Car tous nous avons faim de la paix et nous avons froid devant nos maigres feux et sous nos lampes bleuies. Je ne mets plus le pied au jardin que pour soigner nos poules et nos petits oiseaux. Gens et bêtes, nous partagerons notre quart de pain et nos légumes jusqu'à la fin de nos jours ou de la guerre. Le coureur cycliste m'avait offert un scandaleux kilo de graisse de véritable bœuf pour cent quatre-vingts francs : je l'avais refusé, mais je crois que Lise l'a acheté, car nos pommes de terre ont un goût exquis depuis quelques jours. Je n'ai pas le courage de gronder notre servante. On s'avilit un peu plus chaque jour parmi les prix des vivres et les gens qui n'ont ni pain ni houille une ou deux semaines par mois. L'autre soir, nous avons tout de même fait un festin qui parfuma la maison de la

cave au grenier : des moules ! L'eau m'en vint à la bouche toute l'après-midi. La nuit, je craignais des névralgies d'estomac, mais elles m'épargnèrent : je me porte mieux depuis que je dois veiller sur Claudine. Je lis — parfois des doigts — pour essayer d'oublier la grande misère de l'homme, et je travaille à mon anthologie. Aujourd'hui, j'ai taillé dans Pline l'Ancien. L'histoire de la panthère : « *Æque memorandum et de panthera tradit Demetrius physicus... ut facile appareret gratiam referre, et nihil in vicem imputare : quod etiam in homine rarum est... Démétrius le naturaliste rapporte un trait non moins mémorable d'une panthère... et l'on voyait facilement qu'elle témoignait sa reconnaissance sans mettre en compte son propre bienfait ; ce qui est rare, même chez l'homme... »*

Le chant du rossignol : « *Lusciniis diebus ac noctibus continuis quindecim... Le rossignol, pendant quinze jours et quinze nuits consécutives... »*

Le corbeau du cordonnier : « *Reddatur et corvis sua gratia... Rendons aussi justice aux corbeaux... »*

Le portrait de l'araignée : « *Orditur telas... elle ourdit ses toiles... »*

La cueillette du gui : « *Non est omittenda in ea re et Galliarum admiratio... Il ne faut pas oublier à propos du gui l'admiration que les Gaulois ont pour cette plante... »*

J'ai même glissé entre mes feuillets les honteux bijoux de l'impératrice : « *Lolliam Pauli-*



*nam, quae fuit Caii principis matrona... J'ai vu Lollia Paulina, qui fut la femme de l'empereur Caligula...* » Claudine est vraiment une bonne élève. Elle ne répond pas tout de suite à ma question ; son front se plisse légèrement, ses paupières s'abaissent, puis la réponse vient, nette et complète. L'enfant ne compte jamais sur mon aide : je suis très content d'elle.

Le soir, quand nos travaux sont terminés, je parle des manuscrits du Moyen Age que j'ai consultés autrefois à Mariemont. Je raconte l'histoire de Gillion de Trazegnies et de ses deux femmes qui prirent le voile et moururent à l'abbaye de l'Olive où il y avait une version italienne des aventures du chevalier bigame. Je raconte aussi la légende de Geneviève de Brabant d'après le texte latin écrit en 1472 par Matthias Emmich, moine du couvent de Boppard sur le Rhin, ou bien le roman du Renard d'après les vers latins de Schopper. Mes récits amusent ma vieille Marguerite, passionnent Claudine, et Lise qui semblait pourtant ne s'intéresser qu'à sa secrète graisse de bœuf. Nous sommes si tranquilles devant notre unique feu de bûches. Poupouche ronfle sur mes genoux ; les canaris Goliath et Atlas dorment dans leurs cages voilées. Notre enfant est heureuse jusqu'au passage des avions qui la fait blêmir... Mon Dieu, nous avons faim de la paix...

Le 25 octobre 1941.

J'aurais voulu montrer à Claudine le Parc de Mariemont sous la neige, mais je n'aurai pas le courage de passer la grille du Domaine cet hiver. Nous devrions emporter quelques kilos de graines et de viande, et nos mains sont vides. La détresse des oiseaux sera grande : les pinsons mangeront des faînes et des fruits d'aulne ; mais les mésanges, les rouges-gorges, les rouges-queues, les troglodytes ne trouveront plus rien : ils seront séparés de la terre aussi longtemps que la neige la couvrira. Or, parfois, je sens venir celle-ci sur l'aile du vent du nord ou de l'est et les moineaux de notre jardin semblent deviner son arrivée prochaine : ils ne s'éloignent plus, ils s'assemblent sur le toit de notre véranda, ils ont tous fait leurs nids sous nos gouttières. Heureusement, ils ne sont qu'une douzaine. Des merles, des troglodytes, un rouge-gorge s'attardent aussi dans nos arbres ou nos massifs. Ils ont choisi leur quartier d'hiver. Que saint François d'Assise les bénisse et que sa bénédiction s'étende jusqu'à nous... L'hiver à Mariemont. Je ferme les yeux. La neige couvre les toits, les ruines, les statues, les allées, les étangs, fait plier les cèdres, les thuyas, les ifs, les rhododendrons, incruste les sapins et les houx, s'accroche aux branches nues, s'arrondit sur les pelouses. Du blanc, du noir, parfois un trait de vert foncé ou d'ocre. Du silence, du blanc encore, mais caressé par les lueurs changeantes des lointaines étoiles. Plus

rien ne bouge, tout est figé : ciel et terre. Dès l'aube, on revoit les mêmes herbes, les mêmes tiges, les mêmes branches, les mêmes rondeurs, les mêmes pyramides blanches. De temps en temps, un coup de vent fait frissonner les allées immaculées et emporte la soie vagabonde des buissons. Des lustres de cristal, des fourrures opulentes, de menues aigrettes de diamants, d'épais bouquets de lis renvoient d'aveuglantes clartés. Tout a l'air doux, et tout mord. Parfois une branche remue, déchire ses ornements et redevient noire, ou bien la parure d'un cèdre s'affaisse, tombe et le velours nu de l'arbre se relève. Tout est solennel, indiciblement beau — et cruel. On se croirait perdu dans un monde éteint, couvert pour l'éternité d'un suaire de cendres blanches. Sur la fourche des rameaux de cristal, de petits oiseaux effrayés et muets attendent le dégel ou la mort, et les menues pattes des belettes ont tracé des sentiers diligents entre les massifs. Dans ce splendide décor, des centaines de bêtes auront faim en cet an de malheurs mil neuf cent quarante et un. Bref, nous n'irons plus à Mariemont où je veux consulter d'autres manuscrits — avant la délivrance printanière. Que Dieu me pardonne : je n'ai pas le courage de voir de près ces détresses d'oiseaux que je ne pourrai soulager...

Le 27 octobre 1941.

L'avant-veille de la Toussaint, le lycée de Claudine a fermé ses portes pour quelques jours : le charbon manque. Cette après-midi, l'enfant m'a demandé de lui laisser lire mon cahier. J'ai hésité, mais elle avait à ce moment-là des yeux de femme auxquels on ne résiste pas. Je n'étais pas au bout de ma mésaventure. Le soir, notre fille est venue se blottir sur mes genoux et, à la fois grave et caressante, elle m'a dit :

— Grand-Père, vous devez envoyer tout de suite votre cahier à un imprimeur.

Je fis de mon mieux pour échapper à sa fantaisie : j'étais un vieux professeur, je n'avais pas le don de conter, mes éminents collègues des quatre universités de Belgique allaient se moquer de moi, j'avais écrit ces lignes pour mon plaisir... Il n'y eut rien à faire.

— Grand-père, vous devez porter notre histoire à un imprimeur, et je vous promets de devenir, grâce à elle, une vraie femme. J'aiderai grand'mère, je travaillerai à l'école, je recopierai les manuscrits de Mariemont. Vous serez content de moi. Faites imprimer « mon » cahier.

C'est ainsi : elle a dit « *mon* cahier ». J'étais dans de beaux draps. Elle attendait impitoyablement ma réponse. Je me vis dans ses yeux et je me sentis faiblir. Elle disait encore :

— Quand je serai fatiguée ou triste, je rouvrirai

mon cahier, grand-père, pour redevenir courageuse et tranquille.

J'ai dit :

— Oui, mon enfant. Croissez donc comme le lis somptueux des champs, affermissez-vous bientôt comme la femme forte et qu'un jour vos fils et leurs frères d'Europe étouffent dans leurs mains laborieuses de cultivateurs de terres la prochaine guerre inutile et sa fille infernale la famine. Que le monde enfin assagi respecte, grâce à vos enfants et à leurs frères d'Europe, la vie de l'homme et de la bête, et la féconde parure de la terre. Que cette terre devienne enfin aussi paisible, aussi généreuse et aussi splendide qu'un Psaume adressé à Celui qui, au commencement, *placa la paix sur les frontières et nourrit les hommes de la fleur du froment. Qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.*

Le 31 octobre 1941.

Achévé d'imprimer le 15 Janvier 1946  
sur les presses de l'Imprimerie des  
EDITIONS DE BELGIQUE  
46, Rue Neuve, 46  
Rixensart.





# LES EDITIONS DE BELGIQUE

## DERNIERES PUBLICATIONS :

- Maurice BUTAYE      La Porte au Erin de Buis.  
Vent de Mort.  
Le Docteur Tourane.  
Edwige.  
La Route de Jean-Marie.  
Randonnée Espagnole.
- Elise CHAMPAGNE      Les Contes de No-rub-can.  
Emile DANTYNE      Bonne chère, Bon remède.  
Louis DELATRE      La Sirène dans la Vitrine.  
Berthe DELEPINNE      Route des Caravelles.  
Désiré DENUIT
- Maurice des OMBIAUX      Froissart.  
Guidon d'Anderlecht.  
Le Génie Bourguignon.  
Une Tanière de Féodaux.  
Les Bêtes du Parrain.  
Le Guignol de l'après-guerre.  
Le Carnaval de l'Europe.  
Contes du Pays Wallon.  
Saint Landelin.  
Barbeau-sur-Meuse.
- Albert FRANÇOIS      Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs.  
PLUTARQUE      Conseils aux Jeunes Mariés.  
Walter RAVEZ      Femmes de Lettres Belges.  
Jean TOUSSEUL      Les Oiseaux de Passage.  
Le Masque de Tuile.  
La Croix sur la Bure.  
La Dame de la Tour.  
L'Épine Blanche.  
La Parole du Franciscain.  
La Roche de la Mère-Dieu.  
Extraits Choisis.  
Tablettes.  
Le Cahier de F. Stienon.  
La Cité Fortifiée.  
Le Livre de Raison.  
Feuillets Rustiques.  
Vieilles Images.  
Méditations sur la Guerre.  
La Fée Claudine.  
Le Passé.  
Le Village Gris.  
Le Retour.
- Anguste VIERSET      L'Éclaircie  
La Rafale.  
Le Testament.  
L'Espagne en autocar.  
L'Île Parfumée.